

REVUE DES LIVRES

CULTURE ET TRADITION CLASSIQUES

Yannis HAMILAKIS, *The Nation and its Ruins. Antiquity, Archaeology, and National Imagination in Greece* (Classical Presences), Oxford, University Press, 2007, 14.5 x 22, XXII + 352 p., rel. £ 60, ISBN 978-0-19-923038-9.

The Nation and its Ruins ouvre de stimulantes avenues de recherche dans le champ des études consacrées à la réception de l'Antiquité grecque. L'ouvrage propose une étude du nationalisme en Grèce entre la fin du XVIII^e et nos jours, dans ses rencontres avec l'Antiquité grecque et l'archéologie. Y. Hamilakis pose un regard structuraliste sur son sujet, en déployant un appareil de méthodologies, d'outils d'analyse et de sources relevant respectivement de l'ethnologie, de l'histoire orale, du folklore et de l'histoire des mentalités. La définition de l'archéologie retenue dans l'ouvrage est vaste : en plus de désigner l'ensemble habituel des activités d'exhumation et d'interprétation puis les opérations de restauration, conservation et diffusion, elle englobe des entreprises de reconstruction et de représentation du passé hellénique dans une variété de médias et de contextes contemporains. Y. Hamilakis soutient que l'archéologie est « centrale et essentielle » (p. 15) au nationalisme, et il se donne pour objectif d'en dégager les causes à travers une enquête conceptuelle et une série d'études de cas. — La culture de la Grèce classique est généralement présentée dans l'historiographie comme l'apanage exclusif des élites sociales et politiques : elle détient le statut d'arme culturelle au service de l'ordre politique dominant. Appréhender l'héritage matériel et intellectuel hellénique tel que révélé et diffusé par l'archéologie permet d'ébranler cette interprétation. L'archéologie confère au passé un caractère tangible et immédiat, elle tient un rôle central dans la production de la matérialité de la nation, donc de l'imaginaire national. Par son entremise, le passé glorieux véhiculé par la littérature et le folklore devient accessible à tous, sans distinction de classe, et peut donc être approprié par tous. L'héritage grec aurait ainsi été intégré à la vie quotidienne des classes populaires grecques depuis la fin du XVIII^e siècle (p. viii). Les Grecs pouvaient contempler les témoins matériels de leurs ancêtres dans leur environnement quotidien : ils étaient intégrés à leur univers religieux et spirituel (Chapitre 3). De plus, le capital symbolique de la Grèce ancienne a servi des agendas politiques antagonistes et s'est inséré dans la culture et les discours de groupes contestataires à l'ère des fascismes européens et au temps de la Guerre froide. Il a été approprié respectivement par la droite et la gauche sous le régime autoritaire de Metaxas (Chapitre 5), puis il a été déployé à la fois par les autorités et les prisonniers dans les camps d'emprisonnement de Makronisos (Chapitre 6). Ainsi, l'archéologie aurait été plus déterminante dans la formation et la consolidation du nationalisme (ou plutôt des nationalismes) que le folklore (p. 86). Ces études de cas illustrent la définition du nationalisme que retient Y. Hamilakis, soit un système culturel plutôt qu'une idéologie politique, un processus forgé à la fois 'd'en haut et d'en bas', plutôt qu'un outil au service des élites. Comme l'archéologie, le nationalisme est un carrefour de

rencontres et de conflits entre des groupes et des individus de tous horizons socio-politiques (Chapitre 3). — Dissipant un autre silence de l'historiographie, Y. Hamilakis soutient que l'hellénisme, épine dorsale de la culture de l'Occident depuis la fin du XVIII^e siècle, aurait tenu un rôle symbolique encore plus important en Grèce que dans tout autre État-nation dès cette période (p. viii). Les Grecs ont opéré un syncrétisme entre héritage hellénique et passé byzantin au milieu du XIX^e siècle, créant ainsi un hellénisme particulier, aux accents quasi-religieux, « l'hellénisme indigène ». La « réhabilitation » de Byzance s'est traduite, en archéologie, par la mise en place de mesures de protection des antiquités et monuments byzantins (p. 118). L'hellénisme indigène permet « d'imaginer le temps et le lieu, le passé et le présent, puis de produire et de reproduire les identités nationales » (p. vii). L'Antiquité se présente ainsi comme la « reliure séculaire de la nation » (p. 25). — La diversité thématique de l'ouvrage ouvre plusieurs pistes de recherche, mais elle est également sa principale faiblesse. L'A. discute les thèses d'Anderson sur le nationalisme, soulève ensuite la question de l'archéologie coloniale dans le cadre d'un historique de la fondation des principales institutions locales et étrangères responsables de la production archéologique en Grèce (Chapitre 2), propose une biographie de Manolis Andronikos, axée sur son rôle dans la réhabilitation de la Macédoine et de la Grèce du Nord dans l'histoire grecque (Chapitre 4), puis présente enfin les déboires diplomatiques des tentatives de rapatriement des marbres d'Elgin (Chapitre 7). Bien que chaque thème soulève des questions relatives au nationalisme et à l'archéologie, il en résulte une mosaïque de sujets féconds dans l'ensemble, mais dont le traitement n'atteint pas toujours la profondeur attendue. Le droit fil de l'ouvrage s'égaré parfois dans les mailles d'un sous-thème dont la filiation avec la discussion précédente ou suivante n'est pas explicite. C'est principalement à des concepts tels que le rêve, l'imagination et le sacré qu'il incombe de créer l'unité de l'exposé, alors qu'on se serait attendu à ce que les sources et données archéologiques tiennent ce rôle. Cette démarche aurait semblé plus appropriée, d'autant plus que l'objectif de l'étude est de démontrer que l'archéologie est essentielle à la formation des identités et de l'imaginaire national. — La méthodologie retenue risque d'étonner plus d'un classiciste, mais l'expérience tentée par l'auteur démontre que le renouvellement des démarches permet d'ouvrir des questions nouvelles autour de thèmes dont l'historiographie a pu paraître sclérosée. La perspective archéologique a mis en évidence des liens longtemps ignorés entre l'héritage de la Grèce ancienne et les classes populaires. La recherche récente s'était intéressée à la diffusion de la culture classique auprès d'un plus vaste public par l'intermédiaire des performances contemporaines de la tragédie et de la comédie. Le chapitre qui porte sur le déploiement de la symbolique de la Grèce ancienne sous la dictature de Metaxas, sous la forme de l'idéal de la Troisième Civilisation Hellénique, puis celui qui concerne son usage comme outil de réhabilitation des dissidents de gauche à Makronisos, soulèvent des thématiques particulièrement innovatrices, qui pourraient bousculer certains tabous. Ces études constituent assurément l'un des apports majeurs de *The Nation and its Ruins* aux recherches consacrées à la transmission et aux influences contemporaines de l'Antiquité grecque. Dans la lignée des études portant sur le post-colonialisme, le second acquis important de l'ouvrage est la reconnaissance d'une appropriation active par les Grecs modernes de leur passé, lequel s'est vu 'confisqué' par l'Europe occidentale dès lors qu'elle l'a érigé en symbole de sa haute culture dès la fin du XVIII^e siècle. L'existence d'une version 'locale' de l'hellénisme, « l'hellénisme indigène », est ainsi longtemps passée inaperçue. Enfin, la discussion à teneur révisionniste qui porte sur les nationalismes sera suivie avec intérêt par les historiens de tous horizons : l'ouvrage s'achève sur le constat que notre ère de globalisation renforce plutôt qu'elle n'atrophie les nationalismes. Y. Hamilakis a atteint son objectif : en dépit de certains points discutables, le lecteur sera convaincu des liens importants entre le nationalisme et l'archéologie.

Marie-Josée LAVALLÉE.

Anna Maria GALISTU, *L'edizione eschilea di Adrian Tournebus* (Supplementi di Lexis, XXXV), Amsterdam, A. M. Hakkert, 2006, 17.5 x 25.5, III + 221 p., br., ISBN 90-256-1209-1.

Quelques pages sur la vie d'Adrien Turnèbe, un peu courtes sur le conflit qui l'oppose à la Sorbonne et qui font l'impasse sur la querelle du lecteur au Collège Royal avec les Jésuites ; lire J. Lewis, *A.T. A Humanist observed*, Genève, 1998. Ensuite, l'étude du grec en France, mettant en valeur Giorgio Ermonimo, de Sparte, moins connu que Girolamo Aleandro, etc. En 1551, Turnèbe devient Imprimeur Royal et, l'année suivante, il publie son édition d'Eschyle, avec introduction en grec ; il veut corriger l'éd. aldine (1518), effectivement erronée ; au total, 1.334 corrections et conjectures, dont les éd. ultérieures, un moment oubliées, gardent maintenant trace, et faites surtout *ope ingeni*. Toutefois, Turnèbe a utilisé des mss, pour une partie du moins d'Eschyle, et des scolies, mais les précisions ne sont pas aisées (p. 24 et s.), malgré les prédécesseurs (Monique MUND-DOPCHIE [1984]...). L'A. dresse ensuite la liste des conjectures, en comparaison avec l'aldine, et en commente un grand nombre. Turnèbe était très fort ; de ses 860 corr. et conjectures de l'*Orestie*, 513 correspondent à la tradition ms. telle qu'on peut la connaître aujourd'hui. Il disposait de sa connaissance étendue en littérature, langue et métrique, de quelques instruments de travail (voir le catalogue de la bibliothèque de Fontainebleau). Même lorsqu'une leçon de nos mss rend inutile la conjecture, cette dernière est intéressante par la réflexion qu'elle suppose : Turnèbe était un vrai philologue. – B. STENUIT.

Enrico MEDDA, « Sed nullus editorum vidit ». *La filologia di Gottfried Hermann e l'Agamennone di Eschilo* (Supplementi di Lexis, XXXI), Amsterdam, A. M. Hakkert, 2006, 17.5 x 25.5, 250 p., br., ISBN 90-256-1213-x.

Professeur à Leipzig, Gottfried Hermann (1772-1848) travailla toute sa vie à établir le texte d'Eschyle, parfois très malmené au cours de siècles. Plusieurs de ses corrections et conjectures se sont imposées ; il connaissait admirablement Eschyle, et en était conscient, d'où cette exclamation latine reprise par l'A. au début du titre et qui vient du *Septem aperta operta apud Aeschylum* (1831) : huit pages présentant sept conjectures dont trois sont passées dans les éd. (*Suppl.* 351 ; *Ch.* 423-4 ; *Eum.* 461). L'A. a voulu mieux comprendre l'*emendatio* de Hermann et a étudié dans leur ordre de parution tous ses travaux, en se concentrant sur l'*Ag.* Dès 1796, le *De metris poetarum Graecorum et Romanorum* est une étude positive de la métrique – négligée jusqu'à Bentley, admiré – qui devient un des outils de l'ecdotique ; Hermann peut alors corriger définitivement *Ag.* 1117 et 1143 ἀκόρετος. Bien que sa connaissance de la tradition ms. fût souvent de seconde main, de nombreuses corrections et parfois surtout leurs motivations sont heureuses. Devenu plus attentif à la tradition ms. et aux erreurs des scribes, Hermann revint sur des corrections ; toutefois, il ne se débarrassa pas de la tentation, partagée par d'excellents éditeurs, de réécrire Eschyle (avec des motifs sérieux...). Tout cela est étudié en détails, avec un précieux Index locorum. Manquait-il de sensibilité littéraire, pris par d'arides problèmes textuels ? Il faut nuancer : c'est ainsi qu'il affirme le devoir de ne jamais perdre de vue la *coniunctio et societas omnium rerum*, « quae lumen omnibus hominum studiis veramque dignitatem affert » (p. 41). – B. STENUIT.

Anne-Marie DILLENS (éd.), *La peur. Émotion, passion, raison* (Publications des Facultés Universitaires Saint-Louis, 108), Bruxelles, Facultés Universitaires Saint-Louis, 2006, 15.5 x 23, 224 p., br. EUR 37, ISBN 2-8028-0170-8.

La peur est l'un des ennemis les plus redoutables des démocraties libérales. Ses formes et ses menaces se renouvellent d'une génération à l'autre. Aujourd'hui, ses moyens d'action sont très complexes. Nous craignons spécialement les risques engendrés par la science. De là les deux parties de ce livre correspondant à deux séries de conférences organisées en 2003-2004 et 2004-2005 : « Quelles sont nos peurs » et « La peur, bonne ou mauvaise conseillère ? » Voici quelques bribes des réponses fournies à ces questions.

A. Vanier, psychiatre, voit des sources de peur dans la sexualité, notre corps, le capitalisme, etc. La psychanalyse peut permettre de vivre avec l'angoisse, marque de notre liberté, mais ne promet pas la fin de l'angoisse. — A. Delumeau, historien, parle du « péché et de la peur en Occident ». Auparavant, on culpabilisait les croyants pour qu'ils évitent de retomber dans le péché ; on montrait Dieu comme un Justicier implacable et on insistait sur le texte : « Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus ». On a heureusement réagi contre ces excès, car notre monde divisé a besoin d'une morale de pardon pour ne pas créer l'enfer sur la terre. — D. de Courcelles explique comment Montaigne et Cervantès au XVI^e s. traitent de la peur et de sa maîtrise. — Pour Is. Somer, le terrorisme est une grande menace pour nos démocraties, car il angoisse, fascine et paralyse l'opinion publique. Or il faut essayer d'en comprendre calmement les causes et les méthodes pour réagir valablement contre lui. — Selon J. J. Roche, avec les guerres révolutionnaires où les combattants sont mêlés à la population civile, les anciennes formes de guerre se trouvent inadaptées. Les règles d'engagement ont changé ; mais on doit tenir compte de l'opinion publique et de ses peurs. — Au jugement de E. Ewald, nos sociétés occidentales ont cherché à s'assurer contre toutes sortes de risques et redoutent donc toute menace. On en vient même à craindre de produire des « catastrophes en prenant des risques ».

« La peur est-elle bonne ou mauvaise conseillère ? » Voici sept réponses à cette question. D'après J. Greisch, expliquant H. Jonas, exister est un fardeau et une bénédiction. Il faut apprendre à avoir peur des conséquences inhumaines de nos actes. — Pour F. Guery, nos peurs collectives ont mauvaise réputation, parce qu'elles sont fruits de nos passions et non de la raison. Nos sociétés technologiques sont des sociétés du risque. Il faut oser voir la vérité en face, mais les démagogues cherchent à cacher ou à minimiser le risque. — Selon Cl. Debru, il est vrai que la peur peut nous paralyser, mais elle peut aussi être bonne conseillère face aux conséquences inconnues de nos techniques. Il nous faut une philosophie de la confiance et pas seulement de la défiance. — Pour A. Kahn, sciences et techniques engendrent beaucoup d'espairs et de craintes. On n'a plus une confiance aveugle dans le progrès ; on désire savoir à quoi il mène dans les différents domaines. Devant le progrès, on doit garder le sens d'une hiérarchie des valeurs. — J. P. Dupuy traite du « catastrophisme éclairé ». La survie de notre civilisation est en jeu. Terreur, erreur, catastrophe écologique menacent notre survie. Les savants le savent sans pourtant croire vraiment que le pire va arriver. Le principe de précaution ne suffit plus. — Pour E. Ewald, nous sommes menacés par l'évidence sécuritaire. La menace terroriste justifie, hélas !, le non-respect des lois de la guerre (comme pour le Goulag en Russie) et la prise du pouvoir. Or il ne faut surtout pas céder sur le droit et la liberté, en faveur de choix souvent égoïstes. — J. B. Foucauld montre les conséquences de la peur dans le cas particulier du chômage.

Ces notes sommaires font voir que les avis sont partagés et qu'il n'est pas facile de choisir ; mais cela ne justifie nullement l'abandon de nos responsabilités en faveur de quelques experts, lesquels sont assez souvent inféodés à des groupes d'intérêt politiques ou financiers. Dans nos démocraties, nous sommes tous responsables de notre avenir ; si nous avons à écouter les experts, nous ne pouvons pas les laisser décider seuls de notre avenir. — B. CLAROT.

PHILOSOPHIE ET HISTOIRE DES RELIGIONS

Philippe BORGEAUD et Francesca PRESCENDI (éd.), *Religions antiques. Une introduction comparée. Égypte - Grèce - Proche-Orient - Rome*, Genève, Labor et Fides, 2008, 188 p., EUR 19.

Placés sous le patronage de la Pythie, qui trône élégamment sur la couverture de ce livre, on peut dire que ses auteurs – les deux éditeurs, ainsi que Nicole Durisch Gauthier, Dominique Jaillard, Agnes Anna Nagy, Thomas Römer et Yuri Volokhine – ont été « inspirés ». Inspirés parce qu'ils nous proposent, en moins de deux cents pages, une remarquable introduction aux thèmes et aux enjeux majeurs de l'histoire des religions antiques. Organisé autour de sept chapitres thématiques au sein desquels se niche une dimension comparative, savamment et élégamment gérée, le livre est, à mon sens, destiné à devenir un outil de référence pour les étudiants universitaires en particulier. Mais il passionnera aussi le public cultivé qui y trouvera toutes les clés de lecture utiles à une compréhension intime des religions de l'Antiquité. Le défi était de taille et l'on reste admiratif devant la simplicité avec laquelle nos collègues suisses l'ont relevé. Sans viser à l'exhaustivité, mais sans non plus laisser de côté le moindre thème essentiel, ce volume est un régal de clarté, d'intelligence et de finesse. Rédigé dans une langue simple et efficace, il adopte un ton pédagogique, sans la moindre concession à l'intelligence des faits, sans masquer les aspérités et les lacunes de notre documentation. Chaque chapitre est en outre accompagné d'une orientation bibliographique sélective, mais très appropriée. — Après que Philippe Borgeaud et Francesca Prescendi ont fixé le cadre de l'ouvrage, ses objectifs et ses méthodes, en évoquant très justement et très naturellement l'héritage intellectuel de Jean Rudhardt, on entre dans le sujet par une étude de ce qu'est la religion et de ce qu'il faut entendre par polythéisme. Des mots aux choses, des mots aux pratiques, on pénètre, avec des guides sûrs et attentifs, au cœur même du système tel qu'il fonctionne, mais aussi tel qu'il est représenté par lui-même et par les autres. La pratique du « regard distancé », du « décentrement bienvenu » permet d'emblée au lecteur de saisir les filtres de pensée qui sont à l'œuvre chez les anciens comme chez les modernes lorsqu'il s'agit de parler de religion. D'emblée aussi, est posée la diversité des expériences religieuses : ici, pas de modèle, ni de dogmatisme. Ce livre n'est pas le fruit d'un courant, d'une école, d'une chapelle ; il reflète une approche historique, culturelle, comparée des religions, attentive aux catégories « indigènes » et « exogènes » qui livrent comme des « facettes » d'une réalité polymorphe et radicalement « autre ». Entre rites et mythes, entre contraintes et inventivité, entre respect et transgression, entre pratiques et spéculations, les religions antiques sont restituées dans leur environnement mental. — Le sacrifice est l'objet du deuxième chapitre : comment sacrifie-t-on en Grèce et à Rome ? Quel est le sens de ces gestes ? Quelle communication le sacrifice établit-il avec le monde des dieux ? Quelle place a la violence dans les pratiques sacrificielles ? La « machinerie rituelle » n'est pas le propre des Grecs et des Romains ; on peut même penser qu'en ces matières, les Égyptiens font preuve d'un raffinement étonnant. Au sein du temple, microcosme du monde, les dieux occupent l'espace et le temps, et dictent les règles d'une cohabitation hiérarchisée et réglementée. L'analyse du temple égyptien, lieu de convergence et de communication, constitue une voie d'accès privilégiée à l'anthropologie religieuse. Car les dieux sont ici et ailleurs, visibles et invisibles. — Comment, dès lors, peut-on accéder à la connaissance de leur volonté ? C'est à cette question que s'efforce de répondre le troisième chapitre. Divination et possession constituent les deux modes opératoires traditionnels pour découvrir ce que veulent les dieux. Ici aussi, une comparaison entre les pratiques divinatoires romaines et celles des Grecs met en évidence des différences structurelles, à côté d'une série de traits communs. La Pythie, entre autres, retient l'attention des auteurs qui montrent bien comment la délibération – pratique si essentielle de la vie politique – est un ressort majeur de la divination. L'éventail des possibles s'y déploie, qui nécessite une

prise de décision, tantôt collective, tantôt individuelle. — Les pratiques religieuses se déclinent à travers une grande diversité de situations et modalités. Jadis, on considérait que la magie n'était pas à proprement parler une religion ; le grand ethnologue et antiquisant britannique, J. G. Frazer, auteur du célèbre *Rameau d'or*, la tenait pour une forme primitive de religion, un stade de l'évolution qui précède la religion et la science. Le chapitre 5, qui contient un intéressant excursus historiographique, s'efforce de cerner le concept de magie et ses pratiques, en Égypte et dans le monde gréco-romain. On s'aperçoit, en suivant nos guides-auteurs, que la catégorie même de magie fait problème et que la ligne de partage entre magie et religion s'est estompée, voire brouillée. L'une, privée et secrète ; l'autre, publique et affichée : on peut tout au plus dégager des tendances, mais on ne peut plus séparer, ni opposer comme on le faisait jadis. — En matière de mythes relatifs à l'origine de l'humanité, les cosmo-, théo- et anthropogonies, le couperet n'est plus de mise non plus. On a longtemps pris le livre de la Genèse pour un *unicum*, le « plus ancien livre du monde », dicté à ses auteurs inspirés par Dieu lui-même. La comparaison entre les mythes vétérotestamentaires, mésopotamiens, anatoliens et grecs montre à quel point les rivages de la Méditerranée ont servi de creuset à une culture partagée, en tout cas fluide, ouverte aux influences et aux emprunts. Le rapport entre la vie et la mort, l'animalité, l'humanité et la divinité, le bien et le mal, l'ignorance et la connaissance, l'ordre et le désordre, le masculin et le féminin apparaissent comme les grands thèmes des récits mythiques des Hébreux, des Égyptiens, des Grecs et des Romains qui ont pour fonction de départager, de classer, de hiérarchiser, mais aussi de mettre en relation les éléments constitutifs de l'expérience de l'homme au monde. — Si la part d'héritage est donc évidente, celle qui revient à l'innovation religieuse n'est pas moins essentielle : ces systèmes de croyances et de pratiques, comme tout ce qui relève de l'*habitus*, naviguent entre formatage et stratégie, reproduction et reconfiguration. Convaincus que la religion des origines, sans image, sans apport extérieur, était plus pure, les Romains ont parfois vu d'un mauvais œil l'intégration dans leur panthéon de divinités étrangères. Mais ils y ont eu recours occasionnellement de manière très officielle, comme pour la Mère des dieux, chère à Philippe Borgeaud. Le périmètre de la religion publique et licite est donc en constante redéfinition ; il se négocie, se dilate et se contracte au gré des contextes historiques. L'affaire des Bacchantes ou la méfiance à l'égard du christianisme illustrent parfaitement ces mécanismes de confrontation qui mettent généralement en jeu les équilibres politiques, bien davantage que les écarts de croyances ou les divergences de morale. — Au final, un livre très réussi, écrit par d'excellents spécialistes, doublés de pédagogues expérimentés. Il fait grandement honneur à l'école suisse d'histoire des religions et rendra des services très appréciables à la communauté universitaire francophone en particulier. — Corinne BONNET.

Mark P. O. MORFORD, Robert J. LENARDON, *Classical Mythology. Eighth Edition*, Oxford, University Press, 2007, 19 x 23.5, XX + 820 p. + index, br. £ 23.99, ISBN 0-19-530805-0.

La huitième édition de ce gros volume de huit cent vingt pages paru en 1971 dit bien le succès mérité de ce beau livre écrit dans un style clair et agréable. Étude globale de la mythologie « classique », il fait revivre les mythes et légendes grecs et romains et les met en valeur par vingt-deux photographies en couleurs et cent soixante en noir et blanc, en y joignant des textes explicatifs, des cartes, des tableaux généalogiques, des plans de temples, etc. — Sur la définition et l'interprétation des mythes, les théories furent nombreuses ; le livre signale les principales : le degré de vérité des mythes, leurs rapports avec la religion, les causes qui les ont fait naître, leur sens psychologique depuis Freud et Jung, leur rôle dans la société, les théories structuralistes d'interprétation, leur étude comparative, leurs rapports avec la sexualité et les mœurs. En fin de compte, les Auteurs concluent qu'il n'existe pas une théorie capable à elle seule de s'appliquer à tous les mythes et à leurs contenus si variés, à moins de se contenter d'une théorie simpliste. Les mythes oraux des sociétés primitives peuvent

nous aider quelque peu, mais sont trop différents des mythes littéraires fort évolués que nous ont laissés la Grèce ou l'Italie. Or ce livre ne concerne pas les origines, mais la transmission de ces mythes avec leurs diverses versions. La tradition a souvent imposé une version particulière d'un mythe comme celle de Sophocle pour Œdipe ; c'est pourquoi ce livre présente de longs extraits de tragédies qui font loi pour quelques mythes et rendent bien leur complexité. Dans les grands mythes grecs et latins, deux points sont indiscutables : leur mérite artistique qui nous touche encore et l'inspiration transmise à d'autres auteurs ; on voit cela, par exemple, pour un mythe tel que « Orphée et Eurydice » et son influence multiple dans nos cultures nationales. — Cette huitième édition a été revue et corrigée pour répondre aux questions pertinentes de beaucoup de lecteurs compétents. Toujours plus convaincus que l'étude des mythes classiques doit être basée sur les textes de la tradition littéraire, les deux auteurs, professeurs émérites du monde antique, ont incorporé les nouvelles méthodes de comparaison et d'interprétation ainsi que de nouveaux témoignages artistiques et archéologiques. Dans la première partie consacrée aux mythes de la création et des dieux, R. J. Lenardon a traduit les trente-trois *Hymnes homériques*, de même qu'une bonne partie de la *Théogonie* d'Hésiode et *Les Travaux et les jours* ; il y a joint une partie des *Bacchantes* d'Euripide (avec un commentaire) comme utile introduction à l'étude de Dionysos. — La seconde partie du livre, due essentiellement à M. P. O. Morford, est centrée sur les sagas grecques. On trouve déjà différentes versions de sagas individuelles chez Homère, les grands tragédiens grecs, les poètes lyriques et Ovide. Lorsqu'une seule source ne suffit pas à fournir une vision complète de la saga, les auteurs ont bien dû recourir à de simples résumés d'autres textes. Par contre, R. J. Lenardon a traduit de longs passages de la *Médée* et de l'*Hippolyte* d'Euripide, parce que ces deux drames sont complets et font autorité. Pour Électre, il confronte les versions de cette saga chez Eschyle, Sophocle et Euripide ; de même, au sujet des « retours », il analyse et compare les récits de l'*Illiade* et de l'*Odyssee*. — La troisième partie du livre, due au prof. Morford, concerne la mythologie romaine, le culte et le rituel des dieux, les légendes sur la fondation de Rome et sur son histoire ancienne chez Tite-Live et Virgile. Puis le prof. Morford offre un aperçu général de la survie de la mythologie classique dans diverses littératures et dans les arts, tandis que R. Lenardon considère leur survie dans la musique, la danse et le cinéma. — Un appendice tente d'uniformiser l'orthographe des noms propres en anglais. Pour faciliter les références à ce livre, les traductions sont numérisées de dizaine en dizaine. On a ajouté les résultats récents des fouilles de Troie et des discussions plus poussées sur Asclépius, Antigone et Oreste. Les mythes locaux ne sont plus traités dans un chapitre à part, mais ont été intégrés dans les chapitres qui les concernent. Un chapitre a été consacré à l'usage de la mythologie grecque par Ovide. On a complètement récrit les chapitres sur Dante, Chaucer et certains auteurs modernes. Un certain nombre d'encadrés ont été ajoutés pour traiter ou compléter certains sujets comme Homère, Hésiode, le culte d'Artémis, une danse de Marha Graham : *Night journey*. On souligne aussi que dans un de ses derniers livres, *Les Lois*, Platon, en accord avec ses idées sur le sexe, a fini par condamner l'homosexualité (p. 202). — Enfin on signale qu'il existe un *Manuel de l'instructeur* écrit par M. Sham de l'Université de Sienna et contenant des mots-clés, des résumés de chapitres de ce livre, des notes de lecture, des bibliographies, une liste de films utiles, une banque de tests à choix multiples ou autres, etc. On peut se procurer ce supplément chez l'éditeur de notre volume. — Tout ceci laisse deviner la richesse et le succès de ce livre qui tente d'être complet sans être lourd et pédant. Il sera difficile de faire mieux. — B. CLAROT.

Walter SALLABERGER, *Das Gilgamesch-Epos. Mythos, Werk und Tradition* (Wissen, Beck'sche Reihe, 2443), München, Beck, 2008, 11.5 x 18, 128 p., br. EUR 7.90, ISBN 3-406-56243-4.

Eckart OTTO, *Das antike Jerusalem* (Wissen, Beck'sche Reihe 2418), München, Beck, 2008, 11.5 x 18, 128 p., br. EUR 7.90, ISBN 3-406-56881-5.

La collection « Wissen » de l'éditeur Beck – qui correspond en quelque sorte à la collection « Que sais-je ? » en français – propose des synthèses en format de poche de cent vingt pages environ. Elle est devenue rapidement un point de référence dans le paysage éditorial et scientifique allemand. Les meilleurs spécialistes y collaborent et les deux volumes, dont on rend compte ici, ne font pas exception. Ils proposent une ouverture bienvenue sur le Proche-Orient ancien (le monde punique étant déjà bien représenté avec des ouvrages sur Carthage par W. Huss et sur Hannibal par P. Barceló).

W. Sallaberger, assyriologue très renommé de Munich, met à notre disposition une excellente synthèse sur l'épopée de Gilgamesh, texte-phare de la littérature sumérienne, qui connut une postérité considérable dans le monde assyro-babylonien et même au-delà. Il faut sans doute évoquer Homère et son apport à la *παιδεία* grecque pour mesurer l'impact de Gilgamesh dans les cultures du Proche-Orient ancien. En amont de ce processus de réception se situe une histoire complexe, celle d'un texte stratifié, dont l'élaboration, la transmission et la conservation sont à bien des égards problématiques. La synthèse de W. Sallaberger répond à toutes ces questions sur la base d'une connaissance intime, fine, précise et critique du texte dont il est question. En huit brefs – mais riches – chapitres, l'A. passe en revue toutes les problématiques. D'abord : l'état du texte, sa division, son contenu, sa conservation. Logiquement, pour nous présenter, tablette par tablette (I-XII), le contenu du texte, l'A. se réfère à la version néo-babylonienne (*Standard Babylonian*), dont les exemplaires les plus représentatifs proviennent de la bibliothèque d'Assurbanipal à Ninive (VII^e s. av. J.-C.). Dans une deuxième section, il contextualise l'épopée de Gilgamesh : dans quel environnement physique et mental cette œuvre est-elle produite ? Quels paysages, quels habitants, quelles écritures, quels systèmes politiques, quels cultes... ? Dans le chapitre 3, c'est Gilgamesh, le roi oscillant entre mythe et histoire, qui nous est présenté : son nom, sa généalogie, son insertion dans les listes royales, ses hauts faits, son rôle de paradigme de la royauté. Le chapitre 4 envisage l'un après l'autre les divers états du texte relatant les exploits de Gilgamesh et l'évolution des contenus : la version sumérienne, centrée sur le héros mi-divin mi-humain, la paléo-babylonienne, qui décrit davantage l'être humain, la néo-babylonienne, enfin, qui renforce les traits sapientiaux. On voit donc vivre le texte, on comprend pourquoi et comment il est l'objet de relectures, de réécritures, pour s'adapter aux nouvelles conditions idéologiques, mentales, spirituelles des époques qu'il traverse. Dans le chapitre 5, l'A. nous informe de la manière dont une tradition littéraire se constitue au Proche-Orient ancien, avec les contributions des scribes, des rois, avec l'apport des traducteurs, des bibliothèques, des recueils et collections de textes. On est ici dans le domaine de la « logistique » culturelle, si importante, dans sa matérialité, pour saisir les conditions pratiques de la transmission d'un texte. Au chapitre 6, l'A. s'interroge sur la forme littéraire que prend le récit des aventures de Gilgamesh : épopée, légende, mythe, texte sapientiel, procédés littéraires, traces d'oralité, prise en compte du public... Chapitre essentiel pour saisir les catégories internes à la production littéraire mésopotamienne, sans lesquelles on ne peut comprendre toute la richesse et la profondeur du texte qui nous intéresse. Quel homme est en définitive Gilgamesh ? Quelle vision de l'humanité propose-t-il ? Tel est le thème du chapitre 7, où l'A. cerne le caractère du héros, mais aussi celui d'Enkidu, son fidèle ami, et leur rapport à la condition mortelle des hommes. On pourrait regretter qu'ici, l'A. n'ait pas fait une place à la sexualité, élément si important de la condition humaine dans le récit. Enfin, le livre se termine par une étude de l'impact et de la réception du texte : en Mésopotamie, dans la Bible, par rapport à Homère et jusqu'aux temps modernes. Le volume est doté d'une table chronologique, de deux cartes, d'une bibliographie et d'un index. Si les lecteurs germanophones disposent d'une excellente traduction allemande par S. Maul (2005 ; W. Röllig annonce la parution prochaine d'une autre traduction allemande) et

les lecteurs anglais de celle de A. R. George (2003), les lecteurs francophones désireux de reprendre ce texte magnifique, authentique chef-d'œuvre de la littérature mondiale, pourront se référer à celle – somptueuse – de J. Bottéro (2000) ou à celle – excellente aussi – de R. Tournay (1994). Pour un compte rendu plus détaillé de ce volume dans Bryn Mawr : <http://ccat.sas.upenn.edu/bmcr/2008/2008-08-21.html>.

Le volume consacré à Jérusalem antique est dû à un excellent bibliste munichois qui fait également le tour de la question avec érudition et clarté. Sujet délicat s'il en est, pour une ville d'exception, espace de rencontres et de confrontations, lieu saturé d'histoire et d'idéologie, mais extrêmement moins riche sur le plan archéologique. Le sujet est traité de manière purement linéaire, à l'exception des trois premiers chapitres. Le chapitre introductif, en effet, traite de la géographie historique de Jérusalem et de sa topographie, entre hier et aujourd'hui (plan p. 9), tandis que le chapitre 2 pose le problème des rapports entre Bible et archéologie et que le chapitre 3 passe en revue les fouilles pratiquées sur le site durant les cent cinquante dernières années. On regrettera qu'aucun écho ne soit fait aux importants débats suscités par les publications d'Israël Finkelstein et Neil Asher Silberman, en particulier *La Bible dévoilée. Les nouvelles révélations de l'archéologie* (Paris, 2002 ; éd. or. *The Bible Unearthed : Archaeology's New Vision of Ancient Israel and the Origin of Its Sacred Texts*, New York, 2001) et *Les rois sacrés de la Bible. À la recherche de David et Salomon* (Paris, 2006 ; éd. or. *In Search of the Bible's Sacred Kings and the Roots of Western Tradition*, New York, 2006). À partir du chapitre 4, l'histoire de Jérusalem se déroule sous nos yeux : sa naissance et son développement urbain, entre le IV^e et le II^e millénaire av. J.-C., l'époque de David et Salomon, si largement illustrée par les récits bibliques, qui évoque la construction du premier Temple et le choix de Jérusalem comme capitale d'un soi-disant « empire ». Après quoi vient l'apogée de la ville et du royaume de Juda, après la séparation d'Israël, et la chute de Jérusalem, entre le VIII^e et le VI^e siècle, y compris la période critique et si féconde de l'Exil babylonien. Celui-ci dure quelques décennies seulement et débouche sur le retour dans la capitale, non sans de nombreuses difficultés : c'est l'époque fondatrice du Second Temple, entre le V^e et le I^{er} siècle av. J.-C., au cours de laquelle se met en place un nouveau judaïsme, soumis aux influences hellénistiques ainsi qu'aux aspirations nationalistes juives sous les Maccabées, période aussi où débute le processus fondamental de la diaspora et où s'affirme une dimension davantage universelle. Vient enfin l'époque romaine répartie dans ce livre en deux sections : la brillante époque d'Hérode et de Jésus, qui a laissé davantage de traces archéologiques, jusqu'à la destruction du Temple en 70 de notre ère par Titus et la période où Jérusalem devient une cité romaine sous le nom d'Aelia Capitolina et poursuit son existence à l'époque byzantine, puis musulmane. Le livre prend le VII^e siècle comme borne d'un parcours passionnant, enrichi de cartes et illustrations utiles, et même indispensables (dont le format est parfois un peu réduit pour une lecture aisée). Ce livre informe parfaitement le lecteur et constitue, pour les étudiants germanophones, une synthèse idéale. Il contient en outre un glossaire, un index, une bibliographie, une table chronologique et un index. Aux titres proposés, j'ajouterais volontiers N. Belayche, *Judaea Palaestina. The Pagan Cults in Roman Palestine (Second to Fourth Century)*, Tübingen 2001, indispensable pour comprendre comment s'articulent en Palestine romaine, notamment à Jérusalem, paganisme, judaïsme et christianisme.

Au final, les ouvrages de la collection « Wissen » que nous venons de présenter constituent un apport de qualité à la connaissance de l'histoire antique.

Corinne BONNET.

Philippe MONBRUN, *Les voix d'Apollon. L'arc, la lyre et les oracles* (Histoire), Rennes, Presses Universitaires, 2007, 15.5 x 24, 346 p., br. EUR 25, ISBN 2-7535-0415-6.

Quel est l'être profond d'Apollon, archer, musicien et omniscient ? Cette thèse de Ph. Monbrun, défendue à Rennes en 2003, explique et « démontre » comment

l'omniscience apollinienne procède de l'Archer. L'A. multiplie les méthodes d'approche allant de l'observation réaliste aux discours mythiques sur Apollon, de l'étude des textes à l'anthropologie comparatiste afin d'établir solidement sa thèse. — À peine né avec sa sœur jumelle, Artémis, au pied d'un palmier-dattier de Délos, Apollon réclame les insignes de son pouvoir : la lyre et l'arc. Ph. Monbrun voit dans les vers 131-132 de l'*hymne pseudo-homérique* le résumé de sa thèse : « À moi, mon amie la cithare et l'arc recourbé / et je révélerai aux hommes la volonté infaillible de Zeus ». Le chant et la musique sont des arts sacrés faisant communiquer le monde des dieux avec celui des hommes, tandis que l'arc et surtout sa flèche en plein vol atteignant infailliblement son but évoquent les oracles infaillibles. L'arc exige calme et maîtrise de soi, symboles de l'esprit et de la perfection spirituelle, explique M. Eliade ; et, de même, la lyre et la musique. L'arc et la lyre sont les deux « voies » ou « voix » d'Apollon pour délivrer ses messages. Apollon « sait tout dans son esprit », est omniscient et inspire la Pythie comme il joue de la lyre ou tire à l'arc, sans violenter « l'instrument ». — D'accord avec Dumézil, pour qui « le mode d'action d'un dieu est plus caractéristique que la liste des lieux de son action ou des occasions de ses services », Ph. Monbrun n'hésite pas à utiliser des données relatives à des peuples éloignés des Grecs dans le temps ou dans l'espace pour éclairer les symboles ou mythes dont il parle ; il est partisan d'un « comparatisme constructif » et éclairé. C'est ainsi qu'il rapproche de son sujet les archers nord-américains, japonais, ottomans, indiens ou occidentaux actuels. Il montre aussi comment des archers ou violonistes contemporains expliquent ou éclairent leur parenté avec la divination. Il nomme cela les « invariants anthropologiques », que P. Boyer a découverts et expliqués comme des « universaux » appartenant à l'humanité. P. Boyer les utilise à propos de la religion et Ph. Monbrun étend la théorie aux attributs d'Apollon. — Il se sert également de la théorie de Cl. Lévi-Strauss sur la « logique du concret », laquelle met en jeu des correspondances et des associations qui peuvent déconcerter des esprits scientifiques, comme par exemple la comparaison du dauphin avec une flèche qui atteint son but non pas tout droit, comme une balle, mais en zigzaguant légèrement. Ph. Monbrun se sert encore de « la poétique de la flèche » chez Bachelard pour souligner les valeurs de la flèche et la psychologie de l'archer. La philologie et les parentés entre les racines des mots et les sens sont également mises à contribution. Enfin, il aime à marier les textes avec une abondante iconographie qui les éclaire de manière étonnante. Il caractérise sa méthode comme une « entreprise d'explicitation de l'implicite ». — Bien qu'il isole Apollon pour mieux l'étudier, l'A. ne conteste pas ses relations aux autres dieux et surtout avec sa sœur jumelle, Artémis la chasserresse. Il n'a pas la prétention de résoudre tous les problèmes à la fois. Au lecteur, il demande une lecture « sympathisante », qui ne se laisse pas déconcerter par la variété des méthodes employées. Il précise que, du point de vue religieux, il est lui-même rationaliste. — En conclusion, il estime que l'étroite parenté entre l'arc et la lyre provient de la vibration sonore des cordes tendues. Les deux instruments sont complexes, difficiles à fabriquer et à manier ; le dieu les utilise de façon innée, sans difficulté, parce qu'il est omniscient. Ses flèches zigzaguent comme les dauphins mais atteignent infailliblement leur but, tout comme ses oracles apparemment obscurs. Les arguments de la démonstration paraissent pertinents. Les documents dessinés (au nombre de 84) concourent fort bien à la compréhension du texte. La bibliographie, classée par thèmes, aide les lecteurs désireux d'approfondir certains points.

B. CLAROT.

André LAKS, *Histoire, doxographie, vérité. Études sur Aristote, Théophraste et la philosophie présocratique* (Aristote. Traductions et Études), Louvain-la-Neuve, Peeters, 2007, 16 x 24, XII + 294 p., br., ISBN 978-90-429-1905-1.

Le titre et le sous-titre annoncent la couleur de l'ouvrage d'André Laks : ce recueil, qui réunit douze articles publiés antérieurement (de 1990 à 2005), situe

l'historiographie de la philosophie présocratique entre deux pôles, Aristote et la doxographie (Théophraste et Aétius). En ce qui concerne le troisième thème annoncé par le titre, la « vérité », la tâche de la philologie étant de contribuer à la meilleure compréhension possible des textes, la vérité d'un contenu n'est pas présupposée. Ainsi, le philologue cherche à saisir la signification du texte, indépendamment de sa valeur de vérité putative. — Le livre se compose de quatre parties qui structurent les thèmes débattus : la doxographie et l'historiographie de la philosophie (chap. 1-3) ; Aristote, sa théorie de la métaphore et une présentation de *Métaphysique*, *Lambda 7* (chap. 4-5) ; Théophraste et sa théorie de la sensation, où Laks suggère, au contraire de Marlein Van Raalte (*Theophrastus : Metaphysics*, 1993), que les données de la sensation ne servent pas de point de départ à l'enquête métaphysique (chap. 6-9) et, finalement, le commencement et l'émergence de la philosophie présocratique (chap. 10-12). L'un des grands *leitmotifs* de ces recherches est bien une lecture des témoignages comme fragments, qui sont le seul accès à l'œuvre perdue. A. Laks, au contraire d'Hermann Diels, qui a structuré le recueil des *Fragmente der Vorsokratiker* en fonction de cette division, ne voit pas de différence entre le couple fragment / témoignage, car les deux sont le fait d'un lecteur (voir chap. 3). Or le trait saillant de la philologie est précisément, tel que Jean Bollack l'avait déjà montré, la mise au point d'un art de lire qui prend en considération la logique interne du texte, propre au texte, découlant à la fois de son style (indice de l'unité de l'œuvre) et de son matériau (vocabulaire, « figures », etc.). Le livre d'André Laks, puisqu'il souligne que la lecture est un dispositif de la constitution du texte, et non seulement de sa réception, fait *œuvre de lecture*. — Soulignons en conclusion les deux principaux apports de l'ouvrage d'André Laks : (1) Au moyen de la méthode philologique, comprise comme une science autoréflexive (dans la tradition de Jean Bollack et Heinz Wismann, à qui le livre est dédié), l'A. met au jour le projet *téléologique* de la doxographie, qui est celui « d'une totalisation de ce monde particulier qu'est le monde des opinions » (p. 55). (2) La question que pose ce « genre littéraire » (Hermann Diels, qui a forgé le terme de *doxographia*, la comprenait comme un genre d'origine théophrastéen, mais il a été critiqué depuis, en particulier par Jaap Mansfeld et David T. Runia), indissociable de celle de l'historiographie de la philosophie, est largement liée à un retour critique sur la tradition, c'est-à-dire, l'histoire détaillée des discussions savantes pour chaque point de texte étudié. — A. MIHAI.

Laurent LAVAUD, *D'une métaphysique à l'autre. Figures de l'altérité dans la philosophie de Plotin*, Paris, Vrin, 2008, 13.5 x 21.5, 311 p., br. EUR 35, ISBN 2-7116-1968-0.

Hégel prétend que l'altérité serait supprimée chez Plotin. Or, dans cette thèse présentée en 2003 à la Sorbonne, Laurent Lavaud affirme qu'il faudrait au contraire parler de deux altérités chez Plotin : celle de la matière (pure) et celle de l'Un. Extérieure à toute détermination, la matière (pure) est extérieure à l'ordre de la pensée ; à l'opposé, l'Un ne se laisse pas ramener aux déterminations intellectuelles ; son mode d'altérité déjoue toute pensée totalisante qui a tendance à ramener ce qui est autre à du même. — Bien que Plotin sépare les formes et les choses perceptibles, c'est parce que les êtres intelligibles sont préservés du devenir que le devenir devient pensable. Aucune connaissance du sensible ne serait possible, si l'ordre des corps n'était organisé par un *λόγος* hérité de l'intelligible, ce qui suppose une commune métaphysique de l'être. — Mais il n'en va pas de même pour les deux autres régimes d'altérité : le non-être de la matière (pure) et celui de l'Un. Sur ce point, Plotin a dû inventer une métaphysique originale qui rompt avec les concepts courants de l'ontologie. L'Un est un non-être par excès, tandis que la matière (pure) l'est par déficience. En posant un élément premier, au-delà de l'être, la logique de la philosophie de Plotin le conduit à poser aussi un élément dernier, inférieur à tout ce qui est. Ainsi ces deux éléments échappent aux catégories et aux concepts de l'ontologie. Plotin en fait des contraires absolus qui constituent les principes des biens et des

maux. Dans les deux cas, la pensée ne peut aborder ces deux altérités que sous forme intuitive, sans déterminations. Cette métaphysique des deux infinis s'oppose donc à la métaphysique de l'être, sensible et intelligible. — La réflexion de Plotin sur l'intellect divin fait du pensable le point culminant de l'être. Pour lui, le lien entre la pensée et l'être est réciproque : penser, c'est être au plus haut point. Il aime citer Parménide pour lequel « penser et être, c'est la même chose ». Pour Plotin, « le semblable est connu par le semblable », aussi cherche-t-il à identifier l'οὐσία (substance) sensible à la pensée qui la prend pour objet en assimilant l'εἶδος (forme) structurant la chose sensible. Ces deux points permettent d'étayer une métaphysique de l'être commune au sensible et à l'intelligible. Selon lui, dans l'intelligible, l'être et l'activité s'identifient. L'οὐσία est en elle-même activité et non pas support d'un acte qui s'ajouterait à elle de l'extérieur. Ici le sens de l'altérité constitue le critère déterminant : dans l'οὐσία sensible, l'altérité est extérieure, alors que, dans l'οὐσία intelligible, elle est mouvement immanent, qui est déploiement intérieur de l'activité (ἐνέργεια). Et Plotin estime qu'il y aurait, à l'intérieur de la substance sensible, un relais de la substance intelligible. Il s'agit de penser l'autre en préservant son altérité, sa distance par rapport à la pensée qui tente de l'atteindre. — Ce cadre d'analyse, précise l'A., n'est pas rigide. Plotin avance des hypothèses et fixe des points de repère, car la philosophie plotinienne est toujours en mouvement. Pour aborder l'Un et la matière (pure), Plotin élabore une métaphysique originale et doit inventer un langage nouveau, de nouveaux concepts ou bien donner des sens nouveaux à des concepts anciens. De là proviennent beaucoup de difficultés et d'incohérences apparentes, comme lorsqu'il oppose la matière (pure) au Premier Principe en faisant d'elle une espèce de totalité constituée ; ou bien lorsqu'il projecte sur l'Un un modèle de causalité le situant au sommet du réel et non en rupture avec lui. Quand il se demande comment le multiple peut provenir de l'Un, il répond que c'est l'ἐνέργεια de l'Un qui anime le cœur de l'οὐσία intelligible et en est le principe vital. Il ne s'agit donc pas de deux métaphysiques, mais de deux dimensions d'une seule métaphysique. Toutefois Plotin n'est pas toujours absolument logique et pare parfois l'Un d'attributs appartenant à l'οὐσία, ou bien accorde parfois à la matière (pure) une sorte d'οὐσία (substance). — Cette apparente incohérence est signe d'une connivence qui remonte aux origines de la métaphysique, entre l'être et le langage. En tentant de desserrer le lien entre les deux, Plotin ouvre une nouvelle page de l'histoire de la métaphysique. En effet, il se situe à la croisée de deux métaphysiques : la première respecte la solidarité entre l'être et la pensée et culmine dans un Intellect qui pense la totalité de l'être en se pensant lui-même ; la seconde rompt cette solidarité en parlant d'un double non-être : celui de l'Un qui surplombe toute intelligibilité, tout en étant son origine secrète, et celui de la matière (pure) qui est extinction de toute intelligibilité. — C'est sa métaphysique du non-être qui a engendré le plus d'innovations en rompant le lien entre l'Un et l'être. La philosophie se risque donc hors de l'ontologie pour tenter de dire l'indicible par excès ou par défaut. Il invente alors la théologie négative (apophatique) pour tenter d'exprimer ce qui excède toute pensée définie. De même, Plotin renouvelle la métaphysique de l'être : il intériorise les Formes intelligibles et en fait l'objet immanent de l'intellection du νοῦς ; puis il introduit dans l'intelligible un mouvement qu'il identifie à l'ἐνέργεια, actualité de l'οὐσία. L'être n'est plus l'objet extérieur de la pensée, mais la pensée qui se retourne sur elle-même et s'auto-constitue comme οὐσία. L'altérité devient une identité dans la différence. De même, l'être, chez Plotin, est un mouvement éternellement actuel. — Sa métaphysique de l'Un féconde la métaphysique de l'être et l'empêche de se clore sur elle-même en faisant de l'Intellect un absolu. Sa figure de l'altérité conjoint l'unité et la pluralité, identité et différence. Elle aidera les chrétiens à penser la Trinité (Un Dieu en trois Personnes différentes). L'origine intérieure de l'Intellect réside dans une ἐνέργεια qui précède et surplombe l'οὐσία et qui constitue la transcendance de l'Un. Ceci a ouvert la voie à la philosophie contemporaine et à la phénoménologie, en particulier celles de Lévinas et de Derrida. — Selon L. Lavaud, la métaphysique de l'Un signifie que la question de l'origine implique rupture et hétérogénéité radicales entre le Principe et la réalité qui en dérive. Plotin tente de nouer la métaphysique courante à une autre métaphysique qui, à la fois, l'excède et en

fonde le dynamisme interne. Il semble que le concept de liberté puisse jouer ce rôle, car la liberté est l'antécédence d'une volonté vide de tout contenu et détaché de toute détermination. C'est encore une fois l'altérité qui permet de saisir au mieux la signification de cette liberté absolue. — Être libre, c'est en définitive être libre de son être, être détaché de tout rapport de soi à soi, d'auto-détermination. L'Intellect est tel qu'il se veut. Mais le Premier Principe a une liberté absolue, car rien ne distingue en lui être et vouloir. Être parfaitement simple revient à être parfaitement libre. C'est cet exhaussement de la liberté au-delà de l'être qui a exercé l'influence la plus décisive sur l'histoire de la métaphysique. Par exemple chez Schelling, pour lequel, au-delà de l'être et de l'étant, il y a le Rien de la pure liberté. — Pour Plotin, la divinité se situe au-delà de l'être et de l'étant. Elle est pure simplicité et ne peut se comprendre elle-même, mais se détermine comme une pure liberté. Cette métaphysique est une alternative à ce qu'on appelle, depuis Heidegger, l'onto-théologie, car le Principe qui est absolument Un et libre, est bien l'origine de tout ce qui est, mais il échappe à la figure de l'étant le plus haut à laquelle l'onto-théologie prétend le réduire. Selon Plotin, à son point le plus haut, la pensée s'identifie à la liberté (VI, 8). La liberté relance indéfiniment la quête du philosophe et nourrit l'énergie du concept, alors même qu'elle en signifie l'inachèvement constitutif. — Voilà un beau livre, clair et bien écrit, qui réussit à nous faire entrer dans une pensée complexe ; mais il est normal qu'il nous pose pas mal de questions. — B. C.

Plotin. Traité 5 – V, 9. Introduction, traduction, commentaire et notes par Alexandrine SCHNIEWIND (Les écrits de Plotin), Paris, Cerf, 2007, 12.5 x 19.5, br. EUR 37, ISBN 2-204-07510-8.

Dirigée par P. Hadot, cette collection suit l'ordre de composition « chronologique » de l'œuvre de Plotin et ne fournit que la traduction du texte grec établi par Henry et Schwyzer (Oxford, 1964, 1982). Dans les *Ennéades*, Porphyre, son disciple et éditeur, a placé ce texte dans la cinquième des six *Ennéades* et à la neuvième place. Notons que c'est Porphyre lui-même qui nous a fourni l'ordre chronologique de composition ; comme il n'est arrivé à Rome qu'au moment où Plotin avait déjà rédigé vingt et un des cinquante-quatre livres, on peut cependant se demander s'il n'a pas fait d'erreur de chronologie pour les vingt et un premiers. — Ce cinquième traité a été confié à Alexandrine Schniewind, professeur de philosophie antique et médiévale à Münster (Allemagne). Il parle de la genèse de l'Intellect véritable, qui est le deuxième principe après l'Un. Pour Plotin, l'Intellect provient de l'Un et introduit la multiplicité. Comment le multiple peut-il naître de l'unité ? Plotin ne s'attarde pas ici à ce problème qu'il étudiera au livre 7 ; ici il se contente d'expliquer rapidement que l'Un engendre à partir de sa plénitude, de sa perfection : l'Intellect est l'acte externe de l'Un et actualise ainsi son pouvoir infini. Mais qu'est-ce qui incite l'Un à le produire ? Le traité 11 répondra que c'est sa surabondance qui produit une « chose » différente de lui ; en tournant son regard vers lui, cette « chose » devient Intellect, à la fois intelligence et être, et contient tous les êtres intelligibles. — Pour Plotin, cette pleine actualisation de la pensée dans l'Intellect véritable n'est pas un passage de la puissance à l'acte, mais s'effectue hors du temps, car elle se situe dans l'intelligible, comme le dira le traité 38 (VI, 7). Dans notre traité, Plotin n'examine qu'un aspect de l'Intellect, celui de l'Intellect pensant, tourné vers lui-même (opération continue). Ici, la contemplation de l'Un n'est pas prise en compte. Plotin décrit l'Intellect en tant que pensant, puis cherche à savoir quels sont ses objets de pensée. Plotin se montre disciple de Platon dans le *Timée*, mais avec des emprunts à Aristote, pour présenter finalement une synthèse personnelle. Selon lui, l'Intellect est une entité simple, séparée, mais reliée au monde qu'elle a créé par l'intermédiaire de l'Âme du monde et des intelligibles. Il y a identité entre l'Intellect et les formes intelligibles appelées « êtres réels » ou simplement « êtres », car l'Intellect est ce qu'il pense. Quant aux intelligibles, ils se contiennent mutuellement tout en restant eux-mêmes. Pour Plotin, les idées ne sont pas produites par l'Intellect, mais existent déjà

de manière objective, tout comme pour Platon dans le *Timée*. — L'Intellect est identique à la totalité des intelligibles ; il est donc à la fois un et multiple, avec chaque intelligible gardant sa différence spécifique ; l'Intellect est un et multiple par le fait qu'il est objet et sujet de pensée. Quel est alors le rapport entre être et penser ? Dans l'Intellect, la pensée est identique à l'être ; dans l'intelligible, être est identique à penser, mais dans cette identité, l'être « précède » la pensée. L'Intellect et les intelligibles ont une seule et même nature. En étant pensée, l'être est également mouvement. — Ce court traité de 26 pages est classiquement divisé en trois parties : (1) une introduction présente les différentes écoles philosophiques et les types d'hommes produits par elles, en vue d'expliquer qu'il faut des capacités particulières pour saisir la nature de l'Intellect et passer du sensible à l'intelligible, car notre âme appartient aux deux domaines ; (2) l'exposé central, systématique, explique la nature de l'Intellect en trois étapes (l'Intellect est séparé ; il est tous les êtres réels ; enfin, tout est être intellectuel) ; (3) en conclusion, il parle des formes intelligibles ou idées et de ce qu'on peut y inclure ; puis, il pose une série de questions auxquelles il promet de répondre plus tard. — Ce traité forme un tout avec les traités 7, 9 et 10 qui parlent de l'Un et de ses hypostases, alors que les traités 2, 3, 4, 6 et 8 présentent également une unité traitant de l'âme. Pourquoi alors les mêler ? Peut-être pour éviter le dualisme et souligner la nature « ambivalente » (plutôt que « amphibie ») de l'âme, selon l'A. — La pensée de Plotin est riche et Alexandrine Schniewind offre un commentaire très clair de cent dix pages, sans cacher les difficultés de la pensée de ce grand maître. — B. C.

Jörg RÜPKE (éd.), *A Companion to Roman Religion* (Blackwell Companions to the Ancient World), Oxford - Malden (Mass.), Blackwell Publishing, 2007, 18 x 25, XXX + 542 p., rel. £ 95 / US \$ 174.95, ISBN 1-4051-2943-3.

Personne, mieux que Jörg Rüpke, n'aurait pu orchestrer ce remarquable guide de la religion romaine où figurent en bonne place presque tous les meilleurs spécialistes du domaine, de John Scheid à Richard Gordon, de Nicole Belayche à Clifford Ando et bien d'autres. Le nom d'Hubert Cancik n'y apparaît pas, mais la récente publication de plusieurs tomes de ses travaux par H. Cancik-Lindemaier constituera un prolongement très utile de ce *Companion*. La marque de l'école d'Erfurt, animée par J. Rüpke, est forte, et l'on ne peut que s'en réjouir. Le projet international *Reichs- und Provinzreligion im Römischen Reich* a apporté énormément à la communauté scientifique internationale en termes de publications et de chantiers explorés ; nul doute que le nouveau projet pluriannuel centré sur le processus d'individualisation dans les religions débouchera sur d'autres avancées très significatives. — J. Rüpke introduit donc brillamment le volume par un essai intitulé « Roman Religion - Religions of Rome » où il souligne la singularité du destin d'une « religion » née dans et pour une cité et devenue la religion d'un Empire. C. Robert Philipps III propose, dans la foulée, une très intéressante mise au point historiographique, de la Renaissance à nos jours. La bibliographie a déjà vieilli, depuis le dépôt des manuscrits sans doute, sur Usener, Wissowa, Cumont aussi (négligé dans cette contribution). — La première section affronte d'emblée la diachronie : intitulée « Changes », elle propose plusieurs contributions sur l'époque archaïque, l'Italie pré-romaine, la République romaine, l'époque augustéenne, l'âge de l'intégration (II^e siècle), celui qui va de Dèce à Constantin, enfin le IV^e siècle. On comprend d'emblée comment le parcours historique de la religion romaine est intimement solidaire du sac et du ressac politique, donc territorial, social et culturel. Entre éclatement et κοινή, entre particularismes et intégration, l'histoire de la religion romaine est celle de multiples compositions, décompositions, recompositions, etc. — Une fois la religion romaine contextualisée, il importe de préciser les « Media » qui donnent accès à sa connaissance. C'est par le biais de l'histoire et de l'épopée que nous nous familiarisons avec la religion romaine, mais aussi à travers les monnaies, les reliefs, les inscriptions et les supports de la vie do-

mestique. Chacune de ces sources – plus justement désignée ici comme *medium* – met en place un mode de communication, une *médiation* spécifique, avec ses limites et ses biais, que les contributions soulignent très judicieusement. L'histoire ne coule pas de source, mais elle se construit par l'entremise de témoignages qui résultent souvent d'une stratégie de communication – que l'on songe à ce qu'un relief public entend faire passer comme message politique *lato sensu*. L'historien de la religion romaine ne peut donc plus se contenter de collectionner les sources et de les additionner ; il doit comprendre, de l'intérieur, comment elles ont fonctionné pour en apprécier la portée. — Les « Symbols and Practices » sont au cœur de la troisième section. La pratique religieuse s'inscrit ainsi dans un espace qui construit un premier paysage symbolique, de portée pragmatique ; elle sollicite des gestes, des mouvements, des parcours et des performances orales ou musicales (jeux, processions, prières, hymnes, danses) ; elle se cristallise autour du moment central du sacrifice aux dieux et aux ancêtres, moment stratégique de la vie religieuse et sociale où chacun tient son rang, les êtres et les choses. — Parmi les êtres, chacun agit à sa façon dans la religion romaine. La quatrième section traite donc des « Actors and Actions ». Entre le « faire » et le « croire », la religion romaine investit la vie au quotidien, à tous les échelons : empereurs, *nobiles*, élites régionales, groupes professionnels, prêtres ; la religion est, comme on dit, *embedded*. C'est toute l'articulation entre société et religion qui ressort de cette partie. La société contrôle les pratiques religieuses qui, en retour, légitiment et sanctionnent les structures sociales et les *habitus*. — On enchaîne alors logiquement avec les identités religieuses. La cinquième partie, intitulée « Different Religious Identities », montre comment fonctionne le creuset religieux de l'Empire : judaïsme, religion des intellectuels, mithraïsme, christianisme. Les paradigmes interprétatifs ayant évolué, ce n'est plus tant en termes de religions étrangères, en particulier de « religions orientales », que ces pratiques « autres » sont appréhendées. Au contraire, c'est leur *Romanness*, leur « romanité » singulière, fruit de constructions convergentes, qui retient l'attention. La religion apparaît ici comme facteur de cohésion au sein d'une société multiculturelle *ante litteram*. Il ne s'agit plus d'opposer une religion officielle à des cultes plus ou moins illicites, mais de travailler à l'intérieur d'un éventail d'options que les exigences de lieu, de temps, de rang actif de manière plus ou moins durable et profonde. — Enfin, « Roman Religion Outside and Seen from Outside » clôt ce remarquable volume. La religion romaine, en effet, s'exporte : au niveau public et privé, en Occident, en Orient, dans les colonies, dans les municipes, dans les provinces, dans les villes et les campagnes, dans les ports et dans les montagnes, donnant naissance à la *Reichsreligion*, pratiques religieuses partagées qui suscitent une forme de « citoyenneté participative » de nature religieuse. En voyageant, la religion romaine croise le regard des autres. C'est celui de Tertullien, observateur passionnant s'il en est, qui ridiculise souvent les cultes païens des Romains, sélectionne les données en fonction de ses objectifs rhétoriques, polémiques et apologétiques, et pourtant, homme de son temps, *when attempting to impose Christianity, [he] does no more than make it a new Roman religion*. — Une bibliographie de trente-huit pages (p. 472-510) et un index bien conçu complètent cet instrument de travail précis, riche et stimulant, qui reflète très bien les tendances actuelles des recherches dans le domaine de la religion romaine. Étudiants universitaires et spécialistes en feront donc un usage très profitable. — Corinne BONNET.

Robin Lorsch WILDFANG, *Rome's Vestal Virgins. A Study of Rome's Vestal Priestesses in the Late Republic and Early Empire.*, London - New York, Routledge, 2006, 15.5 x 23.5, X + 158 p., br. £ 19.99, ISBN 0-415-39796-0.

Robin L. Wildfang s'étonne que l'on n'ait pas encore écrit de livre important sur les Vestales, prêtresses officielles de l'État romain, hormis le livre trop légaliste de F. Guizzi (1968) et celui de M. C. Martini (2004), publié trop tardivement pour que l'auteur ait pu en tenir compte. — Selon Horace, les vierges Vestales et leur service

religieux garantissaient la pérennité de Rome et sa puissance. Les six Vestales étaient choisies dès leur enfance et devaient exercer un service de trente ans au moins, dans une maison proche du temple de Vesta sur le Forum romain ; elles devaient assurer la préservation du feu dans le foyer du temple, feu dont l'extinction aurait menacé l'existence même de la ville. D'autres tâches incombaient également à ces Vestales qui, par ailleurs, jouissaient de nombreux privilèges, dont celui de pouvoir disposer librement de leurs biens ; mais elles risquaient d'être enterrées vives si elles manquaient à leur devoir de virginité et de préservation du feu. Aux yeux des Romains, dit R. L. Wildfang, le rôle de ces prêtresse était donc capital. Ceci donne les éléments traditionnels de nos connaissances à leur sujet. — Mais nos sources littéraires sont partielles et leur sauvegarde doit beaucoup au hasard. Nous ne possédons, par exemple, aucun livre exposant toute la religion romaine et ses cultes. Or nos sources sur les Vestales datent de Cicéron et de Varron, pour les plus anciennes, puis de l'époque d'Auguste et des débuts de l'Empire ; autrement dit, de 700 ans au moins après les débuts de Rome. Il est évident que le rôle des Vestales a dû évoluer au cours des siècles. En outre, parmi nos sources tardives, on voit qu'Ovide, dans ses *Fastes*, insiste sur le côté sexuel de leur origine, tandis que Tite-Live écrit dans la ligne voulue par Auguste. Dès lors, la prudence s'impose dans la lecture de ces textes. — Le présent ouvrage prend pour point de départ les Vestales telles qu'elles existaient et étaient comprises à l'époque de nos sources, à savoir à la fin de la République et au début de l'Empire, entre 100 av. J.-C. et 200 apr. J.-C. On ignore si ce culte différait fort de celui des origines et de celui qui suivit cette période, avoue modestement R. L. Wildfang. Elle accepte les explications des historiens de cette époque et se méfie de celle des poètes. Les explications concernant les rites existant alors paraissent valables, puisque les lecteurs pouvaient les comparer à la réalité de leur temps. Une autre source de connaissance provient de l'archéologie et de la numismatique, mais, pour cela, l'A. fait confiance à J. C. Saquete, spécialiste de ces matières. — La déesse Vesta (Hestia en grec) était associée au feu, cet élément essentiel à la civilisation et au progrès, de même qu'à la durée de Rome, disait-on. Or le culte du feu était aussi associé à celui de la pureté et de la purification, de la fertilité et de la stérilité. Le feu purifie. Trois fois par an, les Vestales utilisaient le feu pour des rites purificateurs. Elles étaient également chargées de contrôler le stock symbolique de vivres pour Rome, stock conservé dans le temple et dont elles seules connaissaient la nature : ceci concernait donc également la perpétuation de Rome. Les Vestales étaient habillées comme des matrones romaines, tout en appartenant elles-mêmes à la classe des « vierges ». Neuf fois par an, elles intervenaient en public dans un rôle purificateur et trois de ces rites concernaient les stocks de grains. — Dans l'initiation des nouvelles Vestales, le rite de *captio* arrachait la jeune fille au pouvoir paternel et à tout culte familial ; le rite avait aussi un sens purificateur, pour que les Vestales pussent exercer les nombreux rites de purification en étant pures elles-mêmes. La virginité leur permettait en outre d'approcher des dieux dans un état acceptable pour eux et de donner un exemple aux matrones romaines. Cette virginité les faisait passer dans le domaine du sacré et les empêchait d'appartenir à une famille et à un culte familial particulier, pour pouvoir représenter Rome dans son ensemble et intercéder pour la Ville. Ceci explique l'importance de leur virginité du point de vue religieux. Leur rôle a ensuite évolué avec la culture ambiante. C'est ainsi qu'on les voit alors intervenir de plus en plus dans le domaine public en faveur de certaines personnes ; par la suite, le respect de la virginité semble avoir de moins en moins d'importance. — Un appendice fournit les noms des Vestales connues dans leur ordre chronologique. — B. CLAROT.

Sarolta A. TAKÁCS, *Vestal Virgins, Sibyls, and Matrons. Women in Roman Religion*, Austin, University of Texas Press, 2008, 15.5 x 23, XXIII + 194 p., br. £ 13.99, ISBN 0-292-71694-X.

Dans ce livre, Sarolta A. Takács, professeur de langues classiques et d'histoire culturelle, présente une vue d'ensemble des rôles et fonctions des femmes romaines dans la religion, l'histoire et la culture depuis la fin de la République jusqu'à l'Empire. Exclues de la plupart des postes de la vie publique et politique, elles ont joué un rôle essentiel dans les rites publics destinés à assurer la fécondité et l'agriculture, dont dépendait la société romaine. — Dans ses conclusions, l'A. fait remarquer que la religion romaine était polythéiste et ouverte, conservatrice et souple ; elle ne consistait pas en dogmes ou en morale, mais dans la réalisation de rites précis destinés à assurer la prospérité, la continuité des succès de Rome. Politique et religion étaient mêlées. Les citoyens les plus importants occupaient les postes sacerdotaux supérieurs et le Sénat était la seule autorité religieuse ; mais, à partir d'Auguste, l'Empereur détint l'autorité religieuse suprême. — La place traditionnelle de la femme était au foyer, pour y élever de nombreux enfants et préparer de bons soldats. Les femmes devaient se taire et ne pas faire parler d'elles ; en fait, cet idéal est surtout une création littéraire destinée à perpétuer l'idéal masculin de la femme. Les femmes d'élite faisaient l'objet de désapprobations et de critiques, parce qu'elles faisaient parler d'elles et séduisaient les hommes au lieu de chercher le bien de la famille et du pays. Par contre, les femmes des classes inférieures qui devaient travailler avec leurs maris pour vivre ont laissé peu de traces ; la plupart du temps on ne parle d'elles que dans les inscriptions funéraires qui font l'éloge de leur vie. — Ce livre est centré sur l'implication des femmes dans la religion (c'est-à-dire dans les actes rituels de la vie publique) et sur les divinités féminines, surtout hellénistiques, qui firent entrer à Rome la culture hellénistique. Le centre politique de Rome contrôlait toute la périphérie romaine jusqu'aux provinces, en les intégrant de plus en plus. La religion en fit autant, en gardant les pratiques anciennes et en assimilant des cultes étrangers pour le plus grand bien de l'État. Tout au long de l'année, parallèlement à l'agriculture, les rituels féminins favorisaient la fécondité et la continuité de la vie. Par là, les divinités romaines et leurs prêtresses jouaient un rôle dans les succès de Rome. — Lorsque les femmes s'émancipèrent et ne jouèrent plus leur rôle traditionnel, on crut que le monde romain allait se désintégrer et que les dieux se détourneraient de Rome. On interrogea les Livres Sibyllins pour savoir comment regagner la bienveillance des dieux... À l'époque de la seconde guerre punique, ces oracles avaient conseillé d'amener de Troade, pays d'origine d'Enée, le culte de « la Grande Déesse » : en 201 av. J.-C., un an après l'introduction de ce culte à Rome, les Romains remportèrent la victoire contre Carthage, ce qui renforça les liens entre Rome, Troie et Enée. — Par contre, l'introduction du culte d'Isis, vers la fin de la République, se fit sans l'aval de l'État et fut l'objet de tracasseries officielles dues à la lutte entre Auguste et Marc-Antoine. Après sa victoire, Auguste introduisit à Rome la conception dynastique des Ptolémées, rattachée à Isis et Sérapis. Le culte d'Isis fut légitimé et, à partir des Flaviens, constitua une partie essentielle, quoique obscure, de l'idéologie romaine. — Pour sa part, l'importance religieuse et politique des Vestales est nette. Ce sacerdoce féminin était le seul à faire partie du collège des Pontifes romains et paraissait l'explication du succès continu de Rome. Depuis la plus haute antiquité, les six Vestales entretenaient le feu symbolisant la vie et la continuité de Rome et exécutaient des rites religieux en faveur de l'État pour assurer la fécondité tout au long de l'année. Toute faute grave de leur part mettait Rome en danger, aussi la coupable était-elle enterrée vive. — Le devoir religieux de tout Romain consistait à accomplir au bon moment les rites voulus pour s'assurer la bienveillance des dieux. Exécuter ces rites reliait entre eux les individus et les communautés, en les rattachant aux dieux. Les femmes étaient impliquées dans des cérémonies religieuses tout au long de l'année. Contrairement à ce que laissent entendre nos sources littéraires anciennes, les femmes jouaient, dans le cadre de la religion, un rôle décisif pour la survie de Rome et de l'Empire, principalement en engendrant et en protégeant la vie. — En annexe, l'A. fournit de brèves notices sur les personnages importants de l'époque considérée (de 160 av. J.-C. à 19 apr. J.-C.), un rappel des hauts faits de l'histoire romaine jusqu'en 235 apr. J.-C., ainsi que trois cartes. — B. C.

Pietrina ANELLO, Giuseppe MARTORANA, Roberto SAMMARTANO (éd.), *Ethne e religioni nella Sicilia Antica*, Roma, G. Bretschneider, 2006, 17 x 24, 435 p., br., ISBN 88-7689-190-0.

Un congrès réuni à Palerme en 2000 avait pour objectif de faire le point sur les problèmes et l'état des connaissances concernant les peuples et les religions de la Sicile ancienne jusqu'au VI^e s. apr. J.-C., ainsi que sur les nouvelles orientations de la recherche (à propos des modèles d'interprétation anciens et nouveaux). Tous ces domaines faisaient l'objet des études de G. Martorana, malheureusement décédé peu après avoir organisé ce congrès, ce qui explique le retard d'édition et l'absence d'introduction au volume, personne d'autre ne s'étant proposé de l'écrire. À l'exception de deux Français, les seize rapporteurs sont presque tous siciliens. Les articles sont classés dans l'ordre chronologique. Dix-huit pages illustrées permettent de se faire une idée des restes archéologiques, constituant souvent l'unique source de nos connaissances sur certaines époques. — Pour la période précédant l'arrivée des Grecs, au VI^e s., on en est encore aux premiers stades de la recherche. Les cultes religieux semblent honorer la déesse Terre, la fertilité, les aïeux, la mort et l'au-delà. C'est ce qu'indiquent les tombes de cette époque. Les Sicanes auraient, selon Thucydide, occupé toute l'île avant d'être refoulés vers l'ouest et le sud par les Sicules venus d'Italie au VI^e s. Ils seraient en fait des Ibères, chassés d'Espagne par les Ligures. On connaît mal les Sicules, qui occupaient le centre et l'est de la Sicile où s'installèrent les Grecs, qui les absorbèrent rapidement. De leur religion, on ne connaît guère que le serment ordalique, l'oracle et le droit d'asile dans les temples. Les Élimes dont parle Hérodote appartenaient au monde grec, avec ses dieux, ses rites et ses coutumes. Ils honoraient Astarté-Aphrodite à Éryx, près de Ségeste, où se pratiquait probablement la prostitution sacrée. Diane et Héraclès y étaient également vénérés. Les Grecs envahisseurs, établis à l'est et au sud-est, les parties les plus riches, ont apporté leur panthéon, mais la religion grecque fut adaptée de façon originale et l'on y découvre un souci de résistance au colonialisme ; Héraclès en particulier y apparaît tantôt comme un ami, tantôt comme un ennemi. Les Phéniciens, installés sur les côtes et refoulés à l'ouest par les mêmes Grecs, ont apporté leur culte d'Astarté-Aphrodite (avec la prostitution sacrée) et celui de la Grande Mère, mais on ignore l'esprit de ce culte. Dans la Sicile romano-hellénistique, arrivèrent les cultes orientaux, qui répondaient mieux aux besoins ressentis par certains d'une plus grande intimité avec les dieux (Cybèle, Isis, Mithra...) ; mais ces cultes cohabitent avec les cultes plus anciens. En outre, comme dans le monde hellénistique après Alexandre le Grand, on a divinisé les souverains pour tenter de renforcer l'identité et l'unité de leurs sujets. Le premier christianisme sicilien ne se distingue pas comme une culture nouvelle ou ethnique, mais comme une religion englobant tous les peuples, car tous les hommes sont égaux devant Dieu et uns dans le Christ. C'est la foi au Christ qui unit les chrétiens et cette foi implique une morale, un mode de vie particuliers. Durant la persécution de Dèce (en 250), beaucoup ne virent dans l'obligation de sacrifier à l'Empereur qu'un acte de civisme ... ou un moyen facile de sauver sa vie. Les Juifs de l'île, tout en restant eux-mêmes, s'adaptèrent à leurs différents milieux de vie et résistèrent aux persécutions. Très peu se convertirent au christianisme. Devenu la religion dominante de l'île, le christianisme perdit de sa ferveur première et ses fidèles reprirent les habitudes de leurs différents milieux. Le paganisme, la magie, les hérésies, le judaïsme persévérèrent longtemps et marquèrent le christianisme par une sorte de syncrétisme qui a laissé des traces dans le folklore sicilien. — Cette mise à jour des connaissances sur les différentes religions de l'île constitue un excellent point de départ pour des études plus poussées. Quant à l'article introductif, « Identité et religions », il réduit la religion à « un système culturel », ce qui est un point de vue purement extérieur. En outre, il nie l'existence d'un sujet comme *persona* pour porter, penser, accepter ou refuser ce « système culturel », ce qui revient à confondre le contenant avec le contenu. Curieuse philosophie, toute limitée aux apparences extérieures. — B. CLAROT.

LANGUES ET LITTÉRATURES ANTIQUES

Marie LEDENTU (éd.), *Parole, media, pouvoir dans l'Occident romain. Hommages offerts au Professeur Guy Achard* (CEROR. Collection du Centre d'Études Romaines et Gallo-Romaines, n. s. 30), Lyon, Université Jean Moulin Lyon 3 (diffusion De Boccard), 2007, 21.5 x 29.5, 515 p., br., ISBN 978-2-904974-32-8.

C'est au professeur de langue et littératures latines spécialiste de rhétorique que le volume *Parole, media, pouvoir dans l'Occident romain* dirigé par Marie Ledentu entend rendre hommage. Issu d'un colloque organisé par le CEROR (Centre d'études et de recherches sur l'Occident romain dont Guy Achard fut le directeur de 1999 à 2003) les 24 et 25 novembre 2004 à Lyon, le volume réunit vingt-trois contributions regroupées en trois grandes sections – « Le pouvoir de la parole : contextualisations génériques et questionnement éthique », « Le discours sur le pouvoir : poésie et historiographie » et « Parole et pouvoir : media et communication politique ». — Dans son avant-propos, Marie Ledentu propose un très bref résumé des diverses communications qui lui permet *in fine* de dégager fermement l'apport principal de ces études variées qui « contribuent à éclairer la complexité des mécanismes régissant le fonctionnement de la parole à Rome comme instrument du pouvoir politique et expression de l'*auctoritas* du locuteur ». Issues d'une réflexion autour d'un thème scientifique dont les contours ont volontairement été définis dans une perspective large et ouverte – les rapports entre le pouvoir et la parole – les diverses contributions se caractérisent par l'ampleur de la période traitée (de l'époque royale jusqu'au VI^e siècle apr. J.-C.) et la variété des objets d'étude et des approches proposées, grâce à la présence, parmi les contributeurs, de spécialistes de rhétorique, de stylistique, de poésie, d'historiographie, de linguistique, de numismatique et d'épigraphie. — Le premier axe scientifique autour duquel s'organise la réflexion regroupe neuf communications qui s'attachent d'abord à souligner l'importance de la remise en contexte de la parole, afin que puissent être mieux définis ses usages et les modalités de son efficacité (M.-D. Joffre, A. Arcellaschi, C. Loutsch, A. et Y. Lehmann, J.-P. Aygon). Emblématique de cette approche est, par exemple, la contribution de Christian Nicolas consacrée aux « gros mots ». Proférés parfois involontairement, par association de syllabes ou d'idées, les *improba uerba* sont aussi les auxiliaires nécessaires de nombres de cérémonies publiques et de rites religieux, à l'instar des *obscena dicta* qui accompagnent la fête d'Anna Perenna. Aude et Yves Lehmann éclairent, par une archéologie du dialogue philosophique à Rome, l'importance du lieu de production dans la redéfinition et l'évolution du genre. Le cadre socio-politique de l'*Vrbs* tardo-républicaine et impériale induit une vision utilitariste du dialogue comme exercice de formation aux charges politiques, tout comme le cadre de la *uilla* dans laquelle Cicéron place ses entretiens fait nécessairement du dialogue romain « le reflet d'une société essentiellement aristocratique et ivre d'action plus que de contemplation » (p. 81). Corollaire indispensable d'une enquête sur l'efficacité de la parole, la réflexion sur la légitimité du locuteur et la vérité / validité des mots prononcés fait l'objet des trois dernières études de cette première partie (J. Dangel, D. Briquel, B. Bureau). — Plus réduit, le deuxième axe réunit quatre études autour des discours sur le pouvoir, paroles de poètes ou d'historiens qui accompagnent, illustrent, analysent ce que disent la geste et les mots des hommes de pouvoir. Du *Corpus Tibullianum* (A. Foulon) aux *Vies* de Suétone (F. Bérard), en passant par Tite-Live (P.-M. Martin) et Tacite (O. Devillers), les auteurs revisitent ces textes connus à la lumière d'interrogations nouvelles et, ce faisant, convainquent les lecteurs de la nécessité de les relire encore et de les solliciter toujours plus. Ainsi, étudiant les plans de plusieurs *Vies* de Suétone, « sujet classique s'il en est » aux dires mêmes de l'A., François Bérard réhabilite l'idée d'un schéma-type. Partie autonome de chaque biographie, les portraits finaux des empereurs subissent certes des variations d'une vie à

l'autre, mais celles-ci éclairent finalement en creux le modèle dont elles s'écartent plus ou moins. — Le dernier axe de réflexion présente une large exploration des modalités d'utilisation de la parole par le pouvoir à travers les différents *media* dont il dispose. Les études s'aventurent donc dans des directions variées, tant sur un plan chronologique que thématique. De la fin de la République au Bas-Empire, les auteurs explorent les ressorts de la communication politique et en révèlent surtout la multiplicité des formes et des supports : des discours (M. Chassignet, M. Ledentu, M.-F. Delpeyroux, L. Deschamps, V. Léovant-Cirefice) à la correspondance (J.-E. Bernard, V. Léovant-Cirefice), en passant par la numismatique (Y. Le Bohec et C. Wolff) et l'épigraphie (A. Gros Lambert). La contribution de M. Debidour clôt le volume en opérant le passage de la parole proférée ou écrite à la parole tue et cachée à travers l'étude des messages secrets dans la pratique du pouvoir. — Le volume n'échappe certes pas aux écueils du genre. Si les études réunies sont d'une indéniable richesse scientifique, leur éclectisme ne s'efface pas entièrement derrière le thème défini, aussi large fût-il. Assurément, l'ouvrage ne peut se lire comme une synthèse sur les rapports entre parole, *media* et pouvoir. À la lecture des différentes contributions, la problématique définie en introduction apparaît au fond trop réductrice au regard de la somme des apports scientifiques de chaque article. Reste sans conteste une riche série d'études dont le premier apport est bien de rendre hommage à la variété des domaines scientifiques explorés par Guy Achard et aux voies multiples ouvertes par ses recherches. Ensuite, découvrant l'ouvrage au prisme de ses propres centres d'intérêt, chaque lecteur y trouvera de quoi enrichir sa réflexion, mais éprouvera également au détour des pages, et ce n'est pas là le moindre mérite de ce volume, le plaisir de parcourir des territoires moins connus. — Audrey BERTRAND.

Antonio GARGANO, Marisa SQUILLANTE (éd.), *Il Viaggio nella letteratura occidentale tra mito e simbolo* (L'armonia del mondo, 7), Napoli, Liguori editore, 2005, 16 x 24, VIII + 213 p., br. EUR 16.50, ISBN 88-207-3849-X.

Un retour de voyage crée des complications : cette scène (Plaute, *Trin.*, 820-1007) est longuement analysée sur le plan philologique (G. Mazzoli). Le voyage au bout du monde (Catulle, *c.* 11) est étudié par G. Garbarino, qui convoque aussi Horace (*Od.*, II, 6 ; etc.) et Properce (I, 6), et cherche à identifier les lieux. G. G. Biondi voit dans le récit de voyage à Brindes (Hor., *Sat.*, I, 5) des idées sous-jacentes sur la satire et, au travers (déjà lucilien) d'éléments comiques, sur l'épopée ; Virgile et Horace apparaissent opposés, là comme ailleurs, sur la confiance dans l'avenir. L'exil d'Ovide retient A. Luisi : le parcours de Brindes à Tomes, les échos des paysages et des mœurs (analyses de *Tr.*, I, 2 et 10). L. Piacente détaille les deux visions du voyage chez Sidoine Apollinaire : idéal (*c.* 24 : envoi de son livre) et réel (en 467, Sidoine va à Rome). Les autres contributions concernent les périodes suivantes : S. Pittaluga, « Avvisi ai naviganti fra Medioevo e Umanesimo » ; V. Bertolucci Pizzorosso, « La figura del redattore nella ricezione delle scritture di viaggio medievali » ; R. Beltrán, « Il viaggio della nave [...] » (dans *Tirant lo blanc*) ; P. Boitani, « Ulisse 2001 [...] » ; P. Fasano, « L'Atlante del Gran Kan [...] » ; M. Fusillo, « La gemellarità, il nomadismo e la ricerca dell'identità » ; la conclusion de F. Marengo devrait consoler du désolant *sea, sun and sex* : « Fine dei viaggi ? » — B. STENUIT.

Stefano AMENDOLA, *Donne e Preghiera. Le preghiere dei personaggi femminili nelle tragedie superstiti di Eschilo* (Supplementi di Lexis, XXXVIII), Amsterdam, A. M. Hakkert, 2006, 17.5 x 25, 133 p., br., ISBN 90-256-1206-7.

Ce livre entend offrir une petite anthologie de la prière féminine chez Eschyle et non de la prière féminine en général, avertit l'A. de ce travail de doctorat présenté à

Salerne. — La prière a pour but de mettre l'homme en contact avec le divin, dans un certain climat de familiarité. Elle fait « bouger » les dieux par des offrandes ou de simples paroles ; ce qui compte est la piété du fidèle. Cet ouvrage tente de cerner la prière des femmes dans les sept pièces d'Eschyle qui nous sont parvenues, d'analyser leurs rôles dans les tragédies et d'étudier, à travers ces prières, les relations sociales et pratiques entre hommes et femmes ; car les paroles adressées aux dieux sont en même temps adressées aux hommes. S. Amendola cherche à voir la place et la fonction de certaines prières féminines dans les tragédies : leurs circonstances, les états d'âme des orantes, leurs motivations, leurs résultats et leur rôle dans l'action dramatique. — On a peu étudié les prières féminines en Grèce. On distingue différents types de prière : invocations, vœux, demandes, actions de grâce, etc. Mais ces catégories n'épuisent pas la variété des prières, car elles sont souvent spontanées et peuvent consister en de simples cris lancés vers les dieux. Les prières jouent un rôle dans le contexte narratif et manifestent les sentiments des orantes et leurs caractères. On y découvre également la situation des femmes dans la cité grecque et la différence avec leur situation domestique. — On constate que, dans les tragédies d'Eschyle, les femmes jouent un rôle hors du commun. Alors que, officiellement, les femmes ne font pas partie des « citoyens », la religion est un domaine où les femmes grecques jouent un grand rôle, à la fois domestique et public. La prière leur permet de manifester leurs pensées et leurs particularités, alors que, partout ailleurs, les hommes ont tendance à les contrôler et à les limiter. — S. Amendola étudie en particulier le rôle des femmes dans les rites funéraires (Atossa et Électre), les prières pour le salut de la Cité (*Sept contre Thèbes*), les prières pour leur propre salut et celui d'Io (*Les Suppliantes*, où l'A. voit également un sens politique), et le cri de Clytemnestre, la femme « virile » (*Agamemnon*). — Pour conclure, il constate que les femmes prient plus que les hommes en cas de nécessité ou de péril où elles sont dans l'incapacité d'agir (guerre, violence, souffrance). Le type habituel de la prière féminine est dès lors la demande pour appeler les dieux au secours, et parfois pour les remercier après coup. Elles demandent des solutions aux dieux, avec des sentiments proprement féminins et jugés « passifs » : douleur, lamentations, peur. Mais ces prières eschyliennes jouent également un rôle « actif » dans la tragédie, car, par elles, les femmes se font entendre également des hommes et tentent d'agir sur eux. Cette confrontation entre les sexes est un élément dans les tragédies d'Eschyle. Les hommes veulent maintenir les femmes dans un rôle subalterne, mais doivent bien leur reconnaître un rôle important dans la reproduction et dans les relations avec les dieux. Dans les prières, on voit que les femmes ne cherchent pas seulement l'intérêt de leur sexe, mais aussi celui de la cité. Ces prières manifestent ainsi la pensée des femmes en politique. — Tout ceci explique combien, chez Eschyle, le rôle des femmes est important pour le déroulement de la tragédie elle-même : ainsi, c'est à travers les rites funéraires qu'Électre guide Oreste vers la vengeance ... Les prières féminines sont aussi des prières d'épouses, de mères, de filles pour sauver la dignité des enfants ou assurer leur salut. Elles sont ainsi des prières proprement féminines, évitant les attitudes de révolte ou d'actions excessives (sauf dans le cas d'Électre). Cette modération des prières féminines leur permet d'être accueillies favorablement par les dieux. — On voit en conclusion que « la prière porte en elle toute la personnalité de la femme, son univers, son mode d'agir et d'être », comme l'écrit S. Amendola. — B. C.

Jacques JOUANNA, *Sophocle*, Paris, Fayard, 2007, 14.5 x 22, 906 p., br. EUR 30, ISBN 978-2-213-60384-1.

L'œuvre de J. Jouanna est non seulement monumentale mais véritablement impressionnante : par la richesse de sa documentation, par l'exactitude et l'abondance de ses renseignements, par l'aptitude à faire le tour complet d'une question, par un perfectionnisme de bon aloi qui vous séduit et vous laisse pantois, par son originalité surtout dans la présentation de ses sujets. En fait, c'est comme si l'A., après avoir parlé de la vie de Sophocle, vous invitait au théâtre de Dionysos d'Athènes, pour vous

en décrire non seulement les représentations avec ses à-côtés, l'espace et le spectacle, mais aussi ce qui sous-tend les tragédies : l'imaginaire mythique, le temps et l'action, le genre de personnages et leurs relations avec les dieux. Nous sommes littéralement assis sur les gradins du théâtre et nos assistons à des spectacles que l'A. nous fait revivre avec un talent hors du commun. Il faut prendre du temps pour lire le *Sophocle* de J. Jouanna afin d'en savourer la finesse du style qui ne pourra que vous émerveiller. Une encyclopédie sur Sophocle sans doute mais aussi une œuvre digne de respect et d'admiration. – M. HAVELANGE.

M. P. LEGANÉS MOYA, F. G. HERNÁNDEZ MUÑOZ, *Demosthenis In Midiam* (Ediciones griegas y latinas), Salamanca, Secretariado de Publicaciones de Universidad de León, 2008, 183 p.

Il s'agit d'une édition critique, excellentement et même luxueusement présentée, du *Contre Midias*, sans traduction. — L'*Introduction* relève la thèse doctorale, déterminante, de Maria Pilar Leganés Moya, *Le texte de Démosthène dans les manuscrits espagnols : les discours Contre Midias et Au sujet de la fausse ambassade* (2003), primée par la *Société espagnole des Études Classiques*, contribution qui marqua la nécessité d'une nouvelle édition critique. La tâche, délicate, fut facilitée par l'édition récente de M. Dilts, dans les *Oxford classical texts*, qui remplaçait l'édition de S. Butcher et W. Rennie, ainsi que par le travail de D. M. Mc Dowell, *Contre Midias (discours 21), édition, introduction, traduction et commentaire*, Oxford, 1990. — Les circonstances et le contenu du discours sont présentés brièvement : avant tout, affaire d'importante définition judiciaire, qui pesait fortement sur la mise au point de la gravité du délit, et où perçait l'influence de Lysias et d'Isée : acte d'ἄσέβεια (public) ou d'ὄβρις (moins grave) de Midias ? On prospecte soigneusement la transmission du texte, avec mention des positions des principaux philologues, avec tendance à la revalorisation des manuscrits *recentiores*, en particulier les espagnols, négligés par la critique, et dont les auteurs présentent la généalogie. Les classifications sont bien mises au point et discutées, les groupes et sous-groupes parfaitement distingués, de multiples comparaisons des leçons proposées. La *Bibliographie* se révèle essentielle. En appendice, les *Indices testimoniorum*. — Il apparaît qu'on ne peut actuellement produire de plus complète et meilleure édition critique que celle-ci. – M. DELAUNOIS.

Roberto PRETAGOSTINI, *Ricerche sulla poesia alessandrina II. Forme allusive e contenuti nuovi* (Seminari Romani di cultura greca. Quaderni, 11), Roma, Quasar, 2007, 17 x 24, VIII + 234 p., br., ISBN 978-88-7140-352-5.

La matière de cet ouvrage, préfacé par M. Gr. Bonanno, repose sur la reproduction et/ou mise à jour d'une vingtaine d'articles publiés par le regretté R. Pretagostini, de 1984 à 2003. Le premier service à rendre au lecteur nous paraît être de les désigner avec la mention de leur localisation originelle :

(1) « Omero, la poesia epica [*< ciclica > : ajout dans le titre originel*] e i poeti del primo Ellenismo », dans F. MONTANARI, S. PITTALUGA (éd.), *Posthomeric II. Tradizioni omeriche dall' Antichità al Rinascimento*, Gênes, 2000.

(2) « L'incontro con le Muse sull' Elicona in Esiodo e in Callimaco : modificazioni di un modello », *Lexis* 13 (1995).

(3) « L'opposta valenza del 'tuonare di Zeus' in Callimaco e in Plutarco », dans L. BELLONI, G. MILANESE, A. PORRO (éd.), *Studia classica Iohanni Tarditi oblata*, Milan, 1995.

(4) « Rito e letteratura negli *Inni* 'drammatici' di Callimaco », *AION* [filol.] 13 (1991).

(5) « Incursioni bucoliche nella poesia non bucolica di Teocrito » [cf. « Teocrito : la poesia bucolica e la realtà campestre nella poesia non bucolica », dans G. RAMIRES (éd.), *Teocrito nella storia della poesia bucolica*, Milazzo, 1999].

(6) « Tracce di poesia orale nei carmi di Teocrito », *Aevum* 5 (1992).

(7) « La rivalità tra Comata e Lacone : une *paideia* disconosciuta [Theocr. V, 35-43 ; 116-119 : *non repris dans cet intitulé*] », *MD* 13 (1984).

(8) « Il miniencomio di Tolomeo II Filadelfo nell'*Idillio* XIV » [cf. « Il miniencomio di Tolemeo II in Theocr. XIV, 59-65 », dans R. NICOLAI (éd.), ΠΥΣΜΟΣ. *Studi (...) offerti (...) a L. E. Rossi*, Rome, 2003].

(9) « La forma catalogica fra tradizione e innovazione : il catalogo dei maestri di Eracle nell'*Idillio* 24 di Teocrito », dans L. BELLONI, L. DE FINIS, G. MORETTI (éd.), *L'Officina Ellenistica. Poesia dotta e popolare in Grecia e a Roma*, Trente, 2003.

(10) « La ripresa teocritea della poesia erotica arcaica e tardoarcaica (*Idilli* 29 e 30) », *MD* 38 (1997).

(11) « La nascita di Tolomeo II Filadelfo nell'*Idillio* XVII di Teocrito e la nascita di Apollo nell'*Inno a Delo* di Callimaco », dans G. ARRIGHETTI, M. TULLI (éd.), *Letteratura e riflessione sulla letteratura nella cultura classica*, Pise, 2000.

(12) « L'autore ellenistico fra poesia e filologia. Problemi di esegesi, di metrica e di attendibilità del racconto », *Aevum* 8 (1995).

(13) « Intellettuali e potere politico nell'età ellenistica : la duplice valenza metaforica di κέντρον in Sotade fr. 1 Powell » [cf. « La duplice valenza metaforica di κέντρον in Sotade fr. 1 Powell », *QUCC* n. s. 39 (1991)].

(14) « I carmi di [*termes omis dans le titre original*] Sotade e i *Sotadea* tramandati da Stobeo », *AION* [filol.] 22 (2000).

(15) « Due motivi dell'*Antologia Palatina* : il giuramento d'amore infranto e il *paraklausithyron* », dans F. BERTINI (éd.), *Giornate filologiche 'Francesco Della Corte'*, Gênes, 2003.

(16) « Le metafore di Eros che gioca : da Anacreonte ad Apollonio Rodio e ai poeti dell'*Antologia Palatina* », *AION* [filol.] 12 (1990).

(17) « Vicende di un'allegoria equestre : da Anacreonte (e Teognide) ad Asclepiade », dans R. PRETAGOSTINI (éd.), *Tradizione e innovazione nella cultura greca ...*, Rome, 1993.

(18) « L'epigramma per Nicomache di Posidippo » [cf. « L'epigramma per Nicomache (Posidippo, P. Mil. Vogl. VIII 309, IX, 1-6) », dans G. BASTIANINI, A. CASANOVA (éd.), *Il papiro di Posidippo un anno dopo*, Florence, 2002].

(19) « Vino, amore e [...] violenza sessuale in Edilo », dans M. CANNATÀ FERA, S. GRANDOLINI (éd.), *Poesia e religione in Grecia*, Naples, 2000.

(20) « Problemi di poesia alessandrina », dans *Giornata di studio in memoria di Gregorio Serrao ...*, AFLC n.s. 20 [57] (2002 [2003]).

Souignons, au terme de cette énumération – et même si les intitulés le suggèrent d'office – que les centres d'intérêt principaux sont successivement Callimaque (1 à 4), Théocrite (5 à 10), Callimaque et Théocrite (11-12), Sotadès (13-14), l'*Anthologie palatine* (15 à 19), et des vues générales, voire transversales (20). Un synthèse eût été la bienvenue, nonobstant l'effort de M. Gr. Bonanno pour pallier cette lacune par une évocation d'une quarantaine de lignes (p. VII-VIII), et malgré la confection de deux index qui pourraient, dans cette opération, guider efficacement le lecteur insatisfait (*Indice analitico* [p. 229-230]. *Indice dei luoghi discussi* [p. 231-234]). Si l'on trouve un nombre appréciable de passages qui interpellent et intriguent à bon escient, quelques interprétations nous paraissent, sinon discutables, à tout le moins incomplètes. Ainsi en 10, à propos des *Idylles* 29 et 30, que l'auteur, sur base du thème – sans conteste très différent –, isole de l'*Idylle* 28, tellement semblable pourtant par les critères formels. On pourrait, semble-t-il, faire une autre analyse des motivations de Théocrite en regroupant ces trois pièces, dans lesquelles il atteste des performances de sonorité. De même en 7, où l'interprétation sur base de l'opposition entre hétéro- et

homosexualité nous paraît réductrice si l'on tient à cette seule piste. Ces réserves étant formulées, reconnaissons que les textes choisis illustrent à souhait la fécondité des recherches menées par R. Pretagostini. Quiconque a fréquenté ses publications connaît sa science à repérer d'appareils 'détails' d'un extrait pour s'assurer des bases objectives, tout en élargissant immédiatement le débat tant en 'longitude' qu'en 'latitude' : le n° 13 suffirait comme témoignage, mais toutes les contributions pourraient fournir une constellation d'exemples. Par ailleurs, sa lecture éclaire d'un jour intéressant les relations nuancées qu'entretenaient Callimaque, Théocrite et Apollonius de Rhodes avec la poésie archaïque (entre autres en 1, 2, 3, 6, 10, 16), tout en ouvrant à de judicieuses comparaisons en régime 'interne' (11), et dans le prolongement du champ chronologique (plus spécialement en 3, 13, 14, 15, 18, 20). La critique littéraire y est abordée dans les replis particuliers des manifestations propres à l'époque envisagée : manifestations tantôt explicites (notamment 2, 9), tantôt allusives ou détournées (notamment 5, 6). De façon plus concrète, dans le cadre que nous venons de crayonner : interprétation de l'arrière-fond sociologique en 7, de la complexité des motifs en 5 (*locus amoenus*), 9, 15, de la dimension mimétique des hymnes et de leur valeur rituelle en 4. Les métaphores et autres outils de portée symbolique font l'objet d'une étude attentive qui les replace utilement dans les contextes qui les voient naître (13, 16, 17). Et, puisqu'on est à parler de contexte, remarquons qu'est bien crayonnée la spécificité de la société littéraire liée à l'alexandrinisme (entre autres 9, 12). Telles nous apparaissent, en synthèse, les lignes de force de ce recueil. À défaut de pouvoir nous attarder sur chacun de ses éléments, notons, de façon très sélective, l'intérêt des cheminements d'où débouchent certaines conclusions, même si elles ne sont pas toutes pleinement nouvelles. À propos de la réception de l'imaginaire et du religieux, en 2 puis en 3 : *l'episodio dell'incontro con le Muse sull'Elicono così come è descritto nel prologo della Teogonia di Esiodo e nel proemio degli Aitia di Callimaco presenta due notevoli differenze, tanto più significative in quanto operanti all'interno di un voluto e riconosciuto rapporto intertestuale, un tipo di rapporto in cui le differenze, in molti casi, sul piano del significato sono pesanti almeno tanto quanto le omologie [...] l'epifania della divinità, che per la mentalità dell'uomo greco arcaico rappresenta un evento appartenente alla sfera del reale, per il dotto poeta alessandrino è ipotizzabile solo nella sfera dell'immaginario* (p. 23-24) ; *l'originalità dell'invenzione callimachea consiste nell'aver trovato, con un procedimento analogo a quello che sta alla base degli Aitia, una giustificazione sul piano mitico (magari evocando episodi marginali e raramente attestati) per un rituale che, se non reale, è comunque verisimile : il poeta re-inventa una cerimonia che, per quanto non nell'hic et nunc della composizione dell'inno stesso, poteva certamente aver luogo in una qualche specifica occasione reale* (p. 40). Sur un aspect particulier de la relation entre l'œuvre de Callimaque et celle de Théocrite (11) : *all'interno della corte di Alessandria sarebbe stato impossibile per Teocrito celebrare Tolomeo II Filadelfo in quanto uomo eccezionale-eroe-semidio, se in precedenza Callimaco lo avesse già celebrato come un dio* (p. 124). Sur le profil de Sotadès : *poeta del dissenso, critico del potere, voce dissonante nel coro dei poeti cortigiani del primo Ellenismo* (p. 138). Et l'on pourrait poursuivre cette moisson de citations qui, à coup sûr, justifient l'ingénieuse entreprise des amis de l'auteur. Un geste pieux, un projet généreux, un résultat heureux. – D. DONNET.

Ralph M. ROSEN, *Making Mockery. The Poetics of Ancient Satire* (Classical Culture and Society), Oxford, University Press, 2007, 16 x 24, XIII + 294 p., rel. £ 32.99, ISBN 0-19-530996-0.

Le sous-titre, qui semble présager une étude de la poétique de l'ancienne satire est légèrement trompeur ; mais le titre annonce la couleur : l'ouvrage de R. M. Rosen est une première tentative de conceptualiser la poétique de la moquerie comme une activité littéraire qui transcende les limites des poètes, genres et temporalités. Le terme de « poétique de la moquerie » englobe des genres aussi différents que la iambo-

graphie archaïque, la comédie ancienne, l'épigramme hellénistique et la satire romaine (ces genres balisent aussi le laps de temps que l'auteur étudie). Par l'intermédiaire d'une « typologie de la transgression » – dérision des groupes déjà marginalisés (femmes, homosexuels, adultères, esclaves, pauvres), ridicule personnel, diction obscène –, R. M. Rosen peut montrer le caractère principal de la moquerie, si visible dans la satire : pousser les préjugés sociaux à l'extrême. Dans le premier chapitre, « The dynamics of ancient satirical poetry », R. M. Rosen expose sa méthode de travail. L'A. adopte une approche synoptique envers la « poétique de la moquerie », reprenant ainsi la distinction opérée par Ferdinand de Saussure entre *langue* (l'aspect structural et anhistorique) et *parole* (l'aspect aléatoire et historique). Cette méthode lui permet d'articuler une *langue* de l'ancienne littérature de la moquerie comme système de communication (p. 16). Dans les chapitres 2 et 3, « Two paradigms of mockery in Greek myth: Iambe and Demeter, Heracles and the Cercopes » et « Where the blame lies: the question of Thersites », R. M. Rosen montre comment les mythes de Iambé, de Cercope et de Thersite ont aidé à la conceptualisation des mécanismes par l'intermédiaire desquels la moquerie a été formalisée et mise en poésie. Les quatre derniers chapitres expliquent comment la louange et le blâme, parties intégrantes de la comédie de la transgression, appartiennent à un monde fictif. De cette manière, le poète, qui s'identifie pleinement à l'*ego* du poème, se présente par feinte modestie comme une figure abjecte, un ostracisé et un sociopathe. Ainsi, l'A. commence par analyser la figure de Polyphème dans les poèmes d'Homère et de Théocrite (« Shifting perspectives of comic abjection: Odysseus and Polyphemus as figures of satire »). Le Polyphème de Théocrite est plus proche de la satire que celui d'Homère car, même si abject, il maintient jusqu'à la fin la sympathie du public. Ensuite, dans le « Satiric authenticity in Callimachus's iambs » (chap. 5), il passe à l'étude des *Iambes* de Callimaque. Contre les vues prédominantes dans le domaine, ce chapitre montre que la soi-disant « réforme » de Callimaque a pris la forme d'une revalorisation de la forme invective d'Hippônax (p. 174). Les deux derniers chapitres, « Mockery, self-mockery, and the didactic ruse: Juvenal, satires 9 and 5 » et « Archilochus, Critias, and the poetics of abjection » approfondissent la figure du poète comme personne abjecte dans le monde romain avec les satires de Juvénal et, par un recul en arrière vers la Grèce, avec Archiloque et Critias. Soulignons en conclusion les deux principaux apports de l'ouvrage de Ralph Mark Rosen : (1) au moyen de la méthode structuraliste (qui est aussi le talon d'Achille de cet ouvrage), l'A. met au jour la structure anhistorique qui régit la « poétique de la moquerie » ; (2) la fonction de cette poésie, comme la iambographie, sur laquelle l'auteur a déjà écrit un livre, *Old comedy and the iambographic tradition* (Atlanta, 1988), est ambivalente : en exposant et perpétuant les préjugés prédominants d'une culture, elle subvertit et invertit en même temps l'ordre établi. – A. ΜΗΛΙ.

Catherine STEEL, *Roman Oratory* (Greece & Rome. New Surveys in the Classics, 36), Cambridge, University Press, 2006, 15.5 x 23.5, 90 p., br. £ 10.99, ISBN 0-521-68722-5.

La parole publique à Rome : contextes, types de discours, évolution ; insistance sur l'éloquence judiciaire et épideictique ; le *Pro Marcello* est le premier exemple de cette dernière, tellement développée sous l'Empire (l'A. s'arrête au début). Cicéron a la part du lion, mais on retrouve la fille d'Hortensius s'opposant, devant les triumvirs en 42, à une taxe des matrones. Les rapports entre discours prononcé et discours publié sont souvent étroits, bien que complexes ; ainsi Antoine, qui ne voulait pas être lié par l'existence d'une copie ; attitude contraire de Pline le Jeune. La pratique du discours : enjeux, polémiques, mentalités. L'orateur se forme par la rhétorique et la fréquentation d'un homme d'expérience. Ces quatre chapitres forment une introduction suggestive, recourant à de nombreuses citations antiques. Un regret pour la bibliographie, uniment alphabétique (par commodité des références intérieures), au lieu d'un ordre thématique, plus utile dans un ouvrage de propédeutique. – B. STENUIT.

Wilfried STROH, *Cicero. Redner, Staatsmann, Philosoph* (Wissen, Beck'sche Reihe, 2440), München, Beck, 2008, 11.5 x 18, 128 p., br. EUR 7.90, ISBN 3-406-56240-X.

Le public francophone connaît bien Cicéron : les travaux de Jérôme Carcopino, Pierre Grimal et Carlos Lévy, notamment, l'ont familiarisé avec les diverses facettes de la personnalité du grand Arpinate. Il prendra néanmoins connaissance, avec plaisir et intérêt, de la synthèse due au grand spécialiste qu'est Wilfried Stroh, latiniste émérite de l'université de Munich, auteur d'ouvrages importants sur Cicéron et Ovide en particulier. Il place son étude sous le signe de la *Vieltgestaltigkeit* de Cicéron, à la fois rhéteur, homme politique et philosophe, dont l'unité réside dans son penchant pour le platonisme. Sept chapitres explorent très intelligemment la vie et l'œuvre de Cicéron. Son ascension d'abord, entre 106 et 64 : sa formation, son initiation à la philosophie, ses premiers pas sur la scène publique, ses ambitions (le consulat !), son entourage, ses premières magistratures. Le tableau se met en place : Cicéron, ses proches, ses amis et ses ennemis, Rome et ses luttes internes, ses partis et factions. La connaissance intime de l'histoire et de la littérature permet à l'A. de dresser un portrait et une fresque riches en informations et en nuances. Cicéron y apparaît comme un protagoniste, au caractère affirmé, doué, mais handicapé par son statut d'*homo nouus*. Entre 63 et 57, ce sont les années du « triomphe » : Cicéron est consul ; il sauve la patrie du putsch de Catilina, mais ce triomphe est de courte durée et, peu après, voilà Cicéron obligé de se défendre, de se justifier. Asinius Pollion ne s'y trompait pas qui faisait commencer la guerre civile en 60 ! Cicéron connaît alors l'exil, dix-sept mois de souffrance, qu'il confie notamment à ses lettres. Mais la réhabilitation arrive enfin : le chapitre 3 est donc consacré aux années 57 à 54. Cicéron veut relancer sa carrière politique, tandis que le triumvirat Pompée, Crassus et César a tout le pouvoir en main, mais c'est surtout le philosophe politique (auteur notamment du *De re publica* et du *De legibus*), l'avocat et le rhéteur qui se montre alors actif ; c'est l'époque du *Pro Milone*, en 52, où Cicéron défend le meurtrier de Clodius. La dernière période de la vie de Cicéron s'ouvre, avec un premier temps, entre 49 et 44, qui est marqué par le conflit ouvert avec César. La guerre civile n'épargne personne, ni Pompée, ni Cicéron, qui y laissent la vie l'un et l'autre. Courageusement, mais non sans crainte, Cicéron rédige ses *Orationes Caesarianae*. L'A. montre bien comment le thème de la *clementia* traverse tous ces discours. Entre 46 et 44, *rhetorica* et *philosophica* sont au cœur des activités de Cicéron, qui vit désormais, la plupart du temps, retiré à Tusculum. Ce long chapitre n'est pas tant biographique que thématique : il explore les ressorts principaux de la réflexion de Cicéron sur l'homme, son destin, son rapport aux dieux, à la fortune, à la philosophie, à la beauté, à la connaissance, l'exemple démosthénien. Ces quelques pages sont très riches et particulièrement intéressantes. Mais le dernier combat approche : les années 44-43 voit le conflit avec César tourner cours suite à l'assassinat des Ides de Mars. Cicéron défend alors les intérêts du Sénat et s'attire l'hostilité de Marc-Antoine (les *Philippicae*). Cicéron fait alors, en 43, les frais de la mise en place du second Triumvirat. Il est assassiné le 7 décembre. — La complexité et la richesse d'une figure centrale de l'histoire et de la pensée romaines ont du mal à tenir en cent vingt pages, mais l'A. tient remarquablement ce pari. Dense et équilibré, cet ouvrage se termine par une bibliographie (copieuse), une table chronologique et un index. — Corinne BONNET.

S. J. Harrison, *Generic Enrichment in Vergil and Horace*, Oxford, University Press, 2007, 14.5 x 22.5, VIII + 262 p., rel. £ 45, ISBN 978-0-19-920358-1.

Le *generic enrichment*, ce sont les emprunts d'un genre à un autre genre, et qui sont une explication, à côté des conditions politiques et sociales, de l'épanouissement que connut la poésie latine entre 39 et 19 (environ). L'A. se limite à Virgile et à Horace, dont l'*AP*, 93 et s., reprenait cette idée hellénistique d'un certain mélange des

genres. Il faut être attentif aux répertoires formel (titre, mètre, registre linguistique, structure, etc.), thématique et métagénérique (p. ex., *Od.*, I, 32, 5 : l'allusion à Lesbos renvoie à Alcée, donc au lyrisme archaïque ; *Virg.*, *B.*, X, 63 : les forêts qui ne plaisent plus, c'est l'abandon de la poésie bucolique ...). Les critiques ont depuis longtemps relevé ces sortes de codes ; l'A., avec une bonne bibliographie, les rassemble. *Virgile, B.* : entre pastorale et amour élégiaque (X) ; conquêtes militaires, prophétie, épithalame, éloge (IV) ; etc. *Virgile* se démarque ainsi de Théocrite et, par des emprunts à d'autres genres, enrichit la poésie bucolique. *Horace, Sat.*, I : liens (un peu forcés par l'A. ?) avec les *B.* ; *Horace* se démarque de *Lucilius* : exigence hellénistique d'une forme plus soignée, thèmes lucrétiens (liste intéressante de parallèles), emprunts épiques (*Sat.*, I, 5), à la fable, au mime, à l'épigramme érotique (textes de Philodème en parallèle), style oraculaire (par périphrases : I, 4, 81-85 ; 9, 29-34). *Horace, Ep.*, dont les aspects complexes sont bien résumés. *Virgile, G.*, ou la tentation épique. *Horace, Od.*, dont la grande variété de thèmes est connue et renvoie à différents genres. *En.*, où l'on trouve aussi des épisodes construits comme une tragédie, une élégie, une épigramme funéraire, un hymne, etc., dans la tradition hellénistique qui voyait dans Homère la source des genres poétiques. – B. STENUIT.

D. FABBRINI, *Il migliore dei mondi possibili. Gli epigrammi ecfrastici di Marziale per amici e protettori* (Studi e testi, 26), Firenze, Università degli studi di Firenze. Dipartimento di Scienze dell'Antichità « Giorgio Pasquali », 2007, XXII + 300 p. ISBN 88-89051-12-4.

Il volume, muovendo dal presupposto della valenza simbolica dell'architettura domestica, analizza con puntuali confronti alcuni epigrammi celebrativi a carattere ecfrastico nei quali l'omaggio ai *patroni* è in primo luogo affidata alla descrizione delle loro proprietà immobiliari al mare, in campagna o in città (III, 58 ; IV, 64 ; VI, 42 ; VIII, 68 ; X, 30). Il carattere lussuoso dei possedimenti (quattro strutture residenziali e un complesso termale) e le modalità espressive adottate da Marziale autorizzano, secondo Delphina Fabbrini, a considerare questi testi una serie coerente, dall'alto valore documentario in relazione agli ideali e ai valori in cui si riconoscevano i membri dell'*élite* sociale d'età flavia e agli stili di vita da loro adottati. — L'*Introduzione* al volume (p. V-XXII) presenta i temi attorno ai quali ruoterà l'analisi dei singoli carmi. L'autrice sostiene che nei componimenti presi in esame Marziale celebra deliberatamente il lusso in quanto motivo di fierezza sia per i proprietari sia per la dinastia regnante, promotrice di un'età di pienezza e prosperità, e allo stesso tempo si sforza di 'disinnescare' il giudizio negativo che la morale tradizionale, fondata sulla *simplicitas* e sull'ideale etico ed estetico della naturalità, attribuiva alle forme di vita raffinate e artificiose. In altre parole Marziale vorrebbe mostrare che la frattura ancora presente nel comune sentire tra i valori tradizionali e gli stili di vita resi possibili dalla crescita economica seguita all'espansione territoriale può finalmente essere superata. Per questo descrive una natura non alterata dall'*ingenium* umano bensì capace di modificarsi spontaneamente in sintonia con esso (VI, 42 ; VIII, 68), oppure uomini virtuosi in grado di conciliare doveri civili e vita agiata (IV, 64 ; X, 30). — D'altra parte l'autrice attira l'attenzione anche sul carattere paradossale di alcuni accostamenti semantici o contenutistici presenti nei cinque epigrammi analizzati, nonché sul contrasto fra questi ultimi e altri carmi del *corpus*. Da queste note dissonanti ricava la convinzione che, a dispetto degli intenti encomiastici, il poeta non riesca a non esser interprete fedele della realtà che vive, e quindi a ignorare la diffidenza verso il lusso che continuava a sussistere nella morale comune. Esemplare in tal senso il confronto tra VIII, 68, cui è dedicato il quinto capitolo del volume, e VIII, 14. Entrambi gli epigrammi descrivono lo stesso tipo di oggetto : una serra capace di proteggere i *pomaria* dalle rigide temperature dell'inverno, garantendo ai proprietari frutta fresca fuori stagione. Ma mentre nel primo la valenza attribuita a questa struttura è positiva – la natura concede all'uomo di alterare i cicli produttivi, garantendo costante approvvigionamento alla villa – nel secondo emerge un profondo

disprezzo per l'attaccamento alle cose, rappresentato nello specifico dalle esagerate attenzioni del proprietario per le sue piante, cui fa riscontro l'indifferenza per i doveri d'ospitalità nei confronti del poeta (che in futuro chiederà asilo alle piante stesse, poiché la serra è più confortevole della stanza messa a sua disposizione dal padrone di casa!). Una diversità tanto netta dimostra, secondo Fabbrini, la varietà di atteggiamenti di Marziale di fronte al lusso e, conseguentemente, il ruolo di interprete consapevole delle divaricazioni laceranti che la realtà coeva presentava. Ma davvero, ci si chiede, i due epigrammi hanno questo senso profondo di riflessione etica? Non si tratta più semplicemente in un caso dell'omaggio interessato a un patrono influente e ben visto a corte (VIII, 68), nell'altro del risentimento di un cliente che ironizza sulla scarsa munificenza di un protettore avaro, suscitando il riso del pubblico (VIII, 14)? Una delle fondamentali accortezze del poeta consiste infatti nel non dimenticare mai il lettore, cui i libri sono diretti, e il lettore vuole ridere. Con la battuta e lo sberleffo Marziale promuove sé stesso e la propria poesia (oltre che indirettamente coloro che venivano menzionati), ma la risata ha un prezzo, ed è la concessione al luogo comune, ai meccanismi della comicità: la risata è più importante della coerenza. Il calcolo non era sbagliato, la smania dei lettori di comparire all'interno del *corpus* (v. ad es. IV, 31, 1-4) lo dimostra, ma l'esegeta moderno deve tenerne conto, e resistere alla tentazione di letture troppo 'intenzionali', che corrono il rischio di essere sovrainterpretative. — La consapevolezze dell'efficacia e dell'autorevolezza della propria poesia a parere dell'autrice viene rivendicata con forza ad es. nell'epigramma IV, 64, cui è dedicato il primo capitolo del volume: « La villa di Giulio Marziale sul Gianicolo » (p. 1-57). Dopo la puntuale descrizione della proprietà e del panorama circostante, vengono elogiati le doti di ospitalità e cortesia dell'amico, virtuosità e generoso nel godere insieme agli amici delle comodità della villa, *tam non invida tamque liberalis* (IV, 64, 27). La preferenza di Marziale per le piccole proprietà, rispetto al latifondo emblema di accumulazione e avidità, ribadisce la stima per lo stile dell'amico che possiede *pauca iugera* e concilia *mores* e *divitiae*, e dimostrerebbe anche da parte del poeta la piena coscienza della propria autorevolezza. Il giudizio finale di Marziale sarebbe infatti espressione della consapevole « capacità di farsi interprete, e autorevole garante, dell'eccellenza del mondo di amici e patroni non soltanto di fronte ai diretti destinatari dei componimenti, ma anche di fronte al più vasto pubblico dei lettori del libro, formandone e orientandone il giudizio con l'autorevolezza del proprio » (p. 56). Il capitolo si segnala anche per la particolare attenzione alle scelte lessicali e all'uso di forme espressive tradizionali. Sono proprio le eccezionali condizioni della villa, contigua al *suburbium*, ma allo stesso tempo silenziosa, a legittimare l'elogio di Giulio Marziale. — Le dimensioni non eccessive caratterizzano anche un'altra proprietà immobiliare celebrata da Marziale: « La villa di Faustino a Baia » (p. 59-116), oggetto dell'epigramma III, 58, cui è dedicato il secondo capitolo del volume. Pur costruita nella località di villeggiatura più rinomata del tempo, la dimora si differenzia dalle normali ville d'*otium* perché all'improduttività dei giardini ornamentali oppone un vero orto 'vecchia maniera', *rus verum barbarumque*, degno di nota sul piano etico perché limitativo di quel lusso che la tradizione del moralismo romano vedeva soppiantare definitivamente la *simplicitas* e *frugalitas* antiche (ad es. Hor., *Carm.*, II, 15, 1-10; Quint., *Inst.*, VIII, 3, 8). In realtà, come suggerisce John H. D'Arms (« Proprietari e ville nel Golfo di Napoli », in *I Campi Flegrei nell'archeologia e nella storia*, Atti del convegno internazionale [Roma, 4-7 maggio 1976], Roma, Accademia nazionale dei Lincei, 1977, p. 347-363), è probabilmente sbagliato considerare le *villae maritimae* puramente consumatrici e mai produttrici, ma Marziale a parere dell'autrice va esattamente in questa direzione, servendosi dei luoghi comuni della polemica contro il lusso dei giardini per sponsorizzare una più commendevole mediazione tra modernità e tradizione. Nella villa di Faustino si allevano mucche, maiali e pecore ma anche volatili esotici, ciò che va oltre l'antico ideale di *simplicitas* e *frugalitas* senza negarlo, e dimostra buon gusto e raffinatezza. Le due istanze si bilanciano anche nella parte conclusiva dell'epigramma, ove la villa di Faustino è contrapposta a una villa d'*otium* suburbana improduttiva, il cui carattere paradossale, lontana dagli agi della città e priva dei frutti della campagna, richiama l'iniziale polemica

contro i parchi ornamentali e contemporaneamente si presta all'effetto comico. — Il terzo capitolo, «La villa di Apollinare a Formia» (p. 117-180), è dedicato all'epigramma X, 30 che presenta la medesima struttura chiusa del precedente: il tema iniziale delle gravose occupazioni dell'amico viene ripreso al termine della sezione centrale in cui è descritta la sua villa a Formia, unico luogo dove è possibile liberarsi dalle preoccupazioni dei *negotia* urbani. La laboriosità del senatore e l'autosufficienza garantita dalla *piscina maritima* annessa alla villa consentono al poeta di 'giustificare' il lusso e gli agi, nonché di elogiare l'integrazione tra *industria* e *otium*, tra *simplicitas* e *divitiae*. Ma la paradossale conclusione, per cui chi si gode veramente le ville sono i custodi, non i proprietari che non ci vanno mai, oltre a sorprendere il lettore, rivela quanto veramente difficile sia, nella realtà, realizzare quell'ideale equilibrio che secondo l'autrice Marziale ribadisce continuamente. All'interno di questo capitolo viene considerato anche X, 51, dedicato alla villa di Faustino ad Anxur, che pone un interessante problema topografico. Al v. 14 vi si menzionano ad *proxima templa*, che l'autrice, sulla scorta di precedenti interpreti (H. J. Izaac, D. R. Shackleton Bailey, E. Merli, da ultimo M. Schopper), identifica con il *templum gentis Flaviae*, dedicato da Domiziano alla sua *gens* divinizzata e innalzato secondo Svetonio (*Dom.*, 1) nel luogo dove sorgeva la sua casa natale, certamente da identificare con la residenza sul Quirinale di *T. Flavius Sabinus*, fratello di Vespasiano. Vi furono probabilmente collocate le ceneri di Vespasiano e Tito (*Stat.*, *Silv.*, V, 1, 239-241), togliendole dal mausoleo di Augusto, e in seguito quelle dello stesso Domiziano (*Svet.*, *Dom.*, 17). In realtà, nonostante il consenso dei commentatori, l'identificazione dei *proxima templa* di X, 51, 14 è a dir poco dubbia. Mentre negli epigrammi IX, 3 e IX, 34 la menzione dei *Flavia templa* è esplicita e indiscutibile, nel caso di X, 51 i *templa* cui il poeta fa riferimento non sono chiaramente identificati. Nell'epigramma si parla dei teatri di Marcello e di Pompeo, delle terme di Agrippa, Nerone e Tito, dei quattro fori (repubblicano, di Cesare, di Augusto e di Nerva), del tempio di Giove sul Campidoglio e, appunto, di «altri templi che splendono vicini al suo cielo» (*quaeque nitent caelo proxima templa suo*). La locuzione *suo caelo* potrebbe benissimo riferirsi non a Giove, nominato nel verso precedente, bensì ai *templa*, e avere valore causale e non di luogo. Tutt'altro sarebbe in questo caso il senso del verso: «dei templi vicini (a quello di Giove) che splendono per il loro tetto», con esplicito riferimento alle coperture in lastre di bronzo dorato, o addirittura d'oro, *topos* letterario ben noto (v. ad es. gli *aurea tecta* in *Ov.*, *Her.*, XVI, 179 e *Verg.*, *Aen.*, VI, 13). Si noti che significativamente l'epigramma non è incluso tra le fonti relative al *templum gentis Flaviae* nel recente studio di R. H. Darwall-Smith (*Emperors and Architecture: a Study of Flavian Rome*, Bruxelles, 1996, p. 159-165). — Nonostante l'oggetto celebrato nell'epigramma VI, 42, cui è dedicato il quarto capitolo del volume («Le terme di Claudio Etrusco», p. 181-229), sia diverso dai precedenti, numerosi sono i punti di contatto con i carmi analizzati in precedenza. Il complesso termale, a cui anche Stazio dedica dei versi (*Silv.*, I, 5) è elogiato per l'eccezionale luminosità degli ambienti, i marmi pregiati, la qualità dell'acqua *candida* e *serena*. Marziale non descrive l'edificio dal punto di vista architettonico e si sofferma sugli elementi più «naturali», specie la luce, quasi a indicare che è l'ambiente stesso a modificarsi spontaneamente e ad adeguarsi alle esigenze dell'uomo, come nel caso della serra di Entello (VIII, 68). Il riferimento all'estrazione dei marmi e in particolare alla loro provenienza estera (Laconia, Frigia, Numidia) costituisce anche una forma indiretta di celebrazione del principato flavio, grazie al quale beni e ricchezze provenienti da tutto il mondo giungevano a Roma: nonostante l'attività di estrazione fosse considerata dai moralisti una forma di abuso che incoraggiava l'eccesso di lusso privato, l'universalità dell'impero contribuiva a legittimarla (cfr. III, 58). E come il conflitto tra *simplicitas* e *cultus* pare trovare soluzione nella bellezza delle terme, così lo sconvolgimento dell'ordine sociale rappresentato dall'ascesa dell'*eques* Claudio Etrusco, figlio di un liberto imperiale, si annullerebbe grazie alla capacità da lui dimostrata di godere della ricchezza acquisita senza eccessi e violazioni ai danni della natura. A parere dell'autrice, le terme rivestirebbero quindi anche una valenza simbolica della legittima appartenenza di Claudio

Etrusco all'*élite*, nonostante le sue umili origini. Ulteriore elemento di continuità rispetto agli epigrammi in precedenza analizzati (III, 58 ; X, 30) è la conclusione a carattere scomatico, che riprende i versi iniziali del componimento e ha il compito di bilanciare l'istanza celebrativa con quella di puro intrattenimento, rendendo l'epigramma fruibile tanto dal destinatario privilegiato quanto dal lettore generico. — Il capitolo finale (« Il possedimento di Entello », p. 231-272) analizza l'epigramma VIII, 68, in cui Marziale si rivolge direttamente all'amico elogiandone la proprietà urbana, di cui non è però specificata l'ubicazione esatta. La peculiarità principale della sua casa è quella di assommare i pregi della campagna, la produttività sopra tutto, alla comodità della vita di città. La tipologia di abitazione di lusso a cui appartiene la residenza di Entello è la medesima della *domus* di Giulio Marziale sul Gianicolo (IV, 64) e della villa di Faustino a Baia (III, 58) o, ancora, della dimora cittadina di Sparso (XII, 57) : il cosiddetto *rus in urbe* (XII, 57, 21). Plinio (*Nat.*, XIX, 50) e Tacito (*Ann.*, XV, 42, 1) criticavano aspramente la diffusione a Roma di questi possedimenti di campagna all'interno della città come una degenerazione conseguente alla diffusione del lusso. Marziale viceversa descrive in chiave positiva il *rus* di Entello, dotato di una serra che garantiva uva fresca anche durante i mesi invernali. Dalla descrizione pare sia la natura stessa a cedere il passo all'ingegnosità umana, acconsentendo all'alterazione delle proprie leggi, come nel caso della piscina di Apollinare a Formia (X, 30). Alla funzione pratica di approvvigionamento alimentare, se ne aggiunge una prettamente spettacolare : nel caso della piscina, i pesci addomesticati che rispondono ai comandi del loro allevatore ; nel caso della serra, la vista dei grappoli d'uva matura fuori stagione offerta agli osservatori esterni. La serra, in quanto luogo di integrazione tra natura e artificio assume inoltre, secondo Fabbrini, a simbolo dell'eccellenza del mondo flavio, divenendo occasione di omaggio verso l'imperatore, come già era avvenuto nel caso della villa di Giulio Marziale e in quello della *domus* di Faustino a Baia. — Concludono l'opera una ricca e dettagliata bibliografia, l'indice dei passi discussi e quello delle cose notevoli. La cura nella redazione del testo è stata notevole ; i refusi bibliografici, sempre in agguato, sono praticamente assenti. — Il volume si distingue certamente per l'accuratezza dell'analisi e la dovizia dei confronti testuali. È plausibile, se non addirittura certo, che gli epigrammi presi in considerazione promuovano l'immagine di proprietà immobiliari e comportamenti voluta dai rispettivi proprietari, assecondati da Marziale per convenienza, ed è altrettanto verosimile considerare le informazioni inerenti gli stili di vita e le strutture abitative utili per la storia della cultura e della società romana. Ci si può però chiedere se il livello di intenzionalità del poeta sia sempre così alto come suppone l'autrice, se cioè tutto debba spiegarsi con la volontà moralistica di conciliare *natura* e *cultus*, tradizione e modernità, fedeltà alle virtù etiche del *mos maiorum* e nuovi stili di vita. Non potrebbe invece entrare in gioco, più modestamente, una certa condiscendenza per i *topoi* della morale vecchia maniera a fini esclusivamente comici ? Pare a chi scrive che la compresenza di polemica e celebrazione del lusso all'interno degli stessi epigrammi potrebbe essere spiegata, invece che (oltre che) come « atteggiamento accortamente apologetico che lascia trasparire la piena consapevolezza [...] delle resistenze che ancora incontrava l'accettazione sul piano etico del lusso » (p. XI), semplicemente come condiscendenza verso i luoghi comuni con un unico fine, la risata del lettore, che in definitiva era il valore monetario della poesia epigrammatica. I cinque epigrammi tanto accuratamente sviscerati potrebbero in fondo essere solo lo specchio di una mentalità popolare avida delle ricchezze ma invidiosa di chi ne gode, e perciò pronta a disprezzarla : nel nostro caso, un'agra risata alla fine della descrizione di case da favola che la maggior parte dei lettori degli epigrammi non potranno mai neppure vedere. — Donatella TAMAGNO.

Eugenio AMATO (éd.), *Approches de la Troisième Sophistique. Hommages à Jacques Schamp* (Collection Latomus, 296), Bruxelles,

Latomus, 2006, 16 x 24, XXVIII + 614 p., br. EUR 89, ISBN 2-87031-237-7.

Du III^e au VI^e siècle apr. J.-C., la rhétorique connaît un nouvel essor, en lien avec le passé (la seconde sophistique), rassemblant des écrivains divers et parfois opposés ; ce courant prend aujourd'hui le nom de troisième sophistique, au croisement du paganisme – toujours vivant et créatif – et du christianisme – qui emprunte largement au premier. Jacques Schamp, professeur à Fribourg (Suisse), ne cesse d'approfondir ce courant multiple, dont certains noms sont plus ou moins ignorés. Plus de trente contributions lui sont offertes par ses collègues et amis ; elles représentent un apport appréciable. Les contraintes de la recension nous les font présenter en deux groupes. (1) Thème ou genre littéraire : l'épopée à fin déclamatoire (Agathias au mil. du VI^e s., Claudianus, Nonnos), l'école de Gaza, les sophistes et la communication de masse, et la tyrannie, les liens entre rhétorique et gnosticisme, la figure de Miltiade dans les déclamations, les catalogues de héros grecs, la mer et l'infini (pour les chrétiens), les raffinements du style. (2) Un auteur ou une œuvre. Grégoire de Nysse, Socrate de Constantinople, Synésios de Cyrène, Eudoxie, Élien, Jean le Lydien, Procope de Gaza, l'empereur Julien (auteur de panégyriques), Damascius, Eunape, Himérides de Prouusias, Eucher, Ausone et le Ps. Quintilien ; plusieurs articles sur Grégoire de Nazianze, Thémistios et Libanios. À travers ses problèmes et une galerie de figures, toutes hellénophones, il revenait en outre à J. Schamp, en une cinquantaine de pages, de cerner un courant nouvellement apparu dans la critique. – B. STENUIT.

Glossae Nonii Leidenses. La prima serie a cura di Paolo GATTI (Labirinti, 86), Trento, Editrice Università degli Studi di Trento. Dipartimento di Scienze Filologiche e Storiche, 2005, 15.5 x 21.5, 176 p. + 6 pl., br. EUR 13, ISBN 88-8443-120-4.

Grâce au grammairien Nonius Marcellus, des centaines de fragments d'auteurs oubliés de la République nous sont parvenus ; les citations des auteurs connus sont utiles pour l'établissement du texte. Sa *CD* (*Compendiosa doctrina*, v. 400), environ trois mille trois cents lemmes et sept mille cinq cents citations, s'attache à des problèmes sémantique, morphologique, syntaxique et stylistique ; elle fut éditée par Lindsay (Leipzig, 1903), dont l'habileté ne put échapper à l'influence de la tradition directe (qui n'est pas d'office meilleure) et à une vision personnelle du texte original : F. Bertini et son équipe de Gênes préparent une nouvelle édition. L'A. s'occupe des *glossae Nonii*, portées, entre le V^e et le VIII^e s., en marge d'un ms. de la *CD* ; sorte d'index reprenant le lemme, suivi d'une courte explication, ces *glossae* permettent de combler des lacunes de la *CD* et pourraient être prises en compte dans l'établissement de son texte. Les *glossae* nous sont parvenues sur trois supports : insérées dans d'autres glossaires (c'est très fragmentaire) ; dans les *marginalia* de cinq manuscrits de la *CD* ; dans deux séries de glossaires. L'A. édite la première ; concernant le l. II et quelques gloses des l. I et XIX, elle est transmise par un manuscrit de Leyde (BPL 67 F, f. 142r-147r reproduits en couleurs dans le vol.), collationné, sur photographie, à nouveaux frais, après l'éd. Goetz (*Corpus Glossariorum Latinorum* V-VII) ; j'ai compté trente-huit interventions de l'A., souvent sur la graphie et par le recours aux deux autres supports. Les huit cent quatre-vingt-quatre gloses ont un appareil critique, un commentaire (confrontation avec le texte de la *CD*) et le texte parallèle des *marginalia* : chaque page comprend donc quatre sections. Quelques statistiques éclairent le mode de fabrication des *glossae* par rapport à la *CD* : 42 % sont copiées littéralement ; 23 % simplifient l'interprétation ; 12 % ont une interprétation absente de l'original ; 1,5 % ne fournissent qu'une maigre indication, qui doit cependant venir de l'original ; 20 % modifient substantiellement l'original ; quelques *glossae* sont inclassables. Un beau travail, rigoureux. – B. STENUIT.

HISTOIRE

P. M. NIGDELIS, Ἐπιγραφικὰ Θεσσαλονίκεια. Συμβολή στην πολιτική και κοινωνική ιστορία της αρχαίας Θεσσαλονίκης, Thessalonique, University Studio Press, 2006, 646 p., ISBN 960-12-1550-6 [en grec].

Ce recueil d'inscriptions grecques et latines de Thessalonique datant de l'époque impériale romaine se veut la publication préliminaire du supplément que l'A. a entrepris de rédiger au volume des *Inscriptiones Graecae* dédié à la grande cité de Macédoine, paru en 1972 grâce au soin de Ch. Edson (*IG X 2*, 1). L'A. se propose de présenter dans cet ouvrage les documents épigraphiques qu'il estime les plus importants parmi ceux découverts ou publiés depuis 1960, limite fixée par Edson à sa collecte du matériel pour la publication dans les *IG*. Le tri qu'a effectué l'A. parmi les nouveaux documents n'est cependant pas motivé et on ignore dans quelle mesure le choix est représentatif, du moins quantitativement, de l'ensemble du matériel apparu depuis lors. Le recueil comprend cent quarante inscriptions, dont une soixantaine d'inédits, des épitaphes pour l'essentiel. Les documents sont répartis en six chapitres thématiques : documents relatifs à la vie publique (11 numéros), aux collègues et associations (16), aux métiers (10), à la population (23), aux pratiques funéraires (15), une dernière section réunissant des *testimonia epigraphica* (66). Lorsque des inscriptions déjà publiées sont reproduites, l'A. ne reprend pas l'ensemble du lemme, ni même parfois l'intégralité du texte épigraphique, mais précise uniquement ses nouvelles lectures ou interprétations. Ce procédé implique de se reporter au volume des *IG* parallèlement au recueil.

On regrettera surtout que la numérotation des inscriptions comprises dans le recueil ne soit pas suivie (elle reprend en effet à chaque chapitre thématique, ce qui rend malaisée la consultation). De plus, le choix de ranger les inscriptions dans tel chapitre thématique plutôt que dans un autre en fonction de leur contenu est parfois subjectif, et il aurait été sans doute plus satisfaisant de classer les textes par genre afin de bénéficier d'une vue d'ensemble du matériel épigraphique par type d'inscriptions (honorifiques, votives, funéraires, etc.) ; cela aurait également permis de tenir davantage compte de leur support. Cette disposition sera certainement adoptée, néanmoins, lors de la publication du supplément aux *IG*. On notera, en revanche, la richesse des illustrations (p. 563-642), toutes les inscriptions, à l'exception des *testimonia*, étant accompagnées de photographies, ce qui n'était pas le cas dans le volume d'Edson. La très grande qualité de ces dernières permettrait d'ailleurs une étude paléographique détaillée sur la forme raffinée des lettres caractéristiques de l'épigraphie grecque des II^e et III^e s. de notre ère (de nombreuses observations de cet ordre sont dispersées dans les notes complétant les lemmes individuels). Le recueil est complété par d'abondants *indices* recensant, en grec et en latin, les noms et personnages, les mots apparaissant dans les inscriptions, ainsi que les thèmes développés dans les commentaires aux inscriptions.

L'ouvrage lui-même est rédigé en grec moderne et les inscriptions, grecques ou latines, ne sont traduites ni en grec moderne, ni dans une autre langue. La publication des commentaires en grec moderne illustre le dynamisme des recherches menées en Grèce même sur l'épigraphie et l'histoire de la Macédoine antique (en particulier à l'Université de Thessalonique et au Centre de recherches sur l'Antiquité grecque et romaine à Athènes) aussi bien que la tendance du grec moderne à devenir une langue scientifique de référence (voir la revue *Tekmeria* et ses suppléments). Le recueil se termine par une note de synthèse (p. 493-500), suivie de sa traduction allemande (p. 501-508), résumant les principaux apports des nouvelles inscriptions à notre connaissance de l'histoire de Thessalonique à l'époque impériale, à la fois cité libre et lieu de résidence du gouverneur de Macédoine. Ces brèves remarques ne se veulent bien entendu pas une étude raisonnée sur le statut de la ville sous domination romaine.

On déplorera toutefois, dans cette notice historique, l'absence de toute référence précise au catalogue épigraphique sur lequel elle s'appuie. De même, des concordances (liste des inscriptions déjà publiées, notamment dans les *IG*, et liste des inédits), qui font malheureusement défaut, auraient grandement facilité l'utilisation de cet ouvrage, désormais indispensable pour qui entend s'intéresser à l'épigraphie et à l'histoire de Thessalonique à l'époque impériale.

Du fait de l'absence de telles listes et puisque les commentaires sont rédigés dans une langue demeurant peu commune, il paraît utile d'indiquer ci-dessous les principales nouveautés qu'apportent les inscriptions publiées (ou republiées) et commentées par l'A. :

1° Plusieurs inscriptions, déjà publiées par Edson dans les *IG*, sont reprises et (partiellement) reproduites, le plus souvent avec de nouvelles restitutions ou lectures : *IG X 2*, 1, 14 (ajout d'un nouveau fragment) ; 16 ; 138 ; *139 ; *226 (nouvelle lecture des l. 1-5) ; 480 (nouvelle lecture révélant un βακχεῖον) ; 558 (contre L. ROBERT, *OMS V*, p. 327, n. 391, argument en faveur de l'interprétation du terme σύνκληρος au sens de συγκληρονόμος, c'est-à-dire d'héritier : il s'agirait de l'équivalent du latin *consors* ; l'A. ne commente cependant pas en détail la lecture Ρουτινιανῶ à l. 1, alors qu'il semble accepter l'identification du défunt comme C. Julius Rufinianus Artemidorus [cf. *IG X 2*, 1, 204]) ; 638 (lecture complétée par la prise en compte d'un second fragment).

2° La lecture et le commentaire d'autres inscriptions, publiées après la parution du volume d'Edson, sont, de même, complétés : *SEG XXIV* 569 (épitaphe prévoyant qu'en cas de violation de la sépulture, le profanateur devra en rendre compte au gouverneur : λόγον ὑφέξει τῷ κατὰ καιρὸν ἡγεμόνει ; dans le commentaire, reproduction d'une inscription récemment signalée dans la publication de fouilles menées à Thessalonique [*SEG LIII* 633] : il s'agit d'une épitaphe précisant que le profanateur est punissable de la croix : σταυροῦ ὑποκίστε κινδύνου) ; XXX 643 (épitaphe juive) ; XLV 827 (l'A. adopte une datation par l'ère d'Actium plutôt que par l'ère provinciale) ; XLVII 960 (dédicace publique d'époque impériale à Alexandre le Grand) ; XLIX 814 (catalogue d'un thiase dionysiaque), 815-817 (annonces de jeux de gladiateurs et chasses organisés par un président du *koinon* des Macédoniens à Béroia et Thessalonique ; un document analogue supplémentaire a été reconnu récemment dans *IG X 2*, 1, *141 par J. BARTELES, *op. cit. infra*, p. 207-212 ; pour un document comparable provenant de Béroia, voir T 49).

3° Parmi les inscriptions inédites, on notera en particulier, par chapitre thématique :

a) une dédicace de la cité à Livie (I 1 ; une dédicace à une prêtresse de Θεὰ Ἰουλίᾳ Σεβαστῇ à Thasos vient d'être publiée par J. FOURNIER, *BCH* 130 [2006], p. 499-507) ; une base monumentale datée du I^{er} s. apr. J.-C. portant, au nominatif, les noms de personnages qualifiés simultanément de φιλοκαίσαρες et φιλοπάτριδες, comme les notables thasiens à la même époque (I 2) : il peut s'agir d'une dédicace à la famille impériale ou de la célébration de dignitaires locaux (une femme apparaît également ; comparer le monument aux prêtresses de Livie se dressant sur le forum de Philippes [P. PILHOFER, *Philippi*, II, *Katalog der Inschriften von Philippi*, Tübingen, 2000, n° 226] et, dans la même colonie, la base aux membres de la famille impériale sur laquelle leur nom figure au nominatif [*Ibid.*, n°s 281-282]).

b) une dédicace à Dionysos Horophoros (II 2 : l'épiclèse, formée sur ἡ ὥρα, « la saison », est manifestement un *hapax*) ; des inscriptions funéraires, honorifiques ou votives émanant de confréries vénérant diverses divinités : Artémis (II 4 ; II 5), Héraclès (II 6), Poséidon (II 7), Théos Hypsistos (que l'A. n'assimile pas avec le dieu unique des Juifs : II 8), Némésis (II 9), le héros Énée (fondateur d'Aineia, ancienne cité voisine de Thessalonique : II 15, signalée dans *Bull. ép.* 1987, 680). Des inscriptions analogues font connaître des corporations de *muliones* (en grec : II 10), de fabricants de couronnes (II 11), d'« amateurs des jeux » (φιλοπαίκτορες : II 12) ; on relève, enfin, un fragment de loi d'un collège prévoyant les dispositions à prendre en cas de funérailles d'un de ses membres (II 13).

c) toute une série d'épithames (chapitres III-V) font connaître de simples particuliers, précisant parfois le métier ou l'occupation du défunt (on note plusieurs gladiateurs). L'A. prête une grande attention à l'étude onomastique et prosopographique, en cherchant notamment les liens pouvant exister entre les personnes dotées de la *ciuitas* mentionnées dans les textes et les familles de *negotiatores* italiens établis en Grèce et en Asie dès le II^e s. av. J.-C. (voir désormais, pour les citoyens romains de Macédoine, le répertoire d'A. B. TATAKI, *The Roman Presence in Macedonia: Evidence from Personal Names*, Athènes, 2006). On notera, en outre, les épithames de membres de la communauté juive de Thessalonique, reconnaissables par leur nom (IV 20-21). De même, une épithame fait connaître des personnages d'origine thrace (IV 22, où on relève pour la première fois en grec le nom Δέντων sous cette forme). L'A. commente aussi les formules funéraires relatives notamment au droit des tombeaux. On relèvera à ce propos, dans une épithame, la citation à la première personne d'un extrait des dispositions testamentaires du défunt interdisant l'utilisation ultérieure du sarcophage (IV 2 ; cf. V 4 ; V 14). En V 1, ἐκκτράνις est la transcription du latin *extraneus* pour désigner quelqu'un d'étranger à la famille dans la formule interdisant d'ensevelir d'autres personnes dans le tombeau que le défunt et les individus prévus par le testament ; c'est un emprunt au formulaire latin, d'autant que l'amende doit être payée au ἱερότατον ταμείου, c'est-à-dire au fisc impérial (cf. V 5 ; V 13 : φίσκος), la garantie de l'inviolabilité des tombeaux étant du ressort du gouverneur (cf. V 11). En V 2, l. 2-3, sur la photographie, on est amené à lire, avec les ligatures, Που στικειλίω plutôt que Ρουστικειλίω. En V 8, première occurrence épigraphique du mot ἄττης, terme affectueux désignant le père, ou plutôt le grand-père (puisque la défunte commémorée à ses côtés est la grand-mère du dédicant ; de plus, le mot ἄττη a été écrit sur une *rasura* effaçant πατρι), dont des commentateurs byzantins affirment que l'appellation était utilisée par les Macédoniens (hormis son emploi dans les poèmes homériques pour les adresses aux anciens). En V 12 : invocation au nom de l'empereur (ἐξορκίζω δὲ τὴν [τοῦ] αὐ[το]κράτορος τύχην), à la première personne, de ne pas aliéner le tombeau.

4° On note un petit lot d'inscriptions latines, dont plusieurs sont précoces et datent du I^{er} s. av. J.-C. ou du I^{er} s. apr. J.-C. : épithame d'un *bestiarius* originaire de Sirmium, datée du IV^e s. (III 6 : le terme *ciuis* qui y apparaîtrait signifie, à mon sens, que le défunt était citoyen de Sirmium plutôt qu'il n'indique la citoyenneté romaine, comme le comprend l'A.) ; épithame d'un *arcarius* de la *uicesima hereditatum prouinciae Macedoniae* dont le statut juridique personnel est incertain du fait de l'état fragmentaire de l'inscription (III 10 : la notation de l'âge, avec deux hastes courtes insérées entre le deuxième et le troisième X, n'indiquerait-elle pas plutôt le chiffre de vingt-huit plutôt que trente-deux, comme l'écrit l'A.?) ; épithame de *Caechilii* (*sic* : IV 12) ; épithames d'un Titonius (IV 16) et d'un Apponius (IV 19). Une seule inscription est bilingue : épithame de *Gabinii*, dont le gentilice est orthographié *Gauinius* sous l'influence de la prononciation grecque (IV 15).

5° Plusieurs épithames sont décorées de reliefs funéraires figurant, entre autres, un poissonnier (II 15), des gladiateurs (III 4-5), un muletier (III 8), la famille du ou des défunts (IV 1 ; IV 9 ; IV 18 ; IV 22). Un bon nombre de sarcophages sont complets et conservent le plus souvent leur couvercle (III 1-2 ; IV 2 ; IV 4 ; IV 8 [un relief figure le défunt dans une *aedicula* au centre de la plaque] ; IV 20 ; V 4 ; V 5 ; V 8 [la plaque antérieure est mal dégrossie : l'inscription est gravée sur une surface aplanie en forme de *tabula ansata* ; cf. V 2] ; V 13 ; V 14). Un couvercle de sarcophage porte un relief figurant deux mains, paumes ouvertes, à titre de supplice aux dieux pour venger la mort violente du défunt, accompagnées d'une invocation au dieu Ὅσιος καὶ Δίκαιος, dont le culte est originaire d'Anatolie (V 15). On notera, enfin, un buste en marbre reposant sur une base moulurée qui forme un bandeau inscrit identifiant le personnage comme L. Titonius Primus, *sacerd(os)* (IV 16).

6° Les *testimonia* épigraphiques mentionnant la cité de Thessalonique ou des Thessaloniciens comprennent 66 numéros. L'A. rejette certains documents douteux (p. 491, n. 5), mais il n'est pas dit si la compilation présentée vise l'exhaustivité ou,

dans le cas contraire, ce qui a motivé la sélection. L'A. reproduit les *testimonia* figurant déjà dans les *IG X 2*, 1, 1021-1041. Les *testimonia* sont rangés par ordre chronologique ; les commentaires sont en général succincts et les inscriptions ne sont pas illustrées (sauf pour l'inédit T 22). À l'inverse des documents réunis dans les chapitres précédents, on y trouve des inscriptions hellénistiques (l'A. n'examine cependant pas en détail à cette occasion le statut, les institutions ou la société de la cité à cette époque). Parmi celles-ci, on notera, par exemple, hormis plusieurs décrets de cités étrangères honorant des Thessaloniciens, la copie d'une lettre et d'un décret de la cité de Thessalonique affichés à Délos (T 3). Plusieurs des *testimonia* sont les épitaphes de soldats romains originaires de Thessalonique érigées ailleurs dans l'empire (T 23, T 25, T 27, T 28, T 30, T 31, T 38, T 39). Un diplôme militaire, trouvé à Stabies, pour un soldat de la flotte de Misène originaire de Thrace mentionne, à côté de gens de la colonie de Dyrrachium, un Thessalonicien parmi les témoins (T 21 = *CIL XVI*, 1). On notera encore un édit impérial fragmentaire en latin datant peut-être du début du IV^e s., trouvé à Béroia, mentionnant, outre la province de Macédoine dans son ensemble, les Thessaloniciens (T 53 = *AE* 2001, 1757). Enfin est publiée une épitaphe chrétienne en grec inédite de Dion, précisant que la mère de la jeune défunte vient de Thessalonique (T 60 : cf. *Bull ép.* 1999, 332).

7^o Quatre inscriptions illustrent les relations entre Thessalonique et la colonie romaine de Philippes, en Macédoine orientale, qui est reliée à la capitale provinciale par la *Via Egnatia*. Dans le cadre des travaux de préparation du premier volume du *Corpus des inscriptions grecques et latines de Philippes* (cf. C. BRÉLAZ, R. FREI-STOLBA, A. D. RIZAKIS et A. G. ZANNIS, « De nouveaux notables dans la colonie de Philippes », *BCH* 130 [2006], p. 519-547), il est intéressant de noter l'existence de ces documents qui, en plus de la correspondance entre certains gentilices attestés dans l'une et l'autre ville laissant supposer des relations familiales (il s'agit notamment des *Varinii* [p. 284], des *Oppii* [p. 300] et des *Titonii* [p. 326]), prouvent formellement l'activité de Thessaloniciens dans la colonie et inversement :

a) IV 23 : c'est la première inscription de Thessalonique indiquant explicitement que les personnages mentionnés sont originaires de Philippes. Il s'agit en l'occurrence de l'épitaphe en grec d'un défunt d'origine thrace, comme le suggère son nom (le défunt ferait partie des rares Thraces ayant acquis la *ciuitas* à Philippes, si la restitution des l. 1-2 est exacte : Φ[λαοῦίω | Μουκά]). L'inscription fut érigée par les membres de la famille du défunt, lesquels sont qualifiés de Φιλιππεις et portent eux aussi des noms thraces attestés à Philippes. Cet exemple montre que l'ethnique Φιλιππεύς, qui équivaut à *Philippiensis* ou à la mention *Philippis* à l'ablatif en latin lorsque l'origine de l'intéressé est précisée dans des inscriptions érigées en dehors du territoire de la colonie (cf. PILHOFER, *op. cit.*, n^{os} 705, 708), peut s'appliquer aussi aux *incolae* – qui sont ressortissants de la colonie quoique pérégrins –, et pas seulement aux citoyens romains *coloni* (cf. *Ibid.*, n^o 704a).

b) T 22 : publication de nouveaux fragments du cénotaphe découvert à Thessalonique de C. Vibius Quartus (*AE* 2003, 1591), officier de rang équestre inscrit dans la tribu Cornelia, à l'instar des autres citoyens romains originaires de la ville, dont l'autel funéraire monumental se dresse à Dikili Tash, dans la nécropole orientale de Philippes (PILHOFER, *op. cit.*, n^o 58). Les nouveaux fragments font connaître une charge supplémentaire de la carrière exceptionnelle de ce soldat promu au rang équestre : il s'agit du poste sexagénaire de préfet de la flotte d'Alexandrie. C'est peut-être les fonctions qu'il a exercées en Thrace voisine au cours de sa carrière (il y fut en effet stratège), voire des liens familiaux avec cette région, qui ont poussé Quartus à se faire ensevelir dans la colonie de Philippes. Bien qu'il connaisse naturellement la réédition qu'A. Rizakis a récemment donnée de l'autel philippin (*AE* 2003, 1606), l'A. cite le texte selon la version de Pilhofer, qui repose sur des lectures désormais périmées.

c) T 33 : reproduction de l'épitaphe grecque d'un certain Markellos (*IG X 2* 1, 1034 = PILHOFER, *op. cit.*, n^o 98, où la lecture [ἄ]τη, φίλε μου, [μ᾽ ἐφόνησεν] à la l. 1 est à remplacer par [ἔ]τη, φίλε, μοῦν[α δις ἐπτά], lecture déjà corrigée dans

SEG II 423 et confirmée par Edson), jeune esclave mort prématurément à quatorze ans, dont l'épigramme, manifestement due au rhéteur qui se chargeait de son éducation, rappelle que sa patrie était Thessalonique.

d) T 44 : publication d'une inscription inédite de Philippes. Il s'agit d'un bloc d'architrave issu d'un monument funéraire faisant connaître partiellement la carrière équestre du défunt, un certain Cassius, qui – en dépit de son origine philippienne, comme le montre la tribu Voltinia dans laquelle il est inscrit – « s'est acquitté de toutes les magistratures à Thessalonique ». On restituera [*praef(ecto)*] de préférence à la lecture *mil(iti)* au début de la l. 2, puisque sont visiblement énumérées sur cette ligne les milices équestres exercées par le défunt. De même, au début de la l. 3, on peut restituer le mot *omnibus* pour retrouver la formule ordinaire, dans le cas présent [*omnib(us) honorib(us) Thessalonic(ae) functo*] [noter ici les abréviations correctes, de même qu'il faut lire *leg(ionis)* à la l. 2]. On comprend de cette expression que, parallèlement à ses charges militaires ou plutôt à la suite de celles-ci, Cassius connut une brillante carrière en tant que magistrat dans la cité de Thessalonique, où il parvint aux honneurs les plus élevés. Rien n'indique, dans l'inscription telle qu'elle nous a été conservée, que le défunt ait également été magistrat municipal à Philippes. Il se peut que Cassius se soit établi définitivement à Thessalonique pour y faire carrière et qu'il ne soit retourné dans la colonie qu'à la fin de sa vie, voire qu'il ait simplement veillé à se faire ensevelir dans sa patrie d'origine.

Je préciserai pour terminer que la (re)publication des inscriptions par l'A. est, en général, agrémentée d'abondants commentaires. On trouvera ainsi, au gré des pages, des observations éclairantes sur les sujets les plus divers, qu'ils soient ou non en lien direct avec l'histoire de Thessalonique : nombre de néocories attribuées à la cité au milieu du III^e s., laquelle est aussi proclamée colonie à la même époque, et concours qui y sont organisés (p. 81-89) ; appellation des associations cultuelles tirant leur nom de leur fondateur (chapitre II) ; emploi du latin dans les cités pérégrines (p. 312-314 [voir dernièrement, à ce sujet, Fr. BIVILLE *et alii* (éd.), *Bilinguisme gréco-latin et épigraphie*, Lyon, 2008]) ; montant des amendes funéraires à Thessalonique (p. 400-405). Enfin, l'A. évoque aussi le cas des tombes juives antiques situées dans la nécropole orientale de la ville, à l'emplacement de l'actuel campus de l'université, lieu qui fut utilisé de même pour leurs sépultures par les Juifs Séfarades établis à Thessalonique suite à leur exil d'Espagne en 1492 (p. 339-342). Ces tombes furent alors construites au moyen d'éléments de remploi, tirés notamment des nécropoles antiques de Thasos et de Philippes (cf. *Bull. ép.* 1948, 102). En effet, un lot de plaques de sarcophages et de stèles portant les épitaphes en latin de magistrats de la colonie de Philippes, entre autres, y fut découvert avant la destruction du cimetière par les troupes allemandes en 1943 (p. 293, n. 85 : cf. PILHOFER, *op. cit.*, nos 716-743 ; *contra* A. RIZAKIS, *CCG* 14 [2003], p. 165, qui estime que ces épitaphes de Philippiens avaient été érigées dès l'origine dans la capitale provinciale).

Le recueil qu'offre P. Nigdelis constitue la mise à jour de référence sur l'épigraphie de Thessalonique en attendant la parution du supplément aux *IG*. L'abondante documentation épigraphique, inédite ou republiée, qu'il contient viendra compléter avantageusement le matériel déjà connu, exploité dans deux synthèses récentes portant sur les cultes et les notables de Thessalonique et des autres villes de la province de Macédoine, dont la parution simultanée atteste de la floraison des études sur cette région de l'empire (Chr. STEIMLE, *Religion im römischen Thessaloniki*, Tübingen, 2008 ; J. BARTELS, *Städtische Eliten im römischen Makedonien*, Berlin, 2008 ; voir, de même, C. BREYTENBACH [éd.], *Frühchristliches Thessaloniki*, Tübingen, 2007). – C. BRÉLAZ.

Pierre BRULÉ, *La Grèce d'à côté. Réel et imaginaire en miroir en Grèce antique* (Histoire), Rennes, Presses Universitaires, 2007, 16.5 x 24, 542 p., br. EUR 24, ISBN 2-7535-0495-4.

Les vingt essais ici réunis, tous dus à la plume alerte de Pierre Brulé, tracent un parcours original, celui d'une « aventure » en terres grecques, dans cette « Grèce d'à côté », familière et déroutante à la fois, qui questionne, qui interroge, qui est « bonne à penser ». Pierre Brulé nous livre, dans la Préface, les grandes clés de lecture de son itinéraire et de sa production, entre racines, expériences, motivations et questionnements. Il évoque ses liens scientifiques et amicaux, entremêlés, Rennes, son paysage personnel. On pénètre donc dans la Grèce d'à côté avec un guide généreux et jovial qui nous fait aimer tous les recoins de cette terre, ses morceaux de passé, ses chemins de traverse. — Comme une création répartie sur sept jours, notre démiurge hellénisant propose sept entrées thématiques pour appréhender la Grèce d'à côté : démographie, genre, corps, mythes, culte, polythéisme, parenté. Autant de thèmes qui se croisent et s'enchevêtrent, qui dialoguent d'un bout à l'autre de ce copieux et passionnant volume. Les textes, parus précédemment dans divers livres ou revues, ont été souvent l'objet de révision, compléments, etc. Une riche bibliographie et un index enrichissent du reste utilement le volume. — L'approche que développe Pierre Brulé met remarquablement en évidence les imbrications entre le niveau social, politique et religieux, entre la vie publique et la vie domestique, entre les mythes et les rites. Un de ses grands mérites est de faire sauter les verrous et de travailler sur les articulations entre des plans heuristiques et herméneutiques différents. On appréciera la marque anthropologique et le comparatisme qui constituent en quelque sorte des signatures d'une certaine école française dans le domaine grec. Qu'il s'agisse de pratiques infanticides, de mortalité à la guerre, de maternité, de diète et de sport, de généalogies et de géographie, de sacrifices et d'odeurs, d'épiclèses ou de serments, de phratries ou d'οἶκος, la lecture de ce volume est passionnante, riche, décapante. Elle ouvre d'innombrables horizons aux chercheurs comme aux étudiants ; elle nous emmène au cœur même de la pensée grecque du monde, des hommes et des choses. La quatrième de couverture nous annonce un regard « amoureux » sur la Grèce, un regard empathique qui se veut « compréhensif ». Le pari est merveilleusement tenu et l'empathie contagieuse. La Grèce, réelle et imaginaire, avec ses chèvres et ses « gonzesses », ses murs de pierre et ses osselets, bouillonne de sens de la première à la dernière page de ce recueil. — Corinne BONNET.

Walter SCHEIDEL, Ian MORRIS, Richard SALLER (éd.), *The Cambridge Economic History of the Greco-Roman World*, Cambridge, University Press, 2008, 16 x 23,5, XIV + 942 p., rel. £ 120 / US \$ 225, ISBN 0-521-78053-5.

Cet ouvrage monumental fera date. Il embrasse le monde gréco-romain au sens large, c'est-à-dire tous les peuples qui s'identifiaient comme Grecs ou Romains ou qui étaient dominés par eux, du premier millénaire avant J.-C. au trois premiers siècles de notre ère. Comme on pouvait s'y attendre, ses éditeurs lui ont donné un double but : résumer l'état des connaissances et ouvrir de nouvelles perspectives de recherche. Ils y ont sans aucun doute réussi, d'abord en obtenant la collaboration d'excellents spécialistes de provenances diverses (plusieurs ne viennent pas du monde anglophone), ensuite en organisant l'ensemble de manière équilibrée. Certes, chacun a fait ses choix et exprimé ses tendances, ce qui entraîne forcément des recoupements et des disparités, ainsi que des prises de position parfois divergentes. Mais tous avaient reçu la même directive : tenir compte à la fois des structures et des réalisations (*performance*) de l'économie gréco-romaine dans son évolution. Ces deux volets, inspirés de la définition de l'économiste Douglass North, sont présentés en introduction et s'imposent en effet : le premier désigne les traits caractéristiques d'une société, comme les institutions économiques, la technologie, la démographie et l'idéologie, qui sont à la base du second, à savoir par exemple le volume et la stabilité de la production et la distribution des coûts et des profits. Curieusement, alors que les spécialistes divergent souvent d'opinion à ce sujet, l'économie elle-même n'est pas définie au départ. Mais la lecture montre que la plupart des auteurs s'entendent sur une

définition simple, car ils traitent régulièrement de la production des biens matériels, de leur distribution et de leur consommation. En introduction, les éditeurs rappellent aussi les grandes tendances de la recherche depuis la fin du XIX^e siècle, le courant primitiviste étant surtout attentif aux structures et le courant moderniste aux réalisations. On sait que ce dernier a triomphé avec M. Rostovtzeff et est resté dominant jusqu'à Moses Finley. Après celui-ci, Keith Hopkins a mis de l'avant la notion de croissance économique à long terme et les historiens du monde romain sont revenus en grand nombre à l'étude des réalisations (mais cela est également vrai pour les historiens de la Grèce en dehors des chercheurs de langue anglaise, voire du monde anglo-saxon, dont beaucoup sont restés fidèles à Finley et friands de modèles inspirés de l'anthropologie ou de l'économie). Depuis un quart de siècle, les recherches se sont beaucoup diversifiées par l'étude des inscriptions, des papyrus et des monnaies, par les fouilles et les *surveys* et par un intérêt nouveau pour les régions périphériques et les différentes couches des populations. La première partie du volume (« Determinants of Economic Performance ») présente six contributions qui mettent en place plusieurs éléments structurels : l'écologie, c'est-à-dire l'environnement physique et climatique, les produits de base et la santé (R. Sallares), la démographie, y compris l'alimentation et l'urbanisation (W. Scheidel), l'organisation du travail selon les sexes et les droits de propriété, notamment dans l'*οἶκος* athénien et la *domus* italienne (R. P. Saller), le droit et les institutions économiques, chapitre consacré à des thèmes plutôt théoriques comme les coûts des transactions et l'information asymétrique (B. W. Frier et D. P. Kehoe) et la technologie (H. Schneider). On est d'abord surpris de ne rien trouver là sur les cadres politiques (palais, temples, cités, royaumes, empires, etc.) qui ont naturellement imprimé leur marque aux activités économiques, ni sur les interventions publiques dans l'économie, mais plusieurs de ces questions reviennent par la suite. Celle-ci est divisée en sept parties suivant l'ordre chronologique, mais chacune a son organisation propre. Il est évidemment impossible de résumer tout cela, mais un aperçu rapide peut être utile. La partie II (« Early Mediterranean Economies and the Near East ») aborde successivement l'âge du bronze en Mer Égée de 3000 à 1000 (J. Bennet), les débuts de l'âge du fer en Grèce de 1200 à 700 (I. Morris), l'âge du fer en Méditerranée occidentale (M. Dietler), la Grèce archaïque (R. Osborne) et le Proche-Orient perse (P. R. Bedford). Les trois chapitres de la partie III (« Classical Greece ») sont distribués par thèmes : la production (J. K. Davies), la distribution, c'est-à-dire les produits échangés et les conditions de transport, mais aussi les lois, les règlements et les magistrats dans ce domaine, surtout à propos d'Athènes (A. Möller) et la consommation, également centrée sur le cas athénien (S. von Reden). Un plan géographique s'imposait en revanche pour la partie IV (« The Hellenistic States ») : le Proche-Orient (R. J. van der Spek), l'Égypte (J. G. Manning), la Grèce et l'Asie Mineure occidentale (G. Reger). La partie V (« Early Italy and the Roman Republic ») revient à un plan chronologique avec un chapitre de J.-P. Morel sur Rome et l'Italie de la colonisation grecque à 133 et un second de W. V. Harris sur la fin de la République. Un plan thématique réapparaît dans la partie VI (« The Early Roman Empire ») : production (D. P. Kehoe), distribution (N. Morley), consommation (W. M. Jongman) et rapports entre l'État et l'économie (E. Lo Cascio), tandis que la partie VII (« Regional Development in the Roman Empire ») revient forcément à une distribution géographique : provinces occidentales (Ph. Leveau), Méditerranée occidentale (S. E. Alcock), Égypte (D. W. Rathbone) et zones frontières (D. Cherry). La dernière partie est un épilogue d'A. Giardina sur la transition vers l'Antiquité tardive. Le tout est illustré par des cartes et des figures et se termine par une copieuse bibliographie (149 pages) et un index général. Il est inévitable qu'une telle entreprise présente des lacunes et des choix contestables. Mais il faut saluer la grande richesse du volume et sa belle présentation. – L. MIGEOTTE.

John Peter OLESON (éd.), *The Oxford Handbook of Engineering and Technology in the Classical World*, Oxford, University Press, 2007, 18 x 25.5, XVIII + 865 p., rel. £ 82, ISBN 978-019-518731-1.

Ce très gros volume de presque neuf cents pages et cent cinquante illustrations entend faire le point sur l'histoire des technologies anciennes en tenant le plus grand compte des derniers développements de la recherche (textuelle, archéologique...). S'agissant de l'Antiquité (env. 800 av. J.-C. - env. 500 ap. J.-C.), rien de ce qui est technique ne lui est étranger. En une suite strictement agencée de chapitres plus analytiques qu'exhaustivement descriptifs, il brosse un tableau passionnant et suggestif des connaissances techniques des anciens, de la manière dont ils surent les acquérir, les développer et les transmettre, des conséquences qu'elles eurent sur leur manière de penser et d'organiser la vie et le monde.

Suivant la démarche définie par J. P. Oleson dans son Introduction (p. 3-11), la première partie du volume est consacrée aux sources. S. Cuomo traite d'abord (ch. 1) des sources écrites anciennes. Elle en distingue quatre sortes : les textes techniques *stricto sensu* ; les textes non techniques comportant des informations ou des *loci* sur les techniques ; les inscriptions ; les papyrus. Elle cite les ouvrages modernes de référence (p. ex. Cohen et Drabkin, 1948). Elle souligne le caractère rémanent des textes techniques dans les littératures grecque et romaine, et donne la liste des principaux auteurs. Elle procède ensuite chronologiquement depuis l'Athènes classique, en passant par l'époque hellénistique, jusqu'à l'Empire romain et à l'Antiquité tardive. La bibliographie dont elle fait suivre son chapitre comporte déjà l'essentiel des études consacrées à la question en général et à un certain nombre de domaines plus particuliers. Le ch. 2, par R. Ulrich, richement illustré, donne une idée des représentations artistiques liées à différents domaines de la technique antique (e. g. fabricant d'arc et flèche, p. 41). Le ch. 3 (par K. Greene) trace l'évolution de l'historiographie de la technologie ancienne, dans ses rapports avec l'économie, l'ethnographie et la sociologie.

La deuxième partie traite des technologies « primaires ». Il s'agit d'abord des mines et de la métallurgie (ch. 4, par P. T. Craddock) : lieux d'extraction dans le monde européen, technologie et organisation des mines, problèmes de pollution, innovation du cuivre, enfin survivances et innovations postérieurement à l'Empire (époque byzantine, Renaissance). Le ch. 5, de J. C. Fant, traite de la pierre (extraction, travail, transport) chez les Grecs, puis chez les Romains, en faisant une grande part à la question du marbre sous l'Empire romain jusqu'au « crépuscule » que fut pour cette activité l'édit de Dioclétien. Les énergies solaire, chimique, animale, hydraulique (moulin à eau), et l'utilisation du vent sont étudiées, avec beaucoup de figures à l'appui, par Ö. Wikander au ch. 6. Au ch. 7, on en vient à l'agriculture grecque et romaine (E. Margaritis, M. K. Jones), d'abord replacée dans le contexte des écosystèmes méditerranéens, qui impose une attention spéciale portée à la gestion de l'eau et à l'irrigation ; arboriculture (vigne et olivier) et culture des terres arables sont envisagées sous leurs différents aspects, mais on n'oublie pas non plus les jardins d'agrément, tout en soulignant l'importance du fait que le christianisme a contribué à répandre dans l'Europe le pain et la charrue. Le ch. 8 (G. Kron) envisage tout ce qui concerne l'animal : reproduction, chasse, pêche, production de poisson ; l'élevage, la nourriture, les soins médicaux faisaient l'objet de recommandations de la part des agronomes et des vétérinaires (qui utilisent des instruments comparables à ceux des modernes et développent un indispensable vocabulaire spécifique) ; pour la reproduction, on tentait les croisements les plus efficaces ; sources agronomiques anciennes et découvertes archéologiques montrent qu'un soin particulier était apporté à l'alimentation des animaux, dont dépend largement leur fécondité ; quant à la construction des bâtiments réservés aux animaux, les porcs notamment, l'A. n'hésite pas à parler de « sophistication » ; on n'hésitait pas non plus à pratiquer l'élevage du gibier dans des conditions particulières ; toutes sortes d'oiseaux (canards, oies, faisans, etc.) faisaient l'objet de prescriptions adaptées dans les textes agronomiques

dont la méticulosité est impressionnante ; les élevages de poissons sont attestés chez les Grecs, mais les Romains ont développé des méthodes de production intensive, sans se laisser arrêter par l'important problème de la maintenance continue de l'oxygène dans l'eau, qu'ils savaient résoudre ; même l'ostréiculture était très développée.

La troisième partie a pour sujet « Engineering and Complex Machines » et l'on commence par le monde grec, au ch. 9 (F. A. Cooper). Il s'agit surtout, par un choix de l'A., de structures publiques et notamment de la construction des temples, souvent effectuée en collaboration par plusieurs architectes (ce fut le cas du temple de Zeus Olympien à Athènes, selon Vitruve, 7) ; fondations, construction des colonnes, intervention de l'hydraulique dans la construction sont examinées avant que l'on en vienne aux matériaux de construction dans toute leur variété (chaux, stuc, pierre, métaux, bois, ce dernier appelant un développement sur la protection contre l'incendie). Les spécificités romaines (énoncées par Strabon 5, 3, 8) sont l'objet du ch. 10 : arc, voûte, différentes sortes d'*opus*, systèmes de chauffage, bref toute l'architecture romaine est à lire aussi comme une façon de marquer, dans tout le monde méditerranéen, la puissance universelle et uniforme de Rome. Le ch. 11 (A. I. Wilson) est dévolu à l'hydraulique et au ravitaillement en eau. Tout aussi érudit et documenté que les précédents, il fait le point sur la question des citernes (forme, isolation, contenance, etc.), des aqueducs (en prenant en compte d'abord les acquis de l'Orient, puis en passant à la Grèce et plus longuement au monde romain), des fontaines et des bains, des systèmes d'irrigation et de drainage. C'est naturellement K. Grewe qui s'est chargé (ch. 12) de la question des canaux et des tunnels, qu'il aborde suivant une démarche chronologique et dont il étudie les spécificités (cas-modèle du tunnel de Samos ; tunnel de Saldae, avec le travail de Nonius Datus, *CIL* 8.2728 = *ILS* 5795). Au ch. 13, A. I. Wilson (qui a déjà rédigé le ch. 11) se penche sur la question des « Machines in Greek and Roman Technology », en rappelant les traités de Philon, d'Héron et de Vitruve pour ce qui est des textes antiques, les travaux de Drachmann, Gille et Lewis pour ce qui est des études modernes ; le chapitre examine les machines simples, puis les machines de traction, les appareils d'orthopédie, les machines de guerre, les machines pour élever l'eau, les moulins à eau, les pressoirs – et les machines utilisées dans les divertissements des spectacles.

On arrive ainsi à la quatrième partie, sur tout ce qui touche aux produits manufacturés. Le chapitre 14 (R. I. Curtis) parle, si l'on ose cette expression moderne, des industries alimentaires : céréales, raisin, olives ; légumes, fruits, fruits secs ; produits dérivés des animaux (l'industrie du *garum* à Baelo Claudia en Espagne fournit une impressionnante illustration photographique, p. 387). L'extension de ces pratiques et leur standardisation à but commercial est envisagée par A. I. Wilson (c'est sa troisième contribution) au ch. 15 ; si la statuaire romaine est toujours identique à elle-même, ce n'est pas seulement pour des raisons idéologiques, c'est qu'il s'agit de répondre à la demande d'un énorme marché, qui entraîne, sur des sites de production bien identifiés et bien organisés, une production de masse dont les plus beaux exemples sont bien sûr ceux de la céramique ; mais le commerce du marbre peut aussi être invoqué, et, dans un autre domaine, la fabrication des produits dérivés du poisson. La métallurgie et les outils font l'objet de la synthèse du ch. 16, due à C. Mattusch ; elle tient compte des données fournies par les motifs de décoration qui, sur les céramiques, illustrent le travail d'Héphaïstos ; elle souligne l'influence égyptienne sur la métallurgie grecque ; elle aborde les techniques pratiques notamment dans le domaine de la statuaire et fait le tour des ateliers grecs antiques (Olympie, Athènes, Corinthe), puis évoque l'importance des copies dans le monde romain où le marché de la statue de bronze était développé. Le bois vient ensuite (ch. 17, R. B. Ulrich), avec son importance fondamentale pour les transports, la navigation, la construction, la cuisson des céramiques ..., dont témoignent textes littéraires et documents archéologiques (plusieurs photographies illustrent le chapitre, comme les précédents) ; le chapitre présente les différents outils pour travailler le bois, les utilisations des différentes espèces d'après les auteurs anciens, les modes d'assemblage des pièces de bois, et plus généralement la technologie du bois dans les grandes constructions

antiques (ponts, temples, basiliques ; avec illustrations). La production textile est étudiée de façon exhaustive par le ch. 18 (J. P. Wild), depuis la manière dont on se procurait la laine et les fibres végétales, jusqu'aux procédés de tissage et de teinture. Suivent les cuirs (C. van Driel-Murray, ch. 19) : l'éclairante affirmation initiale que « le cuir est le plastique de l'Antiquité » entraîne l'examen des procédés de nettoyage et de tannage des peaux, avec une présentation des tanneries, des tanneurs, de la vaste échelle de production qu'imposaient, outre les multiples usages civils, les besoins d'armées toujours en campagne et toujours plus nombreuses. Le ch. 20 (M. Jackson et K. Greene) est consacré à la production de céramique, qu'il replace dans son contexte social et économique, avec l'existence, pour la sigillée romaine, d'un vaste marché aux références culturelles et aux besoins standardisés ; il donne ensuite en quelques pages un panorama complet et techniquement précis des modes de préparation de l'argile, de cuisson, de décoration et de diffusion de la production. On en arrive (ch. 21, E. M. Stern) au verre, coloré ou non (la transparence est nécessaire aux expériences de l'optique), et une grande partie du chapitre est un exposé très précis des différentes techniques de fabrication.

Avec la cinquième partie, on aborde le problème des technologies du transport. Le ch. 22 (L. Quilici) est la première partie de l'étude consacrée aux transports par terre et il s'intéresse aux routes et aux ponts ; pour les routes, il est question du réseau, mais aussi de la construction et du pavement des voies romaines, le cas particulier de chaque voie étant considéré ; pour les ponts, le chapitre s'appuie sur de nombreux exemples depuis le II^e s. av. J.-C. et met en valeur les ponts augustéens typiques du Val d'Aoste, parce que, présentant des points de comparaison avec d'autres ponts contemporains ou postérieurs, par exemple en Narbonnaise, ils permettent de supposer des contacts entre les ingénieurs chargés de ces travaux. La seconde partie de l'étude des transports terrestres est le ch. 23 (G. Raepsaet), « Riding, Harnesses, and Vehicles » ; elle éclaire les performances que l'on peut attendre des équipages de l'Antiquité par toute une série de tableaux comparatifs aux données assurées (possibilités de traction et de portage d'un animal, p. ex.) et même par la comparaison suggérée entre des photographies placées en regard (p. 592 et 593), aborde l'éternelle question de l'attelage, fait admettre que le transport de charges de dix tonnes, s'il n'était pas le cas le plus fréquent, était tout à fait envisageable, et montre que le système de transports dans le monde antique, s'il n'était pas différent en soi de ce que l'on observe dans toutes les sociétés préindustrielles, manifesta une efficacité que développa l'organisation romaine surtout à partir de l'Empire. Après le transport terrestre vient, au ch. 24, le transport par mer, et précisément, en première partie de son étude, tout ce qui a trait aux bateaux et à la navigation (S. McGrail) : le chapitre commence par un exposé sur les sources textuelles, iconographiques, ethnographiques, archéologiques, puis s'attache à l'archéologie expérimentale et à ses comparaisons avec les pratiques actuelles de la navigation sans instruments de repère et de reconstruction de navires anciens (photographie d'une trirème, p. 613), enfin pointe l'importance du contexte environnemental ; une rétrospective sur la construction des navires depuis 800 av. J.-C. précède l'étude de ces pratiques entre 800 av. et 500 apr. J.-C. (mortaise, tenon, rame, propulsion), ce qui permet de mettre en évidence les changements technologiques qui ont balisé cette longue durée, avec les années 300 comme charnière ; le chapitre se clôt sur un utile glossaire des termes techniques de la navigation. Le second volet de l'étude s'intéresse aux ports (ch. 25, D. J. Blackman) : on trace les grandes lignes de la recherche des ports dans le monde méditerranéen et de leur développement, et, rappelant les textes anciens techniques qui s'y rapportent, on marque les étapes de l'évolution technique, spécialement en ce qui concerne les moles et les quais (Alexandrie, figure p. 652), les ports militaires et les phares, tout cela devant être replacé nécessairement dans son contexte géographique, historique, économique et culturel.

La sixième partie de l'ensemble traite des « Technologies of Death », titre évocateur puisque son premier chapitre (ch. 26, Ph. de Souza) concerne la guerre et la fortification chez les Grecs. De la guerre hoplitique, on arrive jusqu'à la « machine de

guerre macédonienne », puis on examine les techniques de fortification et de siège, en analysant des cas précis ; le dernier point abordé est celui de la guerre sur mer. Les Romains viennent logiquement ensuite (ch. 27, G. Davies) : le panorama est complet sur l'armée de terre, son organisation, ses armes, sa tactique, sa structure ; l'épée romaine et les armes de jet (les travaux de Couissin sont toujours utiles), l'équipement défensif ; plusieurs pages sont consacrées aux travaux de siège (ex. : travaux césariens) et à la fortification (ex. : en Grande-Bretagne ; mur d'Aurélien ; enceinte d'Autun).

Dans la septième partie on prend contact, sous un titre plus optimiste, avec les « Technologies of the Mind ». Ce seront d'abord, au ch. 28 (W. Clarysse, K. Vandorpe : deuxième contribution au volume), celles de l'écriture et du livre. Un rappel sur l'arrivée de l'écriture précède une étude des matériaux de l'écriture, puis un développement sur le rouleau et le codex, avant des considérations plus « économistes » sur la production et le commerce du livre, ouvrant sur un (long et bienvenu) examen des bibliothèques et des archives dans le monde grec puis dans le monde romain. On examine enfin la diffusion de la capacité à écrire grâce aux écoles et au rôle de la culture. Mais domestiquer le temps, inscrire les activités humaines dans des repères chronologiques assurés, cela fait éminemment partie des technologies de l'esprit, et c'est ce à quoi est consacrée l'étude de R. Hannah (ch. 29), sur les *παραπήματα*, les cadrans solaires (dont des cadrans portables) et les clepsydes. Le ch. 30 consacré aux techniques du calcul comporte une première partie (Ch. Wikander) sur les poids et mesures, avec des tableaux récapitulatifs complets des systèmes grec et romain de mesure des liquides, des poids, des longueurs et des surfaces, à propos de quoi on fait allusion aux appareils des *agrimensores* romains ; la seconde partie (A. Meadows) est consacrée aux monnaies, et l'A. souligne l'aspect novateur de la frappe des monnaies et son rôle dans le développement et l'affirmation des systèmes politiques ; la troisième partie (K. Tybjerg) porte sur les « mathématiques pratiques », dont l'origine est au moins babylonienne et égyptienne, et dont un domaine d'application privilégié est la mesure et l'enregistrement des terres, et un autre, si on prend l'exemple de Frontin, la surveillance des réseaux d'adduction d'eau et des détournements qu'en peuvent faire les riverains : c'est-à-dire que le calcul pratique n'a pas seulement un usage privé et commercial ; du reste, la légende des origines de la géométrie (Hérodote, 2, 109) invoquait la nécessité de retracer chaque année les limites des propriétés inondées par le Nil ; utilité pratique et fondements théoriques ne sont guère dissociables, ni chez Héron d'Alexandrie, ni chez les *agrimensores* romains. Du chapitre 31 (O. Wikander, deuxième contribution) consacré aux « Gadgets and Scientific Instruments » émergent les noms et les œuvres de Ctésibius, Héron, Vitruve, tous tributaires du développement technologique alexandrin, et les appareils de leur invention, plutôt ludiques comme les automates d'Héron, ou utilitaires comme la clepsydre, la sphère armillaire, l'odomètre (successivement décrit par Vitruve, puis par Héron). Mais comment les inventions et les inventeurs sont-ils perçus et considérés dans le monde antique ? Le ch. 32 (K. Greene, dont c'est la troisième contribution au volume) se penche sur cette question, en rappelant d'abord les données des sources textuelles, qui font ressortir en général une perception plutôt positive, surtout de ces rassemblements de savants comme en connut l'Alexandrie du III^e s., et malgré le mépris traditionnellement professé pour les *artes* qui ne sont que *βάνανσοι* (cf. p. 5 du volume) ; suit une liste de grands inventeurs antiques, avec des jugements sur les caractéristiques essentielles de leur apport ; enfin, une réflexion sur la dialectique de la stabilité et du changement dans la technologie antique.

La huitième et dernière partie élargit les horizons puisqu'elle s'intéresse aux technologies anciennes dans le monde moderne. Elle ne comprend qu'un seul chapitre (33, par M. B. Schiffer), qui introduit les travaux de l'ethnoarchéologie et montre ensuite comment les inventions peuvent s'entraîner les unes les autres par un mécanisme de « cascade », une invention nouvelle exigeant le perfectionnement d'un système devenu son indispensable auxiliaire, mais aux potentialités insuffisantes : il

faudrait, dit l'A., que les archéologues tiennent compte de ce *cascade model* dans leurs investigations sur les développements de la technologie antique.

Parvenu au terme de ce long voyage et dominant à peine les vertiges intellectuels qui n'ont pu manquer de le saisir devant cet immense panorama déroulé sous ses yeux, le lecteur trouve un index (28 pages de deux colonnes chacune ; noms communs et noms propres) qui lui permettra de repartir aisément, s'il le souhaite, pour une nouvelle exploration plus « ciblée » d'un volume qui représente un monument inédit de l'érudition, destiné à devenir une référence pour les spécialistes (qui pourront se reporter aux bibliographies sur lesquelles s'achève chaque chapitre) aussi bien que pour les amateurs d'une Antiquité non plus seulement estimée à l'aune de ses trésors littéraires et artistiques, mais vue sous l'angle de ces *realia* qui conditionnent l'épanouissement de la culture. Il n'était pas question, pour les auteurs, de traiter complètement la question dont ils s'étaient chargés dans le nombre de pages réduit dont ils disposaient ; mais ils ont fait mieux que d'en donner un aperçu et les bibliographies notamment, même si elles ont tendance à privilégier les études de langue anglaise, permettent à qui le souhaite d'approfondir un sujet dans des directions extrêmement diverses, d'autant plus que certaines réalités sont abordées plusieurs fois dans des chapitres différents, ce qui n'est ni lourdeur ni redite, mais chaque fois enrichissement, parce que les points de vue sont chaque fois différents.

J.-Y. GUILLAUMIN.

Esther EIDINOW, *Oracles, Curses, and Risk among the Ancient Greeks*, Oxford, University Press, 2007, 16.5 x 24.5, XII + 516 p. + 2 cartes, rel., ISBN 0-19-927778-8.

On the blurb to this book the author is described as 'a freelance writer specializing in scenarios and strategy for business, governments, and international organizations'. This may account for some of the stranger features of the work. Twice the author has recourse to a novelistic reconstruction (p. 1-2, 139) of oracle consultation and process of cursing – surely a dangerous course for an historian. We also discover that 'risk' is not being used in its normal sense but as it is found in management speak. And then there is the matter of some twenty-five preliminary pages of sometimes convoluted prose in which the author attempts to define her terms. — However, once we leave the thickets behind, as it were, matters rapidly improve. The prose becomes lucid and we are treated to a useful discussion in six chapters of divination and oracles. Pride of place is given to Dodona and a notable feature is the catalogue of epigraphic evidence for questions and answers from there (ch. 5). What emerges clearly is that the ancients, as with all peoples, had uncertainties in their lives and one way of dealing with them was to consult the oracle and in chapter 6 the author sifts the evidence from Dodona for the light it may shed on the enquirers and the society in which they belonged. Binding curses are seen as another way to deal with uncertainty. If you control by means of a curse, you plainly lessen uncertainty. Four chapters (8-11) analyse in detail the targets of these curses. — I would make specific comment about three matters. Given the primitive nature of transport and the dangers of the sea voyage it is not surprising that oracles got asked a lot about making journeys (p. 73). Some things never change. The possibility that a *χορηγία* might breed *φθόνος* (p. 160) will remind Irish readers, at least, of the term 'be grudger'. In drawing comparisons between Athenian and Roman judicial practice (p. 184) we should surely speak of the court and not the *contio*. — And the final verdict ? On the one hand, the book may not be as novel as Eidinow seems to think. On the other, it is a solid piece of work. Like any good historian she has read her sources with care and attention and has, in consequence, been able to give us something interesting and informative. — A. KEAVENEY.

H. BOWDEN, *Classical Athens and the Delphic Oracle. Divination and Democracy*, Cambridge, University Press, 2005, 14 x 21.5, XVIII + 188

p., br. £ 15.99 / US \$ 25.99, ISBN 0-521-53081-4, rel. £ 45 / US \$ 70, ISBN 0-521-82373-0.

Le propos de l'A. est de repenser les évidences rabâchées sur le rôle mineur de la divination dans la politique athénienne, et il le fait avec prudence et à-propos. Sur la question des oracles, deux camps se sont formés, les sceptiques et les crédules. Bien des spécialistes de la pensée politique grecque sont coupables d'avoir négligé une donnée essentielle des mentalités antiques, le lien avec les dieux qui accordent leurs signes aux hommes : il s'agit d'une trahison des documents anciens, et en même temps d'un simplisme découlant en droite ligne du rationalisme idéaliste du XIX^e siècle. Pour sortir de l'impasse, il faut relire les documents, les repenser en fonction des mentalités antiques, et bannir tous les *a priori* du réductionnisme politique moderne qui ne peut tolérer l'idée qu'un oracle prenne le pas sur la décision démocratique, et qui est incapable d'accepter que religion et politique soient une seule et même chose. C'est un domaine où l'empirisme est essentiel et où la théorie ne peut en aucun cas précéder l'étude des documents. — Plutôt que de considérer les oracles comme une façon d'accréditer des décisions déjà prises par les dirigeants politiques, l'A. met l'emphase sur leur rôle dans la résolution des situations d'extrême nécessité et sur la conception grecque de la divinité présentée comme capricieuse. Si l'oracle est parfois une caution – un aval toujours générique, jamais dans le détail – il est aussi le dernier recours quand le débat démocratique est resté sans solution acceptable, ou encore quand l'esprit humain ne saurait, par lui seul, répondre aux interrogations suscitées par la vie. Une solution médiane serait à prendre en considération : les oracles panhelléniques, mais aussi tous ceux, plus locaux, dont nous n'avons pas conservé les prescriptions, pouvaient être consultés selon tout un spectre de potentialités et de raisons politiques, morales ou religieuses, et si souvent les trois à la fois. Une certaine habitude ne doit pas être exclue non plus, qui pouvait d'ailleurs passer pour une partie des *πάτρια* athéniens. — Le livre est bien agencé, simple, sans jargon et allant à l'essentiel. Le premier chapitre traite du contexte matériel et du fonctionnement de l'oracle, un utile résumé de la consultation qui demeure très hypothétique pour nous. Quelques exagérations ne nuisent en rien à la thèse. Ainsi (p. 24) est-il abusif de dire que les questions étaient, à Delphes, principalement coulées dans le moule de la formule oraculaire typique, qu'on trouve si souvent à Dodone (où cependant elle n'est pas automatique) : « est-il meilleur et plus avantageux de/si ... ? ». Elle est attestée quatorze fois sur trente-six questions cataloguées « historiques » par J. Fontenrose (*The Delphic Oracle*, Berkeley, 1978, p. 39). De même, dire que la Pythie, « pauvre femme », était perdue dans l'ignorance du monde, dont seuls les hommes avaient connaissance, demeure discutable. Plutarque a rédigé, à une époque plus tardive, c'est vrai, un traité philosophique, *Isis et Osiris*, pour une notable de Delphes liée à l'oracle. Il va de soi que les prophétesses n'étaient pas de fines analystes de la conjoncture politique, économique ou religieuse de la vie grecque, mais la façon dont fonctionnait l'oracle ne l'exigeait nullement. — Cela dit, je suis convaincu de l'usage abusif et justement dénoncé du concept de manipulation intéressée des oracles (p. 26) par les grandes puissances. La Pythie pouvait être accusée de malversations, mais cela ne signifie pas qu'elle fût coupable. Les rares textes qui en parlent sont romancés ou alors concernent des on-dit. Les citations du travail d'Evans-Pritchard sur les Azandé sont de bon aloi : il faut mettre l'accent sur les catégories de la société étudiée, et non l'aborder selon nos catégories propres. Si la divination grecque s'est maintenue si longtemps, et si personne, pas même les chrétiens dans leur entreprise de démonisation, ne l'a niée, c'est qu'elle s'inscrivait dans les rouages intangibles de la pensée grecque. La question des oracles en vers est trop rapidement traitée : seule une étude approfondie de tous les cas et leur contexte dans la littérature et l'épigraphie pourra régler le problème. — Le chapitre II analyse le contexte mental, le regard athénien sur l'oracle de Delphes, essentiellement par le biais de la tragédie et de l'art oratoire. L'analyse en quelques pages des pièces tragiques, évidemment superficielle, ne manque pas d'intérêt, puisqu'on y voit que les oracles sont rendus essentiellement en termes clairs. On aurait pu distinguer un minimum de différences entre les trois

tragiques quand Euripide, par exemple, se distingue par sa subtilité : les oracles chez lui sont véridiques, mais ne le deviennent qu'après dénégation de leur réalité. En revanche (p. 49-51), les conclusions de l'A. rejoignent mes propres convictions sur la disparité entre l'image que les Grecs ont de l'oracle (nécessairement oblique) et la réalité des réponses rendues (de façon intelligible), sans que cela apparaisse contradictoire. — Dans le chapitre III, l'A. étudie le contexte intellectuel de la question : que pensent les historiens et les philosophes athéniens de la divination delphique ? Hérodote a une vision franchement littéraire des oracles qui, presque tous en vers, servent à l'élaboration des *Histoires* (notamment dans l'histoire des tyrannies archaïques). Il est donc mis hors jeu dans l'analyse de la mantique delphique, au profit d'autres auteurs avec moins de prétentions narratives. Platon, dans le passage des *Lois* (738 be), énonce le respect absolu à l'égard de Delphes, dit l'A., mais j'insisterais plus, dans ce passage, sur l'ouverture de Platon à toute la divination : « [...] Delphes, Dodone, Ammon ou un autre des anciens oracles (παλαιοί λόγοι) [qui] aura suggéré à certains de quelque façon que ce soit, par visions ou par message divinément inspiré [...] » . Il n'en reste pas moins vrai que Delphes, à tout seigneur tout honneur, est citée en premier lieu. — Ces trois chapitres convaincront les plus sceptiques de l'intérêt réel que portaient les Athéniens, quels qu'ils fussent, à la divination delphique. On pourrait ajouter à ces remarques toutes les légendes qui incluaient Delphes et la mantique au sens plus large qui couraient par toute la Grèce et aussi à Athènes, l'afflux d'étrangers qui apportaient leur lot de croyances, l'afflux de voyageurs qui avaient fait eux-mêmes le pèlerinage à Delphes ou dans un autre oracle, enfin les innombrables mouvements de troupes qui mettent les cités en contact. — On en vient alors au vif du sujet grâce à trois exemples judicieusement choisis qui forment le chapitre IV : l'affaire de l'ὄργος d'Eleusis en 352/351 avant J.-C., le choix du nom des dix héros des tribus, et enfin le fameux « mur de bois » de la seconde guerre médique. Dans chaque cas, les prétentions exclusivement politiques sont déconstruites, pour ne laisser place qu'aux intérêts proprement religieux, mais fondamentaux. L'épisode du « mur de bois » est toujours un exercice attendu, un peu comme on attend de voir tomber un trapéziste. L'A. est ici aussi audacieux que ses devanciers, mais a le mérite de ne pas présenter son avis à la suite des « explications sûres et certaines » de chacun des modernes qui a entrepris de jouer les Thémistocle face aux déclarations d'Hérodote. Les deux oracles d'Hérodote seraient en fait un seul oracle, qu'Hérodote aurait coupé en deux pour augmenter le suspense. Chaque moitié fut composée *post euentum*, sans doute au sanctuaire lui-même. Les Athéniens n'en auraient pas moins consulté Delphes, mais sur un sujet plus terre à terre : l'autorisation d'abandonner leur ville et ses sanctuaires. Là où le bât blesse toujours, c'est qu'Hérodote est la seule source disponible. Une question se pose avec acuité : les Athéniens ont-ils vraiment consulté Delphes ? Hérodote le dit. Hérodote le croit, je suis prêt à aller jusque là. Mais pas au-delà : la consultation rapportée est tellement cousue de thèmes littéraires qu'elle pourrait avoir été, jusqu'en son principe, une invention. — Hugh Bowden, au chapitre V, se penche sur les questions posées par les Athéniens à Apollon. Vingt-cinq sont cataloguées entre 507 et 300 avant J.-C., et trois pour la période antérieure. Le tableau est assez clair : épidémie, guerre, présages, pouvoir, bien-être civique, colonisation, culte et problèmes de nature religieuse. Bien entendu, il s'agit d'une liste qui comprend nombre de sources littéraires d'interprétation délicate, puisque peut-être, ou sans doute, *post euentum*. En général, l'A. fait preuve d'un jugement sûr, même si je serais plus sceptique à propos des oracles tardifs (prise de Salamine, bataille de Platées, toutes deux mentionnées par Plutarque). Mais ses conclusions réfutent l'idée d'une *realpolitik* athénienne qui agirait *sous couvert* de la religion, vision héritée de nos conceptions anachroniques d'une stricte distinction entre « Église » et « État ». De même, la fréquence des consultations relatives aux affaires divines atteste toute l'importance politique que les Athéniens attachaient à se conformer aux avis divins, dont le respect est la base de la prospérité, y compris politique. — Une des qualités du livre, sa brièveté incisive, est aussi une faiblesse. Bien des points mériteraient une analyse plus détaillée, de façon à préciser notre vision des choses. En fait, chaque guerre est motivée par la volonté d'un État, qui

souvent applique le proverbe « quant on veut noyer son chien, on dit qu'il a la rage ». Et de tout temps, les prétextes « officiels » sont connus pour leur manque de prise sur le réel. Charles Quint avait une armée de juristes qui étaient toujours capables de lui dénicher un traité oublié que ses ennemis n'avaient pas respecté. Les causes évoquées par les Spartiates, au dire de Thucydide, sont en partie de cette eau-là. Cela ne signifie donc pas nécessairement qu'on les considérait comme importantes en elles-mêmes, mais qu'elles étaient difficiles à réfuter. Elles sont importantes, par contre, parce que dans ces divers prétextes qui peuvent mener à la guerre, nombreux sont ceux qui sont proprement religieux, et il n'en irait pas ainsi si la religion était chose négligeable. — Si l'examen des causes des grandes guerres du V^e et du IV^e s., qui conclut à l'importance des causes religieuses au-delà des causes politiques, ne peut tenir dans les dix pages qui lui sont accordées, il se révèle à ce point riche qu'on a envie de poursuivre l'enquête. Loin d'être le dernier mot sur la question, ce livre est un bel incitatif à remettre une nouvelle fois sur le métier la question difficile du rôle de la religion, et de la divination en particulier, dans la vie des Grecs, la vie globale, sans distinction entre privé et public, entre religieux et profane. — Index des consultations officielles d'Athènes dans la tragédie et dans la réalité. La bibliographie est sélective, mais honorable. Dommage qu'on ne trouve pas trace de l'ouvrage d'A. GIULIANI, *La città e l'oracolo*, Milan, 2001. — P. BONNECHÈRE.

Jacqueline CHRISTIEN, Françoise RUZÉ, *Sparte. Géographie, mythes et histoire* (Collection U, Histoire), Paris, Armand Colin, 2007, 16 x 24, 431 p., br., ISBN 978-2-2002-6520-5.

Le développement est chronologique, depuis les rares vestiges du mycénien final (Ménélaion à l'E. de Sparte ?), l'arrivée des Doriens à la fin du II^e millénaire (les Héraclides ; départ entre mythe et réalité grâce à l'étude des dialectes) et la séparation entre Spartiates, Périèques et Hilotes. Le chapitre III est consacré à Lycurgue, le père de l'εὐνομία, réglant la place de tous dans l'État. Plusieurs chapitres sont thématiques. Sur les jeunes filles spartiates, sportives (φαίνομηρίδες, « qui montrent leurs cuisses »), apprenant le chant et la danse. Hélène, ici divinité aidant les jeunes filles à devenir femmes. La femme spartiate, présente dans les moments forts de la vie civique, jouissant d'une « réelle considération publique » (p. 113), sans qu'il soit question d'une gynécocratie. Le chapitre VI sur l'éducation des garçons, sujet « surprenant » (p. 117, répété) ; éloignées des accents louangeurs de Xénophon, les A. insistent sur l'aspect rituel qui explique certaines pratiques (vol de fromage, flagellation) ; une aristocratie fondée sur le mérite, sur une élite. Le chapitre VII décrit l'omniprésence du chant choral, dans l'éducation et la vie en général ; l'importance de l'oralité ; on trouve donc des éléments susceptibles de nuancer le faible penchant de Sparte pour la formation intellectuelle. L'Antiquité, déjà, eut du mal à comprendre Sparte et les autres cités se défiaient de sa puissance. L'isonomie, plus ou moins appliquée certes et qui se dégrada, permettait à chacun d'être admis comme citoyen s'il méritait bien. Isocrate tentait d'assimiler les cités périèques de Sparte aux dèmes de l'Attique, alors qu'il s'agissait, de façons diverses, fixées dès la fin du VII^e s., d'associer pré-Doriens et Doriens dans l'État lacédémonien, puissant jusqu'à la défaite de 371 ACN à Leuctres. Face au prestige culturel et artistique d'Athènes, Sparte semble incongrue, n'apportant rien à la civilisation grecque (« l'introvertie de la Grèce », écrivait Mourre) ; certaines sympathies radicales du XX^e s., dont l'introduction se fait l'écho insistant, ont accentué la désapprobation. Mais les recherches des trente dernières années ont conduit à plus de nuances ; la synthèse présente en est l'exact reflet. — B. STENUIT.

F. L. HOLT, *Alexander the Great and the Mystery of the Elephant Medallions*, Berkeley - Los Angeles - London, University of California

Press, 2003, 16 x 23.5, XV + 198 p., rel. US \$ 24.95, ISBN 0-520-23881-8.

À l'image de la formulation de son titre, cet ouvrage se lit comme un roman d'investigation, qui porte sur de rarissimes médaillons en argent mettant en scène Alexandre le Grand dans sa campagne en Inde – plus exactement, la grande bataille contre le rajah Pôros, lors de l'invasion du Penjâb (Pakistan). En l'absence de toute légende, les hypothèses concernant le lieu et la date de l'émission, l'identification des personnages, l'épisode commémoré ou encore le rôle de ces objets monétaires se sont multipliées depuis la publication du premier exemplaire, en 1887. Après une description du règne et des conquêtes du souverain macédonien, rappelant le mystère et les contradictions qui entourent toujours ce haut personnage, Frank Holt, depuis longtemps intéressé par ce sujet, retrace dans le détail l'épopée des médaillons, réapparus dans des trouvailles d'Asie centrale. On peut ainsi suivre, au fil des découvertes de nouveaux exemplaires, l'évolution des interprétations proposées par les spécialistes pendant plus d'un siècle, dont les bons arguments, mais aussi les incohérences, sont soulignés. Après quoi, l'A. expose, en deux chapitres, sa propre théorie, analysant d'abord les scènes illustrées, qu'il rapporte à une « iconographie officielle », puis la technique de fabrication, qui trahit un contexte particulier. Les bases ainsi posées, il peut rétablir l'exact moment de la frappe des médaillons dans la progression d'Alexandre, et surtout, leur véritable objectif : fin de l'enquête !

Véronique VAN DRIESSCHE.

Dominique BRIQUEL, *Mythe et révolution. La fabrication d'un récit : la naissance de la république à Rome* (Collection Latomus, 308), Bruxelles, Éditions Latomus, 2007, 16 x 24, 354 p., br. EUR 53, ISBN 978-287031249-0.

Les « origines » ont depuis toujours fasciné les hommes au point qu'ils ont élaboré théories et récits sur leur univers, leurs religions, leurs cités et même leurs familles. Les Romains ont été préoccupés de présenter à l'histoire une révolution qui a marqué le début de leur république : la fin de la période royale. Ce fut comme un événement fondateur. Le danger est grand de mythifier ces moments si importants. Le but de la démarche de l'A. est d'étudier ce qu'un thème mythique – en l'occurrence celui de la bataille eschatologique – « est susceptible d'apporter à notre compréhension de la manière dont s'est élaboré le récit que les historiens anciens nous ont transmis » (p. 26), notamment sur le passage de la royauté à la république. Il s'agissait d'événements et de personnages historiques pas tellement éloignés (la fin du VI^e s. av. J.-C.). L'A. veut essayer « d'appréhender comment [...] des schèmes mentaux relevant du mythe ont pu imprimer leur marque sur la présentation des faits » (p. 27). Mythe et histoire ont interféré dans les deux sens : déformation des faits par le mythe mais aussi du mythe par l'histoire. Le schéma mythologique de la bataille eschatologique – celle entre le bien et le mal – sera « susceptible d'éclairer l'organisation d'ensemble et bien des détails ». L'A. reprend comme parties de récit la « geste de Publicola » – rappelant G. Dumézil – avec Mucius Scaevola et Horatius Cocles, Spurius Larcius et Titus Herminius et Clélie, figure célèbre entre toutes – et la « geste de Brutus » avec Publicola, Lucrèce et Brutus. On constatera l'importance de l'élément féminin bien présent d'ailleurs dans cette période de l'histoire de Rome. S'il existe bien un récit établi dans la forme que nous lui connaissons, la question est de savoir comment il s'est fixé. L'A. veut suivre la voie tracée par Tite-Live et découvrir la part de légende dans le récit traditionnel. « Les Romains auraient repris, en le rapportant à ce moment capital de leur propre histoire, le schéma de la guerre entre les forces du bien – c'est-à-dire eux-mêmes – et les forces du mal » c'est-à-dire leurs adversaires. L'A. corrige ici certaines propositions de G. Dumézil. Pour présenter ces événements, les Romains avaient déjà à leur disposition, comme le dit J. Poucet, « des scénarios, des schémas narratifs » dont ils « se sont inspirés pour relater l'événement fondateur de leur

histoire » (p. 329). L'A. pense que les Indo-Européens avaient élaboré un tel schéma qu'ils avaient appliqué à des grandes batailles comparables pour eux à « la lutte des forces du bien et du mal » (p. 330). L'héritage des schémas de pensée indo-européens, loin de servir les tenants de l'immobilisme, « a aidé les Romains du début de la république à penser l'émergence de leur nouveau régime [...] le mythe a été mis au service de la révolution » (p. 336). Étude très intéressante pour ceux et celles qu'intéresse le problème des origines de Rome. Une bibliographie aidera également les passionnés à satisfaire leur curiosité. — M. HAVELANGE.

Raffaella CRIBIORE, *The School of Libanius in Late Antique Antioch*, Princeton, University Press, 2007, 16 x 24, XI + 360 p., br. £ 29.95, ISBN 0-691-12824-3.

This is a work of outstanding scholarship, a thorough and lively account which I would not only recommend to classicists and ancient historians but to anyone with a broad interest for the history of education, not at least for those who unjustly believe that ancient history is disadvantaged by a lack of vivid details and case stories which so fruitfully enrich our knowledge of later periods. Any review will do injustice to the book as a whole, which should be read and reread: undoubtedly the rich footnotes and bibliography will provide historians of childhood and youth with many new and unexpected facts. — The fourth-century sophist Libanius was one of the leading intellectual figures of his time. Though many scholars before Criore have reconstructed his life, works and character, Criore's first chapter is unique by its vivacity: he was a vibrant educator, somewhat gloomy and anxious by nature, always concerned about his health. He idealised his mother, who after his father's death had decided not to remarry and took care of the education of her children by herself. Libanius himself never entered marriage. A woman of low social status, a servant, became his companion for life and gave him a son (p. 1-41). — Chapter Two describes the social, cultural and archaeological setting of the centres of education in the Roman East: not only the great centres as Athens, Alexandria, Constantinople and Antioch, but also minor towns in Galatia, Capadocia, Palestine, Pontus (p. 42-82). — The chapter on networks deals with the strive for selfrepresentation and the never ceasing competition among sophists to obtain as many students as possible. Though Libanius regularly boasts about his amount of students, the famine of 385 and several riots in the year 387 severely diminished the number of young men who came to listen to him from abroad. Of course, alumni were of great value to establish a network of political friends (p. 83-110). — In the chapter on admission and evaluation Criore points out how social status was always at stake (at p. 112, she offers a parallel with the situation in American universities nowadays!). We get a vivid picture of the subtleties of the genre of recommendatory letters, the arriving of foreign students at their new 'university' town (again interesting parallels with Paris in the year 1501), their first meeting with the great sophist and the entrance exam (merely the reciting of some poems!), the 'professor' writing reports to his students' fathers, his subtle remarks and the concepts of pedagogy and education which are behind those comments (p. 111-136). — Teachers were considered as fathers in their own right, as sowers transmitting the seed of culture and education. Rhetoricians had to instill an almost erotic love for knowledge and the λόγοι into their students. Criore describes Libanius' daily teaching practice (classes were sometimes led by assistants, though every student had contact with 'the master'), the costs of education and the long or the short path which their parents could opt in favour of (p. 174-196). — In an educational system without formal examination criteria or official certificates, it should not come as a surprise that social status, prestige and impressive performances were the key to success after rhetorics. Thus, both Libanius and his students were under constant public scrutiny. This also explains his bitter laments at the end of his career about losing students who preferred 'applied knowledge' as stenography or the law schools of the jurists in Beirut (p. 197-228). — The main sources for all this telling

information are of course Libanius' own writings: his orations as well as his letters. A complete translation of this voluminous work is still badly needed. In her *Dossiers of Students* (p. 233-321), Cribiore has aptly translated all passages which refer to students. She has enriched those valuable hundred pages with a prosopographical appendix on the length of students' attendance and a concordance of letters in appendix translated into English. A copious bibliography and a very accurate *index locorum* and general index add to the value of this book. — Of course, the subject of Libanius and his students is not new (Cribiore gratefully acknowledges P. PETIT, *Les étudiants de Libanius : un professeur de faculté et ses élèves au Bas Empire*, Paris, 1956). Still this is a very innovative book, as it is ultimately concerned with cultural history. Rather than practising prosopography or constructing a rigid schooling system, Cribiore offers a vivid picture of fourth-century society, « trying to capture the cultural sedimentation in Libanius' work as well as the subtle shift that make him unique » (p. 10). She does so with great verve. — Chr. LAES.

ARCHÉOLOGIE

A. MEADOWS, R. WILLIAMS (éd.), *Sylloge Nummorum Graecorum. Volume XIII. The Collection of the Society of Antiquaries, Newcastle Upon Tyne*, Oxford, University Press, 2005, 21.5 x 30.5, 48 pl., rel. £ 50, ISBN 0-19-726310-0.

The thirteenth volume in the series of the *Sylloge Nummorum Graecorum* of Great Britain is a fully illustrated catalogue of the 1036 gold, electrum, silver, billon and bronze Greek and Roman Provincial coins in the collection of the Society of Antiquaries in Newcastle upon Tyne. The origins of the collection date to 1852, when Algernon, fourth Duke of Northumberland, presented the Greek coins in his possession to the Society. Thereafter, the collection was built up from a variety of sources, the most notable being the bequest of Mrs E. F. Streatfeild in 1932. The volume under review contains 421 Northumberland and 437 Streatfeild coins. — The Newcastle collection offers a broad geographical and chronological survey of the Greek coinage: geographically it is drawn from Spain and Numidia in the West to Asia Minor and the Levant in the East; chronologically it runs from the 6th century BC (no. 458, an electrum fraction of an uncertain mint in Ionia) to the late 3rd century AD (no. 1001, a billon tetradrachm of Alexandria for Constantius Caesar issued in AD 293). — The volume was produced in two stages and by two authors. A catalogue of the gold and silver coins of the pre-imperial period was prepared in the 1970s by Roderick Williams, then Reader in Greek Art and Archaeology in Durham University. The remaining material was catalogued in the early 2000s by Andrew Meadows, then curator of Greek Coins at the British Museum and currently Deputy Director of the American Numismatic Society, who also edited the entire text. — The descriptions of the coins are concise. A standard, simple *SNG* format has been adopted and the basic information necessary to classify the coins is provided. However, there are some instances where matters of detail come to light. — Readers should be aware of peculiarities in the arrangement of the catalogue, which occasionally does not follow the conventional *SNG* order. For example, the cities of Macedonia are not listed in alphabetical order, but according to the region to which they belonged. The few issues in the name of Alexander III are arranged according to the mints, and not to the metal or the denomination or a combination of both (for such arrangements see *SNG Greece II, The Alpha Bank Collection, Macedonia I: Alexander I - Perseus*, Athens, 2000; *SNG Deutschland, Staatliche Münzsammlung München*, Heft 10/11: *Makedonien: Könige*, Munich, 2001; *SNG Greece 4, Numismatic Museum, Athens. The Petros Z. Saroglos Collection*, vol. I: *Macedonia*, Athens, 2005). On the Aegean coast of Thrace, Abdera (nos 185-186) is listed after Maroneia (nos 183-184). — It is unfortunate that there is no mention of the denomination even for the coins of precious

metals. With regard to the description, it appears that certain data – mostly symbols or monograms – are entered following the information on the weight, die axis and registration number of the coin. This is useful when someone is grouping coins of a similar description that present some minor variations such as different symbols, monograms or inscription, for example nos 228-229 (drachms of Dyrrachium), 192-193 (tetradrachms of Thasos) or 220-223 (staters or double victoriatii of the Thessalian League). However, this ought to be avoided in cases where the coins are described totally independently, for instance nos 164 and 155 (gold stater and bronze respectively of Alexander III), 197-199 (bronzes of Viminacium), 235 (drachm of Epirote Republic), 793-796 (silver and bronze issues of Aradus; the additional information on 793 refers to the obverse), 798 (bronze of Dora), or 802 and 805 (bronzes of Sidon), since there is no apparent reason to break the coin description. Still, it should be noted that this is a practice not applied to all the coins described separately, such as nos 152 (tetradrachm of Philip II) or 436 (cistophorus of Pergamum). One cannot avoid wondering why a consistent approach regarding the coin descriptions was not followed throughout the book. — As far as the bibliographical references are concerned, the editors had to consult a great amount of numismatic literature to document this material. This is common for *SNG* volumes covering many parts and periods of the ancient Greek world and not specializing in a certain region. There is ample, but not extensive, reference to standard corpora and studies of individual mints. In a few instances, like Cydonia (nos 381-383) or the Carian dynasts (nos 501-502), the references are to rather recent unpublished doctoral theses (E. STEFANAKIS, *Studies in the Coinages of Crete with Particular Reference to Kydonia*, London, University College, 1997; K. KONUK, *The Coinage of the Hekatomnids of Caria*, University of Oxford, 1998). This is somewhat striking, given that in few other cases the references are deprived of the insights of relevant studies since the editors refer to older publications, such as major catalogues, without taking into account the more recent published bibliography. For example, one might have expected to find some reference to M. CACCAMO CALTABIANO, *La monetazione di Messana. Con le emissioni di Rhegion dell'età della tirannide*, Berlin - New York, 1993, for nos 75 and 76 (tetradrachm and litra respectively of Rhegium); to E. SCHÖNERT-GEISS, *Die Münzprägung von Byzantion*, Teil I: *Autonome Zeit*, Berlin, 1970, for nos 194-195 (drachm and siglos respectively of Byzantium); to St. LAVVA, *Die Münzprägung von Pharsalos* (Saarbrücker Studien zur Archäologie und Alten Geschichte, 14), Saarbrücken, 2001, for nos 218-219 (hemidrachms of Pharsalos); to O. PICARD, *Chalcis et la confédération Eubéenne. Étude de numismatique et d'histoire (IV^e-I^{er} siècle)*, Paris, 1979, for no. 278 (bronze of Chalcis for Lucius Verus); to C. GRANDJEAN, *Les Messéniens de 370/369 au I^{er} siècle de notre ère. Monnayages et histoire* (BCH, Supplément 44), Paris, 2003, for no. 361 (hemidrachm of Messene); to P. REQUIER, « Le monnayage d'Épidaure à la lumière d'un nouveau trésor », *SNR* 72 (1993), for no. 370 (hemidrachm of Epidaurus; it should be dated to the middle of the 3rd century BC rather than in 370-323 BC as stated in the volume under review). Oddly enough, the *CNH*, a reference found in half of the coins of Spain and standing for L. VILLARONGA, *Corpus nummum Hispaniae ante Augusti aetatem*, Madrid, 1994, is omitted from the Abbreviations. — Despite the usual practice in the British *SNG* volumes, no indexes are provided. Indexes of issuing authorities – whether cities or rulers – countermarks, overstrikes, etc would have been more than welcome in a volume that covers most of the Ancient World. — The illustrations are owed to Richard Hodges, who scanned the coins and digitally prepared the plates. Scanning is a time saving method and can be applied quite effectively to electronic publications and on-line applications, such as <http://www.sylloge-nummorum-graecorum.org>, one of the world's largest illustrated databases of Greek coinage, where the contents of this as well as other British *SNG* volumes are searchable. However, some of the coins are not illustrated with the correct orientation. The most striking cases are nos 173 (tetradrachm of Patraus: the reverse should be turned 90° anti clockwise), 354 (hemidrachm of the Achaean League, mint of Corinth : the reverse is up site-down), 555 (bronze of Caesarea: the obverse and the reverse should be altered), 805 (bronze

of Sidon: the obverse should be turned 90° anti clockwise), 819 (shekel of the First Jewish Revolt: the obverse and the reverse should be altered), 882 (bronze of Ptolemy VI or VIII: the reverse should be turned 90° clockwise). — On the whole, there is the impression that the book was prepared in haste and that more attention was needed in its preparation. Still, the remarks expressed above should not obscure the fact that this is a useful volume. The project to publish collections of Greek coins makes often inaccessible material easily available to a wide scholarly audience, and the appearance of each new volume of *SNG* is to be welcomed. This remains the case regardless of the variety in electronic publications of numismatic data that have begun to take place.

P. TSELEKAS.

Luigi TODISCO (éd.), *La ceramica figurata a soggetto tragico in Magna Grecia e in Sicilia* (Archaeologica 140), Roma, Giorgio Bretschneider Editore, 2003, 17.5 x 24.5, XV + 809 p. + CLVI pl., br., ISBN 88-7689-195-1.

Luigi Todisco est un savant bien connu pour son engagement sérieux et profond dans l'étude du théâtre antique (il est l'auteur, entre autres, d'un livre d'introduction sur le théâtre antique : *Teatro e spettacolo in Magna Grecia e in Sicilia, Testi, immagini, architettura*, Milano, 2002). Le présent volume, relativement imposant, est le résultat de la recherche collective menée sous sa direction par un groupe de savants. Le projet retient l'attention par son ambition : réunir en un seul volume toute la documentation archéologique disponible sur les vases attiques et italiotes trouvés en Italie du Sud et en Campanie qui présentent un rapport quelconque avec les représentations théâtrales. La tentative est digne de respect, mais ne semble pas éviter les problèmes rencontrés par tous ceux qui ont tenté une recherche analogue. La méthodologie adoptée est pour le moins discutable : on n'échappe pas au maximalisme consistant à « tout englober », dans la lignée de la méthode de T. B. L. Webster, aujourd'hui dépassée (*Monuments Illustrating Tragedy and Satyr Play?*, *BICS* Supplement 20, London, 1967). Le point faible du projet est l'introduction d'une catégorie iconographique subjective : les « sujets tragiques ». Sont considérés comme tels les sujets représentant des épisodes mythologiques que la recherche antérieure avait mis en relation, à tort ou à raison, avec des pièces dramatiques. Mais représenter un mythe qui, par ailleurs, a servi de source d'inspiration à un poète dramatique n'implique point que le peintre s'est inspiré de la représentation dramatique. Ainsi, un grand nombre de vases inclus dans le catalogue attique serait à omettre (par exemple, le skyphos de Makron de la tombe dite de Brygos à Capoue [n° A4] : on a représenté le voyage de Triptolème, sujet traditionnel en Attique et remontant à la période pré-tragique). — L'introduction de Luigi Todisco (p. VII-XV) illustre bien les limites de l'approche adoptée pour la construction du catalogue : on y affirme (p. IX) qu'il serait impossible aux clients italiens, grecs ou indigènes, de distinguer la source tragique derrière le choix du peintre d'illustrer un quelconque épisode du mythe. Par ailleurs, T. s'intéresse notamment au choix de vases mis dans les tombes italiotes et sicéliotes : il est vrai que la « contextualisation » de la céramique attique (et grecque en général) est le point fort de l'école italienne de l'interprétation du mythe grec, qui se fonde sur les travaux de Filippo Giudice sur la diffusion de la céramique attique vers l'Occident. On note par exemple avec intérêt l'absence de vases à « sujets tragiques » dans des tombes d'enfants, qui va à l'encontre de la pratique consistant à y déposer des figurines en terre cuite grotesques. — Il y a quatre chapitres. Dans le premier, M. Catucci étudie la diffusion des motifs dramatiques en Italie, à travers les importations de céramique figurée attique (p. 1-97). Cette longue étude offre une documentation très détaillée et très utile sur la diffusion de vases de comastes, à chœurs pré-dramatiques, à sujets comiques (qui, contrairement aux sujets tragiques, ne font pas l'objet de doutes dans la littérature érudite), des vases inspirés du drame satyrique (une catégorie fort problématique, ainsi que l'admet l'.A, qui suit en général la position maximaliste de F. BROMMER, *Satyrspiele?*, Darmstadt, 1959), avant de passer à l'examen des vases à

sujets tragiques (l'essentiel du chapitre, p. 34-99). Malgré les inconvénients méthodologiques déjà signalés, cette étude offre un panorama des trouvailles des céramiques attiques du V^e siècle en Italie du Sud et en Sicile qui est indispensable à tous ceux qui s'intéressent au commerce athénien classique. — Les deuxième et troisième chapitres sont des études plus ponctuelles sur les vases italiotes et sicéliotes : M. A. Sisto étudie les formes des vases à sujets tragiques (p. 99-132). L'A. conclut qu'il n'existe pas de rapport étroit entre la scène et son support. Il n'est point surprenant que le cratère soit plus représenté en Lucanie et en Apulie, tandis qu'à Paestum et en Campanie, l'amphore soit également très populaire. Le choix des formes est dicté par la destination funéraire des vases. Parmi d'autres motifs, ceux qui s'inspirent de la tragédie occupent une place numériquement importante, mais non pas dominante. Le troisième chapitre (p. 133-221), écrit par G. Cadaleta, offre une analyse très détaillée des contextes archéologiques pour cinquante pour cent des vases italiotes et sicéliotes inclus dans le catalogue. Pour un nombre égal de vases, on est privé de toute information, vague ou précise, sur la provenance et les circonstances de la découverte, ce qui en dit long sur l'activité archéologique illicite en Italie du Sud dans la deuxième moitié du XX^e siècle. Par rapport au reste de l'Italie du Sud et de la Sicile, le nombre des contextes est largement supérieur en Apulie, ce qui est normal, vu le très grand volume de production de l'école apulienne en comparaison avec celui des autres écoles. Le quatrième chapitre (C. Roscino, p. 223-357) est une véritable monographie sur les divers éléments qui justifient l'inclusion d'un vase italiote et sicéliote dans la catégorie tragique. Sont analysés d'abord les *realia* du théâtre : costumes, masques ; éléments architectoniques (bâtiment de scène, scénographie, etc.) ; ensuite, on examine une série d'éléments iconographiques, à savoir la présence de figures stéréotypées (Érinées, Furies, Lyssa, le Pédagogue), des allusions au contexte agonistique (trépieds surmontant des colonnes), et les inscriptions qui nomment les protagonistes ou rapportent le titre de la pièce dramatique. Il s'agit évidemment de l'étude la plus réussie, qui met notamment en évidence, en comparaison avec l'iconographie italiote, un problème spécifique à l'iconographie attique : les peintres athéniens ont en général renoncé à la représentation détaillée des motifs dramatiques (cf. J. R. GREEN, « On Seeing and Depicting the Theatre in Ancient Athens », *GRBS* 32 [1991], p. 15-50). — Quoi que l'on pense des partis pris méthodologiques et théoriques des quatre auteurs et de l'éditeur du volume, la manière d'organiser le matériel archéologique est exemplaire. Les pages 361 à 532 sont consacrées au catalogue proprement dit des neuf cent quatre vases répertoriés. On a suivi en général les attributions de J. D. Beazley, A. D. Trendall et A. Cambitoglou ; le catalogue suit l'ordre chronologique et offre des références bibliographiques très complètes. Un deuxième catalogue établit la liste des contextes archéologiques (surtout des contextes funéraires) pour les vases en question (p. 527-571). Viennent ensuite quatre-vingt-cinq pages de bibliographie et six index, qui montrent l'ampleur du projet et la difficulté apparente de maîtriser une documentation si diffuse et si disparate. La documentation graphique est très abondante : on note une série de graphiques qui expriment les analyses des données réalisées avec le programme « Excel ». Ce type d'analyse, d'un goût discutable, apparaît rarement hors d'Italie. Personnellement, je trouve beaucoup plus utiles les tableaux récapitulatifs des données présentés dans les quatre études du livre (provenance des vases non tragiques, distribution des vases tragiques en Italie et en Sicile, répartition chronologique des vases). Les illustrations sont nombreuses, mais de petit format. Il faut rendre hommage à l'éditeur pour sa décision d'illustrer tous les vases inclus dans le catalogue ; il y a cent soixante et une planches, avec plusieurs centaines de photos. Toutefois, la qualité est très médiocre : pour deux ou trois vases seulement, on a pris la peine de reproduire des photos en provenance des musées ; tout le reste est reproduit à partir de livres. L'inconvénient majeur du volume reste sans doute son prix (qui dépasse les 350 euros) : certaines bibliothèques universitaires peu aisées pourraient se montrer réticentes à l'acquiescer. Les étudiants et les jeunes chercheurs risqueraient dès lors de se voir privés d'un volume tellement précieux pour commencer une étude de base de l'iconographie du théâtre antique.